TABLEAU
DE L'ITALIE,

TOME SECOND.

TABLEAU DE L'ITALIE,

CONTENANT DES ANECDOTES CURIEUSES ET INTÉRESSANTES;

Par M. D'ARCHENHOLZ, ancien Capitaine au ſervice de S. M. le Roi de Pruſſe.

TRADUIT DE L'ALLEMAND.

TOME SECOND.

Les deux volumes brochés 3 livres.



A BRUXELLES,

Chez LE FRANCQ, Imprimeur-Libraire; rue de la Madeleine.

1788.

DE L'ITALIE.

CHAPITRE PREMIER.

Ancienneté de Rome incertaine. Cloaques. Architecture des anciens Romains. Champ de Mars. Place de Trajan. Le Panthéon. Le Colisée. Arc-de-triomphe de Titus. Celui de Constantin. La maison d'or de Néron. Ancien marché. Le temple de la Paix. Arc-de-triomphe de Sévère. Le capitole. Les bains de Caracalla & de Dioclétien. Obélisques. Tombeaux. Le mausolée d'Auguste, d'Adrien & de Cecilia Metella. Le *Septizonium* de Septimius-Severus. La pyramide de Cestus. Antique singulière déterrée l'an 1500.

POUR peu que l'on fasse une étude impartiale de l'histoire ancienne dans Rome même, on ne tardera pas à être persuadé que cette ville célèbre est plus ancienne qu'on ne le croit communément.

Plutarque, Denis d'Halicarnasse, & plusieurs autres écrivains de l'antiquité pen-

ſoient que Romulus ne fut point le fondateur, mais ſimplement le réparateur de Rome, & qu'au-lieu de donner ſon nom à cette ville, ce fut lui au-contraire qui en prit le ſien. L'hiſtoire de ce fondateur flattoit ſi agréablement les Romains, tant par le merveilleux, que par les fables qui y ſont attachées; elle étoit ſi intimement liée avec leurs opinions religieuſes, leurs coutumes & leurs loix, qu'ils n'oſèrent pas d'abord l'approfondir; & dans des temps plus modernes, cela n'étoit plus poſſible : auſſi même les plus grands hiſtoriens Romains ne forment aucun doute ſur le merveilleux de cette hiſtoire. Cependant Tite-Live parle d'une colonie d'Arcadiens qui demeuroit déjà ſur le mont Palatin avant l'arrivée des Troyens. Il eſt très-probable que ces Arcadiens eurent auſſi leurs prédéceſſeurs, dont les noms & les actions ſe ſont perdus dans la nuit des ſiècles. Les ſuperbes monumens qui exiſtent encore, & qui furent ſûrement élevés des mains de ces nations, nous prouvent combien leur ſouvenir méritoit d'être arraché des ténèbres de l'oubli. Les ruines de *Paſtum* viennent encore à l'appui de mon ſentiment; elles ſont entièrement dans le ſtyle égyptien, & ont, par conſéquent, pris leur exiſtence au-delà des temps où les plus beaux-arts paſsèrent & fleurirent en Grèce.

Lorſque l'on remonte juſqu'aux premiers temps de Rome, lorſqu'on ſe repréſente cette

ville naiſſante & la petiteſſe de ſon territoire; ſi l'on ſonge en même temps aux guerres perpétuelles que les premiers Romains eurent à ſoutenir avec leurs voiſins, il paroîtra abſolument impoſſible que ces habitans d'une pauvre bourgade, qui n'avoient ni commerce, ni mines, ni un territoire conſidérable, où chaque citoyen étoit entièrement occupé à arracher à la terre les beſoins les plus preſſans de la vie, ou à faire la guerre, ayent pu conſtruire ces cloaques, ces aqueducs merveilleux, leſquels, ſi l'on en croit l'hiſtoire de ces temps, exiſtoient déjà ſous les Rois. Quelque giganteſques que ſoient les autres travaux de ce peuple célèbre, dont les ruines nous étonnent encore aujourd'hui, aucun de leurs ouvrages ne fut auſſi extraordinaire que ces cloaques. Denis d'Halicarnaſſe nomme les cloaques, les grands chemins & les aqueducs, les trois merveilles de Rome.

Par ce qui nous reſte de la grande cloaque, on peut encore juger de ce que cet étonnant ouvrage étoit dans ſon origine. On y voit des pierres hautes & larges de quinze pieds. En calculant l'étendue immenſe de cet édifice ſouterrein, on verra qu'il eſt tout-à-fait impoſſible, ſur-tout ſi l'on a le bon eſprit de ſe mettre au deſſus des préjugés de l'hiſtoire, de le croire l'ouvrage du ſecond ſiècle de l'exiſtence de Rome.

Strabon rapporte qu'outre la grande cloa-

que, il en exiſtoit encore de plus petites; dont les voûtes étoient aſſez hautes pour qu'un chariot chargé de foin pût aiſément paſſer deſſous. Elles n'étoient à-la-vérité que de briques liées entre elles avec de la chaux & du ciment, mais cela ne les empêchoit pas d'être de la plus grande ſolidité. Pline lui-même s'étonne qu'elles n'ayent pas crevé ſous le poids des immenſes édifices dont on les chargea. Agrippa y fit paſſer ſept aqueducs pour les tenir toujours propres. Les Romains avoient tant de reſpect pour ces cloaques, que Saint-Auguſtin leur reproche de leur avoir donné une divinité protectrice, ſous le nom de Cloacina, à laquelle ils avoient élevé des autels & faiſoient des ſacrifices. Pluſieurs Papes qui en ſentirent l'utilité, les firent raccommoder & en conſtruiſirent même de nouvelles, mais toutes enſemble ne ſont plus que l'ombre de ce qu'elles étoient autrefois.

Ce fut l'année de Rome 441, que l'on y fit entrer, pour la première fois, de l'eau par un aqueduc que le cenſeur Appius-Claudius fit conſtruire; & cette eau fut appelée *aqua Appia*. La ſource étoit à quatre lieues de Rome, ſur le territoire de Tuſculum, aujourd'hui Freſcati. Les Romains s'étoient juſque-là contentés de l'eau du Tibre, & de celle des ſources & des fontaines qui ſe trouvoient dans l'enceinte de la ville, ou dans le voiſinage. Le nombre

des aqueducs augmenta insensiblement; ils étoient pour l'ordinaire construits en pierres; l'eau couloit sous terre ou sur des arches en plein air : de cette manière on faisoit parvenir l'eau dans la ville par des canaux de métal, de douze, seize, vingt-cinq lieues, & quelquefois de plus loin.

Les Toscans furent les premiers architectes qui travaillèrent dans Rome : quoique leur goût eût encore quelque chose d'agreste & de sauvage, ce fut cependant eux qui construisirent d'abord tous les grands édifices. Ils furent en vogue jusqu'au temps où les Romains firent connoissance avec les Grecs, qui élevèrent dans cette capitale du monde les premiers temples qui méritassent d'être cités : celui de Jupiter *Stator* au Capitole, celui de Mars dans le cirque de Flaminius, & beaucoup d'autres. Les anciens Romains se reposoient entièrement sur les Grecs dans tout ce qui concernoit les beaux-arts : ainsi l'architecture fut long-temps fort peu cultivée par eux. Cossutius fut le premier architecte Romain de quelque réputation : aussi avoit-il été étudier son art en Grèce. Epiphane le fit venir pour achever le fameux temple de Jupiter Olympien. La manière dont il s'acquitta de cette commission lui fit beaucoup d'honneur. Ses talens furent trop méconnus à Rome sa patrie. Ce fut Caius-Mutius qui construisit, cent ans avant l'ère chrétienne, les deux temples si ingé-

nieux de l'honneur & de la vertu, qu'il plaça de façon qu'on ne pouvoit entrer dans le premier, qu'après avoir passé par le dernier. Vitruve, le plus célèbre de tous les architectes de Rome, vivoit du temps d'Auguste. Ce fut par les ordres de cet Empereur qu'il embellit de ses chef-d'œuvres nombreux cette capitale du monde.

Depuis le règne d'Auguste jusqu'à celui d'Alexandre-Sévère, c'est-à-dire, depuis Vitruve jusqu'à l'architecte Nico, père du fameux médecin Galien (ce qui fait un espace de deux siècles), on ne cessa d'élever dans Rome les plus superbes édifices. Les maisons & les palais n'avoient généralement que le rez-de-chaussée du temps d'Auguste, quelques-uns seulement avoient encore des mansardes, où logeoient les esclaves & les affranchis.

Les appartemens du maître n'étoient élevés de terre que de quelques pieds; on y entroit par la rue en montant quelques marches. Cette architecture si simple est probablement cause que l'on ne trouve plus aujourd'hui la moindre trace de ces demeures des anciens Romains. Quelques-unes de ces maisons étoient cependant d'une prodigieuse étendue; elles renfermoient souvent des bains, des salles d'une étonnante grandeur, des places destinées aux divers exercices du corps, une grande quantité de galeries où l'on pouvoit se promener à l'abri des rayons du soleil & des intempéries de l'air.

Les anciens Romains se servoient encore d'un moyen assez particulier pour donner de l'écho à leurs salles : ils plaçoient dans chaque coin certains vases qui recevoient les tons, les dispersoient, & les rendoient sous diverses modulations.

Le champ-de-Mars est actuellement entièrement couvert de maisons, & devenu le quartier le plus peuplé de Rome. C'étoit peut-être jadis la plus belle place de l'univers. Son étendue étoit immense, & les superbes édifices dont elle étoit entourée, recevoient encore un nouvel éclat par la position la plus avantageuse. On y voyoit le mausolée d'Auguste avec ses deux obélisques, les Bains de Néron, le Cirque d'Alexandre-Sévère, le Panthéon, les Bains d'Adrien, ceux d'Agrippa, le Théâtre de Pompée auprès duquel on avoit placé un colosse; le Cirque de Flaminius; le Théâtre de Marcellus; la Naumachie d'Auguste; les colonnes d'Antonin; & une quantité prodigieuse de portiques, de jets-d'eau, de temples & de palais. On appercevoit encore, sur la rive opposée du Tibre, le tombeau d'Adrien. Au centre de ce merveilleux assemblage de tout ce que l'esprit de l'homme produisit jamais de plus étonnant, s'élevoit le fameux obélisque solaire. Sa hauteur est de cent soixante pieds; il est couvert d'hiéroglyphes depuis la base jusqu'au sommet. Ce fut l'Empereur Auguste qui le fit venir

d'Egypte. C'étoit ſans contredit le plus haut obéliſque de Rome ; il ſervoit à marquer les heures ſur l'immenſe cadran ſolaire du champ-de Mars, dont chaque chiffre étoit une plaque de bronze longue d'une aune, incruſtée dans du marbre blanc. Maintenant ſes triſtes débris couvrent la terre non loin de la place qu'il occupoit jadis, & il eſt à croire qu'on ne ſongera pas ſitôt à le relever. Une belle colonne de marbre marquetée de rouge, haute de cinquante pieds, a eu la même deſtinée. Elle avoit été tranſportée d'Egypte, & élevée en l'honneur de l'Empereur Antonin-le-Sage. Elle étoit enfouie, & ce ne fut qu'au commencement de ce ſiècle qu'on la déterra. Le piédeſtal, les bas-reliefs avec les inſcriptions ſont ſur le *Monte Citorio* ; mais la colonne elle-même eſt enſevelie ſous une mauvaiſe cahute de planches. Elle eſt encore entière, & il n'en coûteroit pas des ſommes bien extraordinaires pour la replacer ; mais la chambre apoſtolique a malheureuſement pour principe d'éviter ſcrupuleuſement toutes les dépenſes qui ne ſont pas de la plus grande néceſſité.

Le *Forum-Trajanum*, qu'Apollodore, architecte Grec, conſtruiſit, étoit, après le champ-de-Mars, la plus belle place de Rome. On y voyoit des temples, des colonnades, & des portiques entièrement couverts de bronze, une grande quantité de ſtatues en métal & en marbre ; la ſtatue équeſtre de

Trajan aussi en métal, son arc-de-triomphe, cette colonne si célèbre, &c. Cet ensemble étoit si admirable, que l'Empereur Constantin, fils de Constantin-le-Grand, lors de son voyage à Rome, fut tellement transporté à l'aspect de tant de merveilles, & sur-tout de cette place, qu'il avoua que la renommée, qui grossit toujours les objets, n'avoit pas même assez vanté la magnificence & la beauté de Rome. La majesstueuse statue de Trajan est tout ce qui nous reste des chef-d'œuvres qui décoroient cette place; sa position n'est nullement avantageuse; le piédestal est enseveli sous terre, de sorte qu'il faut descendre pour arriver à la base. Ce seul monument est un des commentaires les plus amples & les plus intéressans de l'histoire. Il a déjà servi à décider nombre de points litigieux touchant le costume, qui, sans lui, eussent été à jamais un problême indissoluble pour nous. On y a représenté avec autant d'art que de vérité, les actions de l'Empereur Trajan, ses combats sur mer & sur terre, ses sacrifices, processions, triomphes, des vases de toutes les formes, des autels, des machines de guerre, & mille autres choses intéressantes. On y compte au-delà de six mille figures. Le sommet de cette magnifique colonne étoit surmonté d'une urne dans laquelle les cendres de cet excellent prince étoient renfermées. Trajan fut le premier,

après Eutrope, qui obtint la permiſſion d'être enterré dans l'enceinte de Rome.

La place ſur laquelle étoit jadis la colonne d'Antonin, n'étoit pas à beaucoup près auſſi belle; on ne ſauroit même comparer cette colonne avec celle de Trajan, dont elle n'eſt qu'une copie très imparfaite; on l'a cependant miſe ſur une des plus magnifiques places de Rome, où elle fait un effet admirable. Elle eſt formée par vingt-huit blocs de marbre, renferme un eſcalier de cent quatre-vingt-dix degrés, & a quarante & une fenêtres. Quoique cette colonne ſoit iſolée, quoique la place ſoit entourée de palais, on ne ſauroit cependant en approcher ſans riſquer de ſe perdre dans des tas de boue. Toutes les grandes places de Rome ſont malpropres, celle de St. Pierre exceptée, & cela ſeulement parce qu'elle ſe trouve à une certaine diſtance de maiſons habitées. On ne ſauroit croire combien la malpropreté la plus indécente eſt pouſſée loin à Rome. Les maiſons & les palais étant aſſez généralement toujours ouverts, chacun entre ſans façon dans le veſtibule, pour y ſatisfaire les beſoins les plus dégoûtans. C'eſt un travail que de pénétrer juſques dans l'intérieur de certaines maiſons. Il en eſt ſouvent de même des eſcaliers. Les Romains y ſont ſi habitués, que des princes même voient avec indifférence leurs propres palais regorger de ſemblables immondices.

Le Panthéon eſt ce que Rome nous pré-

ſente de plus ſuperbe; les colonnes de pierres brûlées, qui forment la façade de l'égliſe de St. Pierre, jouent un triſte rôle, comparées aux ſeize majeſtueuſes colonnes de granit du Panthéon. Elles ont des chapitaux Corinthiens, & ſont taillées d'une ſeule maſſe de trente-ſept pieds de hauteur. L'ouverture du plafond, qui ſert à introduire de la lumière dans l'édifice, a également trente-ſept pieds de diamètre. C'eſt à Agrippa que nous ſommes redevables de ce chef-d'œuvre de l'art. Domitien, Marc-Aurèle & Septime-Sévère le raccommodèrent enſuite; & le Pape Boniface IV le dédia ſous le règne de l'empereur grec Phocas, à la Vierge Marie.

C'eſt le ſeul monument de l'ancienne ſplendeur de Rome qui nous ſoit paſſé en entier. Mais la petite place où ce temple inimitable dans ſa perfection eſt ſitué, n'a pas la moindre vue; il eſt retranché dans un carrefour, & il ſemble qu'on y vienne tomber deſſus. A cette poſition ſi déſavantageuſe ſe joint encore l'odeur infecte que les denrées qui y ſont expoſées en vente, occaſionnent, & tant d'autres circonſtances déſagréables, qu'il eſt tout-à-fait impoſſible de contempler ce ſuperbe édifice avec la liberté d'eſprit qui ſeroit néceſſaire. Dans les premiers temps de ſon exiſtence, c'eſt-à dire, vingt-cinq ans avant la naiſſance de Jéſus-Chriſt, on y arrivoit par ſept degrés; mais Rome a été tellement bouleverſée, & le terrein tellement

exhaussé dans ce quartier, que cent ans après il falloit descendre treize degrés, au lieu de les monter. Le Pape Alexandre VII fit ensuite enlever les monceaux de terre; de sorte que l'on y entre actuellement de plain-pied. On sait que la voûte de ce temple étoit entièrement couverte de bronze, que le Pape Urbain VIII en fit faire le maitre-autel de St. Pierre, & fondre quatre-vingt canons pour le fort St. Ange. Ce métal pesoit 4,500,274 livres. Pour réparer en quelque sorte le vol fait à ce temple, le même Pape le surmonta de deux tours du plus mauvais goût. Enfin Benoît XIV, en le faisant blanchir, fit perdre à cette voûte l'air respectable & imposant qu'elle avoit encore conservé. Ce superbe édifice sembloit destiné à souffrir beaucoup plus de ses amis que de ses ennemis; car Constantin l'avoit déjà pillé dès l'an 663, & avoit fait transporter à Constantinople toutes les statues & autres choses précieuses qui s'y trouvoient. Mais il ne toucha pas aux vingt-huit voitures de reliques que le Pape Boniface IV y avoit fait mener l'année 607. On assure que l'on a encore, dans ce siècle, augmenté ce saint trésor de quarante autres voitures; cette denrée n'est ni précieuse ni difficile à acquérir, car les catacombes dont j'aurai occasion de parler plus bas, ont encore de quoi fournir à plus d'un transport de cette espèce. C'est dans le Panthéon que se trouvent les tombeaux de

Raphaël d'Urbino, d'Annibal Carrache & de beaucoup d'autres peintres célèbres. Mengs y a aussi trouvé une place. Le chevalier d'Azara, ministre de la cour d'Espagne à Rome, & ami de cet artiste, lui fit élever à ses frais un petit monument dont il composa lui-même l'inscription. Il voulut, sans doute, imiter le cardinal Bembo, qui, comme on sait, est l'auteur de l'excellente épitaphe du grand Raphaël; mais celle du peintre allemand est excessivement platte. On n'y fait mention ni de sa patrie ni du monarque qu'il servoit, & qui le combloit de bienfaits. Le chevalier d'Azara nous apprend simplement, dans un style assez prolixe, qu'il étoit l'ami de Mengs, & qu'en conséquence il lui érigea ce monument.

L'attention que l'on a actuellement, & que l'on n'eut malheureusement point autrefois, de ne point toucher aux ruines du grand colisée, n'empêche pas ces restes précieux de s'écrouler sous la main toute-puissante du temps; de grosses masses de pierres se détachent & roulent les unes sur les autres, parce que le grand nombre d'ouvertures que l'on a faites à cet édifice, ne leur laisse presque plus de point-d'appui. Il est même à craindre que, dans peu de siècles, il ne reste plus la moindre trace de la partie supérieure: l'inférieure au contraire, avec ces voûtes immenses & étonnantes, est faite pour l'immortalité; & toutes les autres rui-

nes de l'ancienne Rome ne feront plus, qu'elle fubfiftera encore. Un peintre attaché à une cour d'Allemagne, a déjà été prefque écrafé par la chûte d'une de ces maffes. Il étoit affis deffous & deffinoit; certains befoins l'obligèrent à fe lever; & au moment, cette même maffe tomba fur l'endroit que le peintre venoit de quitter, & couvrit fon fiége, fon chapeau, fa canne & fon livre de deffin. Tout cela occupera peut-être fort férieufement dans la fuite quelques antiquaires fcrutateurs.

Cet immenfe édifice, qui exiftoit encore dans fon entier, l'an 1534, avoit 1612 pieds de circonférence, & quatre-vingts arcades. Ce fut des décombres de cet ouvrage gigantefque que l'on conftruifit les palais de Farnèfe, de Saint-Marc, & celui de la Chancellerie. Ces ruines amphithéâtrales font facrées de nos jours, parce qu'un nombre infini de chrétiens y ont fouffert le martyre; on y a en conféquence élevé des autels, où l'on rencontre toujours les bonnes ames qui viennent y prier, & gagner les indulgences attachées à cet acte de dévotion.

L'arc-de-triomphe de Tite, qui reffemble actuellement bien mieux à la porte d'une petite ville d'Allemagne, n'eft qu'à deux pas du colifée, privé de tous fes ornemens & hideufement mutilé. Ce monument fameux pafferoit pour un fimple paf-

ſage, nonobſtant ſon inſcription, ſi les ſuperbes bas-reliefs de l'intérieur ne fixoient l'attention. Le terrein y a été exhauſſé au point que l'on peut facilement toucher les figures avec la main. On a repréſenté le chandelier d'or du temple de Jéruſalem, les tables des commandemens, les vaſes qui ſervoient aux ſacrifices, &c. qui avoient ſervi à relever le triomphe de Titus. Sans ce monument, on ne connoîtroit plus les véritables formes de ces choſes auſſi reſpectables pour les Juifs que pour les Chrétiens. Il y a toute apparence qu'elles ont été ſcrupuleuſement copiées d'après les originaux; & cependant elles ont été extrêmement négligées, tandis que, par une déraiſon inconcevable, on a conſervé avec le plus grand ſoin des choſes de la plus médiocre importance. Les Juifs aiment mieux faire un grand détour que de paſſer ſous cet arc-de-triomphe. Il eſt tout ſimple que ce peuple opprimé regarde ces bas-reliefs comme une profanation de ce qu'ils avoient de plus ſacré, & en ſoit vivement affligé. Non loin de cet arc commençoit la rue ſacrée, qui conduiſoit au Capitole.

L'arc-de-triomphe de Conſtantin a été beaucoup mieux conſervé; on ne lui a pas ſeulement laiſſé ſes ornemens, mais on en a encore enlevé à celui de Titus pour décorer le monument conſacré à la mémoire du premier empereur chrétien, qui, ſous

ce titre, ſut faire oublier tous ſes crimes, tandis que le bon Titus étoit entièrement ignoré dans le moyen âge, parce qu'il avoit été payen. On voit encore ſur cet arc-de-triomphe de Conſtantin, huit belles ſtatues ſans tête. Nonobſtant leur grande élévation, cette mutilation ſe fit dans une ſeule nuit & ſans le moindre bruit, & l'on n'a jamais pu apprendre les coupables, & encore moins la manière dont ils s'y étoient pris pour commettre cette infamie.

La maiſon d'or de Néron étoit ſituée dans le même quartier. C'étoit ſans contredit le plus ſuperbe édifice de Rome; mais ſon exiſtence fut de courte durée. On avoit placé dans l'avant-cour une ſtatue de marbre haute de cent-vingt pieds, que Veſpaſien fit dans la ſuite tranſporter près de ſon amphithéâtre. Il la conſacra au ſoleil, & avoit en conſéquence fait appliquer autour de la tête de ce coloſſe, ſept rayons de métal doré, dont chacun avoit vingt-deux pieds & demi de long. On a planté des vignes & fait des jardins de parade à la même place où ſe trouvoit autrefois cette maiſon d'or. Un gentilhomme Allemand y vit parmi les ruines qu'on y découvre encore en aſſez grande quantité; il y eſt continuellement occupé à remuer la terre. La fouille des antiques eſt actuellement plus que jamais en vogue à Rome; les richeſſes que pluſieurs particuliers ont amaſſées par

là, eſt un puiſſant mobile. Le célèbre peintre Hamilton fut du nombre des heureux. C'eſt un écoſſois, qui demeure depuis bien des années dans cette ville, & qui s'eſt fait de cette manière une fortune très-conſidérable. L'attrait pour de pareilles entrepriſes eſt d'autant plus grand, que l'entrepreneur eſt, pour ainſi dire, aſſuré de ne rien perdre. Trouve-t-il des ſtatues ou autres antiques; il s'enrichit: n'en trouve-t-il pas; les marbres de toute eſpèce, qu'il ne manque pas de déterrer, le dédommagent de ſes frais. Cependant les Romains aſſurent que, quoique l'on n'ait jamais plus fouillé qu'actuellement, l'on n'a cependant jamais été plus malheureux dans les fouilles.

Rien n'eſt plus triſte que l'aſpect de l'ancien *Forum Romanum.* On ne voit de tout côté que des ruines immenſes, du centre deſquelles s'élèvent trois colonnes qui paſſent pour les plus belles de l'Italie. On a dégradé cette place auguſte juſqu'à en faire un marché pour les animaux; cette place qui étoit autrefois couverte de ſtatues de héros ou de dieux, où ſe trouvoit la tribune aux harangues, où ſe paſſoient tant d'événemens remarquables; où le peuple romain enfin, pendant tant de ſiècles conſécutifs, jugeoit les nations, & décidoit du ſort des États. On s'étonnera peut-être que l'ancien *Forum* ait été d'une ſi médiocre étendue; car ce que l'on nomme aujour-

d'hui le *Campo Vaccino* eſt beaucoup plus grand. Le marché même des premières villes d'Allemagne l'emporte en grandeur ſur le *Forum*. Mais il ſuffiſoit dans les premiers temps de la république : lorſque Rome devint enſuite plus puiſſante, il n'étoit déjà plus poſſible de l'agrandir, parce qu'on l'avoit garni d'édifices, qui étant pour la plupart ſacrés, ne devoient plus être renverſés. C'eſt ce qui força Jules Céſar à faire faire une nouvelle place dans le voiſinage, qui fut nommée *Forum Cæſaris*. La petiteſſe du *Forum* étoit encore cauſe que le peuple, dans des circonſtances extraordinaires, ſe raſſembloit dans le champ-de-Mars, où il pouvoit s'étendre à l'aiſe.

On voit encore près du *Campo Vaccino*, de grandes ruines que l'on croit être les reſtes du temple de la paix. C'eſt une très-ancienne opinion d'antiquaires, mais dont on croit de nos jours prouver la fauſſeté. Voici la raiſon la plus plauſible que l'on en donne. Ces ruines, dit-on, n'ont aucunement la forme des autres temples des Romains ; il n'eſt pas croyable que le temple de Janus ait été ſeul différemment conſtruit des autres temples ; d'ailleurs on y trouve encore des diſtributions qui ne pourroient nullement avoir lieu dans un édifice ſemblable.

L'arc-de-triomphe de Septime-Sévère eſt ſur la même place, mais en partie caché

ſous terre. Les deux grandes arcades des côtés en ſont entièrement remplies. C'étoit-là que commençoit le chemin ſacré qui conduiſoit au Capitole; mais pour y aborder de ce côté, il faut eſcalader une colline de ſable, car le chemin ordinaire ſe trouve actuellement du côté oppoſé. Il a quelque choſe de noble & d'impoſant. Les degrés avec le ſphinx, les ſtatues de marbre, les trophées de Marius; les colonnes romaines qui indiquoient les milles; la ſtatue de Marc-Aurèle en bronze; tout cela joint aux édifices de la place même, forme une décoration d'une illuſion vraiment théâtrale. Cependant tous les connoiſſeurs conviennent que ces édifices ſont tout ce que Michel-Ange a fait de plus médiocre. L'un eſt garni de tableaux, l'autre de ſtatues. Cette dernière collection eſt extrêmement forte, & l'emporte ſur toutes celles qui ſe trouvent en Europe, ſi l'on excepte le *Muſeo Clementino*. On a placé dans le veſtibule de cet édifice, la célèbre colonne roſtrale, élevée à Caius Tullius, en mémoire de ſa victoire ſur les Carthaginois. Ce fut le premier combat naval des Romains. Cette colonne eſt fort petite, & n'a pas plus de huit pieds, y compris le piédeſtal. Elle n'eſt remarquable que par ſon ancienneté & la victoire qui y donna lieu. Sa première place étoit dans le *Forum*, proche de la Tribune aux harangues. L'on voit dans cette

même cour d'excellens bas-reliefs, qui représentent le triomphe de Marc-Aurèle ſur les Parthes ; ils faiſoient autrefois partie de ſon arc-de-triomphe.

Le plus beau palais du Capitole eſt celui où loge le ſénateur. Un ſeul homme poſſède actuellement cette dignité, qui faiſoit jadis l'orgueil de tant de centaines de Romains, habitans de ces ſept collines fameuſes. Il préſide à un tribunal, & jouit de quelques priviléges particuliers. Ces prétendus ſénateurs pouſſent ſi loin leurs ridicules prétentions, qu'ils oſent diſputer le rang aux ambaſſadeurs des premières puiſſances de l'Europe. Il eſt aſſez ſingulier que, contre l'uſage de toutes les villes du monde, qui choiſiſſent leurs magiſtrats parmi leurs concitoyens ; il eſt aſſez ſingulier, dis-je, que cette dignité de ſénateur ne ſoit jamais accordée qu'à un étranger ; un romain n'y ſauroit prétendre. Ce ſénateur a deux mille écus romains d'appointement. Il y a une cloche dans ce même palais, qui ne ſert jamais qu'à deux uſages, à annoncer au peuple que le Pape eſt mort ; &, dans le carnaval, la permiſſion de ſe maſquer.

L'égliſe ſituée ſur cette même montagne appartient aux Franciſcains ; elle eſt bâtie ſur les ruines du temple de *Jupiter Capitolinus*. On y monte par un eſcalier de cent-vingt degrés de marbre, qui ont été pris parmi les ruines du temple de *Jupiter*

Quirinus. On y voit encore des colonnes qui rappellent d'une manière frappante cet édifice ſacré que les Romains vouèrent au premier des dieux. Ce fut le jour de la fête de Saint François, que je montai pour la première fois à cette égliſe; la muſique y étoit délicieuſe, & cependant je l'entendis à peine, tant j'étois occupé d'une foule d'idées que les circonſtances faiſoient naître dans mon eſprit! C'étoit ici, jadis, pour ainſi dire, le centre de la terre, le lieu le plus ſacré au peuple le plus éclairé de l'antiquité, qui conſidéroit tous les royaumes de l'univers comme autant d'édifices acceſſoires à leur ſuperbe Capitole. C'eſt ici que ſe gardoient les livres ſybillins. C'eſt ici encore que l'on voyoit les douze boucliers qui, d'après Tite-Live, étoient ſuſpendus aux colonnes du temple. La ſtatue de Jupiter étoit d'or maſſif, ainſi que celle de la Déeſſe de la Victoire, qui peſoit trois cent-vingt livres. Sylla avoit fait enlever du temple de Jupiter Olympien, & tranſporter à Rome, les colonnes qui décoroient ce monument ſuperbe. Les richeſſes entaſſées dans ce temple étoient immenſes. On y conſervoit les préſens des rois & des peuples vaincus, une prodigieuſe quantité de couronnes de vaiſſeaux, d'or, des pierres précieuſes, des ſtatues de divers genres en marbre & en métal, des tableaux, des trophées, des armes enlevées aux ennemis,

& d'autres que des guerriers fameux y venoient dépoſer dans leur zèle religieux. Les tables de bronze, ſur leſquelles étoient gravées les lois des Romains, étoient ſuſpendues aux murs du temple. Il faut venir au Capitole pour ſe faire une idée bien claire du contraſte déſolant & immenſe entre les temps paſſés & ceux où nous vivons. Toutes ces richeſſes, toute cette magnificence ont diſparu; une vile cohorte de moines y eſt venu faire vœu de pauvreté; ils foulent, au nombre de trois cens, ces débris ſacrés; & pour rendre le contraſte plus frappant, plus triſte encore, l'extérieur de l'égliſe reſſemble parfaitement à celle d'un pauvre village.

Les bains de Caracalla forment, après le coliſée, les ruines les plus conſidérables de Rome. C'eſt de tous les bains celui dont les murs extérieurs ſe ſont le mieux conſervés; il eſt facile, en conſéquence, de ſe faire une parfaite idée de ſon immenſe étendue. Ces bains étoient magnifiques; on y avoit placé ſeize cents ſiéges de marbre pour la commodité de ceux qui s'y baignoient. Ceux de l'empereur Dioclétien étoient cependant encore plus grands. On a pratiqué de nos jours, dans ces ruines, un magaſin à bled; & l'eſpace qu'occupoit la grande ſalle impériale, a été métamorphoſé en une égliſe qui appartient aux Chartreux. Cette métamorphoſe doit être comptée au nom-

bre des chef-d'œuvres de Michel-Ange. Il a conſervé à l'égliſe la grandeur qu'avoit jadis cette belle ſalle, & laiſſé en leurs places huit colonnes de granit, qui occupent encore actuellement le centre de l'édifice.

Les temples étoient deſtinés au ſervice de la divinité & à d'autres cérémonies religieuſes; les théâtres, amphithéâtres & baſiliques, &c. avoient tous leur deſtination particulière; mais il ſemble que toutes ces choſes ſe trouvoient réunies dans les bains. Outre l'immenſe quantité d'appartemens & d'autres commodités attachées aux bains, ces édifices étoient encore pourvus de belles ſalles, de portiques où l'on ſe promenoit, & où les philoſophes, qui s'y raſſembloient, trouvoient des ſiéges pour ſe repoſer. On y tranſportoit les meilleures bibliothèques de la ville; & le peuple venoit y jouir des plaiſirs du théâtre & aſſiſter aux combats des gladiateurs.

Mais rien n'approchoit, dans les bains de ces Empereurs, de la magnificence de leurs ſalles. Des colonnes de granit en ſoutenoient le plafond; elles étoient pavées en moſaïque; les murs étoient couverts des marbres les plus beaux & les plus rares, & ceux-ci ſe déroboient à leur tour ſous tous les chef-d'œuvres de la peinture & de la ſculpture. Les appartemens où ceux qui ſortoient des bains ſe faiſoient frotter & parfumer, étoient

décorés dans le même genre ; tout, jusques aux cabinets où se conservoient l'huile & les parfums, avoit, dans ces bains, quelque chose d'élégant & de superbe. Les galeries & les portiques servoient en même temps de garde-robe, où l'on étoit forcé, par le concours prodigieux de monde, de louer des personnes qui gardoient les habits de ceux qui alloient se baigner. Les vaisseaux & autres meubles nécessaires répondoient parfaitement à la magnificence du lieu. Les bains eux-mêmes étoient de granit ou de porphyre ; les uns étoient stables ; les autres pouvoient se transporter ; il y en avoit même quelques-uns qui étoient suspendus, & ajoutoient encore par un léger balancement aux plaisirs du bain.

De toutes les églises de Rome, celle des Chartreux a la plus belle collection de tableaux, après la basilique de St.-Pierre. Elle a la forme d'une croix grecque ; mais elle ressemble cependant beaucoup plus à une salle qu'à une église catholique. Le couvent a été aussi construit par Michel-Ange ; on y voit plus de cent colonnes de marbre. Cet édifice est des plus remarquables par sa galerie de tableaux ; comme collection privée, il en est peu qui l'égalent. Il n'en coûte rien pour la voir, & tout le monde en a la permission à toutes les heures & aussi long-temps qu'il le juge à propos. Un moine ouvre la porte de la galerie, laisse entrer les amateurs

teurs & la referme aussi-tôt. Cet usage est extrêmement commode; on est seul, point gêné; & sans être poussé par un importun, l'on peut s'arrêter plusieurs heures de suite, dans cette superbe galerie : aucune pièce de la collection n'échappe à la vue, puisqu'elles sont toutes suspendues à une hauteur commode. La porte ne se rouvre que lorsqu'on a sonné. Les moines de ce couvent dont les règles, comme l'on sait, sont des plus sévères, portèrent encore il y a quelques années, cette sévérité au point que plusieurs d'entre eux devinrent melancoliques & même fous. Il en résulta des assassinats prémédités; ils s'entrégorgeoient sans s'être offensés, & même sans la moindre raison. Ces accidens réitérés furent cause qu'on les força bien malgré eux à mettre des bornes à ce ridicule excès de dévotion, & sur-tout à être plus sociables.

Les obélisques ne servirent pas peu à embellir l'ancienne Rome. J'ai déjà parlé plus haut de ce grand obélisque consacré au soleil, qui servoit d'aiguille, si l'on peut s'exprimer ainsi, au cadran solaire du champ-de-Mars. Il s'en trouvoit beaucoup dans l'anciende ville, qui avoient été presque tous apportés d'Egypte. Ils sont actuellement enfouis pour la plupart. On n'est nullement curieux de les déterrer, parce que l'on appréhende les sommes qu'il en coûteroit pour les relever. Ce fut l'architecte

Fontana qui, sous le règne si court de Sixte-Quint, érigea les quatre grands obélisques qui décorent la nouvelle Rome. Ils sont placés devant les trois principales églises, & le quatrième sur la place *del Popolo*. On en voit encore plusieurs autres, mais beaucoup moins grands, sur la place Navona dans la *Villa* d'Albani, dans la *Villa* Médicis, &c.

Les tombeaux des anciens Romains surpassoient en magnificence leurs bains, leurs théâtres, leurs temples même. On voit encore les ruines des trois plus remarquables: les mausolées d'Auguste, d'Adrien & de Cecilia Metella, femme de Crassus. Quelques pans de muraille, qui ne peuvent nous donner la plus légère idée de ce qu'il étoit autrefois, est tout ce qui nous reste du premier. Il avoit une forme pyramidale, & étoit coupé de terrasses par lesquelles on arrivoit au sommet, où l'on pouvoit se promener sous un bosquet de cyprès. La couleur de cet arbre contrastoit très-agréablement avec les pierres blanches dont ce mausolée étoit construit, avec les statues de marbre & d'airain, & avec les deux grands obélisques qui le décoroient.

Les ruines du mausolée de Cecilia Metella, qui étoit situé sur la voie Appienne, sont très-considérables encore, & se voient de plusieurs milles d'Italie, Ce mausolée n'est point construit en briques, comme le colisée & d'autres grands monumens, mais de grosses

pierres de tailles, qui donnent la plus haute idée de l'architecture ancienne. Ces ruines se nomment *Capo di bove*, & ressemblent assez à une tour; elles servoient encore de forteresse à cette légion de petits tyrans qui dévastoient le territoire de Rome dans le moyen âge. Quelques antiquaires prétendent que l'on avoit formé un écho artificiel dans ce tombeau, qui répétoit six fois très-distinctement, & plusieurs autres fois encore moins distinctement, un vers de Virgile. Cet écho servoit à multiplier les cris des pleureuses que l'on payoit à cet effet. La grande & superbe urne qui renfermoit les cendres de Cecilia a été transportée dans la cour du palais Farnèse.

Le mausolée d'Adrien est, comme l'on sait, le fort St.-Ange, mais tellement changé de nos jours, que l'on ne rencontre plus la moindre trace de sa première destination. L'architeète Detrianus avoit, par les ordres de l'Empereur Adrien, élevé ce superbe monument. Sept cents statues le couvroient pour ainsi dire, en entier; un globe d'airain doré, que l'on conserve dans une des cours du Vatican, en formoit le sommet.

On voyoit encore sur la fin du dix-septième siècle, des ruines considérables de ce superbe *Septizonium*, que Septime-Sévère avoit fait construire au pied du mont Palatin; maintenant il n'en existe plus la moindre parcelle. Ce *Septizonium* étoit un bâtiment qui con-

ſiſtoit en ſept colonnes; il avoit un nombre pareil d'étages & de colonnades les unes ſur les autres. Sa forme étoit pyramidale, & l'on ne découvroit au-dehors, depuis la baſe juſqu'au ſommet, qu'un enſemble étonnant de colonnes & de ſtatues. Les ruines de cet édifice particulier conſervoient encore, au ſiècle dernier, leur hauteur & leur forme primitive; c'étoit une foule de colonnes entaſſées les unes ſur les autres, & qui donnoient une idée aſſez claire de la forme du tout; mais actuellement la plupart des antiquaires ignorent même juſqu'à la place où il étoit ſitué, & plus encore ſa première deſtination.

La pyramide de Ceſtus, à la porte de St. Paul, eſt le ſeul tombeau que l'on ait conſervé intact juſqu'à préſent. Elle eſt haute de cent-dix pieds, & chaque côté de la baſe en a quatre-vingt-dix de long. Ce Romain vécut peu de temps avant Auguſte; il n'étoit jamais parvenu aux premières dignités, & cependant, ce qui prouve combien le luxe de ſon temps étoit grand, ſon tombeau étoit ſuperbe. Dans la campagne, derrière le fort de St. Ange, il ſe trouvoit autrefois une pyramide ſemblable que les Papes, dans les temps de barbarie, firent démolir.

On découvrit l'an 1500, près de la voie Appienne, un tombeau extrêmement curieux. On y trouva le corps d'une jeune femme nageant dans une liqueur inconnue, & à ſes pieds une lampe allumée, qui s'éteignit à la

première impression de l'air. Le cadavre étoit aussi frais que s'il n'avoit été mis en terre que dans le moment même ; & cependant on reconnut, par l'inscription, qu'il y avoit déjà plus de quinze cents ans qu'il avoit été placé dans ce souterrein. On soupçonna que ce pouvoit être le corps de Tullie, fille de Cicéron, qui mourut avant son père. Sa blonde chevelure étoit rassemblée sous une agraffe d'or. Ce cadavre fut transporté au capitole, & exposé aux regards de tout le peuple : mais comme la populace commença à s'imaginer que ce devoit être un corps saint, puisqu'il ne s'étoit pas corrompu, le Pape Alexandre VI se hâta de faire jeter dans le Tibre cet antique singulier.



CHAPITRE II.

La nouvelle Rome. La porte *del Popolo*. La rue de Corſe. Grande quantité d'objets remarquables dans cette ville. La place & l'égliſe de St.-Pierre. Tombeaux ſur & ſous terre. L'égliſe du Latran. Préſens de Conſtantin-le-Grand. Le contraſte du ſort du pape Ganganelli dans cette même égliſe. Le palais du Latran. *Batiſterio* de Conſtantin. Les degrés ſacrés. L'égliſe de *Maria Maggiora*. Celle de St. Paul & de *St. Andrea di ponte mole*. L'égliſe de Sainte Agnès. Le palais & l'égliſe du Vatican. La chapelle de Sixte-Quint. Le muſée de Clément. Le palais *Monte-Cavallo*. Celui de Farnèſe. La *Villa Médicis*. Le palais Borghèſe. La *Villa Albani*. Le cardinal Albani. La *Villa Pamphili*. Les palais Barberini, Colona, Juſtiniani & Spada. Le pont des anges. Fontaines.

QUELQUE magnifique que ſoit la nouvelle Rome, elle n'eſt cependant guère plus qu'un village, comparée à l'ancienne. Le voyageur

observateur ne devroit jamais faire ce parallèle lorsqu'il se trouve dans cette ville étonnante, puisqu'il se prive par-là d'une foule de jouissances agréables ; & cependant chaque pas qu'il fait l'y contraint malgré lui. Remarquez bien que je ne parle ici que des objets qui tombent sous les sens ; car tout ce qui touche à la partie morale, ne souffre pas même l'ombre de comparaison.

Si l'on entre dans Rome par la porte *del Popolo*, jadis nommée *Flaminia*, on peut aussi tôt se faire une idée sensible de l'état actuel de cette ville. Le faste & la misère s'y donnent la main. Un obélisque, un jet-d'eau, une belle porte, & trois églises entourées de misérables baraques, forment la place *del Popolo*, & font d'un effet tout-à-fait particulier. C'est sur cette place que l'on exécute les criminels. J'y fus témoin d'un genre de supplice qui doit être fort ancien, & que les Romains appellent *Macel are*. Le coupable est terrassé d'un coup de massue qu'on lui applique sur la tête, comme aux bœufs de nos contrées. Ce supplice n'est ni long ni douloureux, mais il est regardé à Rome comme le plus honteux de tous.

La rue de Corso, qui conduit à cette place, est la principale & la plus longue de Rome. Elle est tirée au cordeau, & traverse presque toute la partie habitée de la ville. C'est sans contredit la rue la plus large ; cependant elle paroîtra toujours étroite aux

yeux d'un étranger. Il eſt à remarquer que les rues de l'ancienne Rome étoient généralement étroites ; les rayons du ſoleil ſi incommodes dans ce climat brûlant, en étoient vraiſemblablement la cauſe. Ce n'étoit donc pas la partie la plus brillante dans cette capitale du monde, mais bien les places publiques, où les Romains étaloient un faſte ſans bornes. Le plan d'une bonne partie de l'ancienne Rome, qui fut gravé ſur des pierres d'Egypte par ordre de l'Empereur Septime-Sévère, peut en ſervir de preuve. Quelques fragmens aſſez conſidérables de ce document précieux ſont conſervés au capitole. Les grandes routes & les ponts des anciens Romains étoient également très-étroits, comme on peut le voir par ce qui nous en reſte. Il y a à peine place pour deux voitures. Le *ponte molo*, qui conduit de la Toſcane ſur le territoire de Rome, & qui n'en eſt diſtant que d'un mille d'Italie, eſt dans ce cas. Il fut conſtruit par Emilius-Scaurus, & appelé *Pons Milvius*. Des événemens célèbres le rendent remarquable. Ce fut ſur ce pont que Cicéron, après la découverte de la conjuration de Catilina, arrêta les conjurés qui ſe rendoient au camp de leur chef. Ce fut encore ſur ce même pont que l'Empereur Conſtantin remporta une victoire ſignalée ſur le tyran Maxence.

Il ne faut ſouvent que huit jours pour voir ce que bien des grandes villes de l'Eu-

rope renferment de curieux; mais quatre mois suffisent à peine pour jeter simplement un coup-d'œil rapide sur tous les objets remarquables de Rome. Il faudroit des années entières pour approfondir & entrer dans les détails. Je suis persuadé qu'on ne parleroit plus depuis long-temps de cette ville, sans ces ruines respectables, & cette foule de chef-d'œuvres que l'art y a produits dans des temps plus modernes. La cour du Pape n'eût ajouté que bien peu de chose à son éclat, sur-tout si elle fût restée dans un lieu aussi mal-sain. Le concours prodigieux d'artistes & de voyageurs y nourrit cent soixante & dix mille ames. Une agriculture entièrement négligée, un commerce extrêmement médiocre, un très-petit nombre de fabriques & de manufactures, une armée de moines, font de Rome, proportion gardée, une des plus pauvres villes de l'Europe. Les sommes que le Pape tire des pays étrangers sont infiniment moins considerables qu'on se l'imagine, mais l'espece de tribut que tous les Etats, tous les Princes de l'Europe viennent y payer aux travaux de l'art, est immense. Il nourrit seul ce grand nombre d'habitans. Les artistes en tout genre, qui ont quelque célébrité, sont tellement surchargés de commissions, qu'ils négligent souvent des ouvrages importans, & ne les finissent même quelquefois jamais.

L'église de St.-Pierre est située dans le

quartier le moins peuplé & le plus pauvre de Rome ; aussi toutes les rues qui viennent aboutir à ce superbe édifice sont vilaines, & diminuent de beaucoup l'effet qu'il devroit naturellement faire. Il faut se trouver tout près de la colonnade pour pouvoir embrasser son ensemble. Quelque étonnement qu'inspire ce chef d'œuvre de l'art, tout connoisseur impartial, qui a pris la peine de considérer avec soin l'église de St.-Paul à Londres, conviendra que sa façade, du côté de *Ludgate-hill*, est beaucoup plus majestueuse, & a fait sur lui une sensation bien plus vive. Mais comme sa position n'est pas aussi avantageuse, qu'elle n'est point relevée par une belle place, une colonnade, un obélisque & un jet-d'eau, & les Anglois n'étant pas aussi fanfarons que les Romains de nos jours, il arrive que l'église de St.-Paul n'est que médiocrement louée, tandis qu'il semble qu'on ne trouve jamais d'expressions assez énergiques pour parler de la basilique de St.-Pierre. Sa grande & belle place, sa colonnade, & ses jets d'eau, &c. ne sont, aussi bien que son intérieur, que des parties accessoires, & n'ont rien de commun avec le bâtiment en lui-même. Il faut convenir que rien n'est plus admirable que cette partie intérieure : la grande propreté qui y règne, & qui n'est rien moins que commune aux églises & aux palais de cette ville, y ajoute encore un nouveau prix. Une cer-

taine quantité de personnes y sont occupées tout le jour à nétoyer & à décorer ; ils ont à cet effet des machines d'une invention très-heureuse. Les tapissiers sont privés de cette ressource, lorsqu'il leur faut, le jour de St.-Pierre, tendre l'église du haut en bas. C'est l'ouvrage le plus dangereux qu'on puisse voir. On place une foule d'échelles les unes sur les autres ; on gravit ainsi le long des murs en se balançant dans les airs ; & dans cette position si dangereuse, il faut chercher à suspendre les tapisseries. Ces gens sont à la solde de l'église, qui, pour l'ordinaire, est très-modique. Comme il arrive assez souvent des accidens, ils sont dans l'habitude de se confesser avant de se mettre à l'ouvrage. Ils ont choisi pour patron & protecteur St. Venantus, martyr, qui fut précipité du sommet de la Basilique.

L'architecte Bramante, élève du grand Raphaël, fit les premiers dessins de ce chef-d'œuvre de l'architecture, & en jeta les fondemens en 1514.

C'est aux jours de grandes fêtes qu'on peut le mieux juger de l'immense étendue de cette église. Pendant mon long séjour à Rome, je ne l'ai jamais vue pleine dans aucune circonstance, quelque grande que fût d'ailleurs l'affluence du monde. Le maître-autel a exactement la hauteur du palais de Farnèse, & cependant l'immensité de cet édifice & la position de cet autel sous la

coupole, ne le fait paroître que d'une hauteur médiocre. C'est à ses pieds que se trouve l'entrée du tombeau de St. Pierre, autour duquel brûlent jour & nuit cent lampes d'argent: le vendredi-saint est le seul jour de l'année où on les éteint. Il est défendu aux femmes d'y descendre sous peine d'excommunication, excepté le lundi de la Pentecôte, où les hommes encourent la même peine s'ils osent y mettre les pieds. Cette défense est fondée sur de bonnes raisons, car la chaleur du climat, les mœurs des Romains, l'occasion, l'obscurité de l'endroit, donneroient souvent lieu à des scènes fort peu édifiantes. On ne songeroit guère dans ce moment que l'on est dans la basilique de St. Pierre. La belle statue de *della porta* sur le tombeau du pape Paul III; peut en servir de preuve. Elle représente la Religion sous la forme d'une jeune & belle fille, dans une attitude si voluptueuse, que même ce marbre froid & inanimé a été capable d'inspirer des desirs. Plusieurs scènes des plus scandaleuses ont forcé de couvrir certaines parties avec des morceaux de fer-blanc que l'on enlève pour quelques instans au moyen d'un sequin. Avec le double de cette somme, toutes les galeries de tableaux de Rome vous sont ouvertes.

Les plus grands ornemens de cette église ne sont pas les autels, mais les tombeaux: c'est-là que la sculpture se montre dans tout

son éclat. On a représenté sur le monument de Christine, reine de Suède, dans un bas-relief superbe, son abjuration de la religion protestante. Cette reine & la comtesse Mathilde, cette constante bienfaitrice du Saint-Siége, sont, avec quelques papes, les seules personnes auxquelles on y ait fait ériger des monumens jusqu'à ce jour. On trouve encore une grande quantité de tombeaux des papes dans les souterreins sur lesquels est posée la vieille église, mais sans monumens, & pour la plupart très-mesquins. C'est ici que l'on place tous les successeurs de St. Pierre, lorsque leurs parens ou amis ne veulent pas faire les frais d'un monument dans l'église même. C'est aussi dans ces souterreins que l'on a déposé les précieux restes du respectable Ganganelli; c'étoit tout ce qu'il avoit lieu d'attendre après sa mort. Mais que son prédécesseur Rezzonico soit également laissé ici sans monument par ses avares héritiers, qu'il a surchargés, pendant sa vie, d'honneurs & de richesses, c'est une ingratitude qui est blâmée universellement à Rome même. Les deux cardinaux Rezzonico, dont l'un est *camerlengo* (ministre des finances), sont de ce nombre (1). On voit encore dans ces caveaux sacrés une grande quantité de vieux tableaux, d'ouvrages de

(1) L'un d'eux est mort l'année 1784.

ſculpture, de la moſaïque, des chapelles, des images qui doivent avoir le don des miracles, & des reliques de toute eſpèce.

Tous les tableaux des autels qui ont de la réputation, en ſont enlevés & donnés en garde aux autres égliſes. On les remplace par des copies en moſaïque. On vient de copier en cette manière le plus beau morceau de peinture qui ſoit en Europe, la transfiguration de Jeſus par Raphaël, & l'original a été dépoſé dans une égliſe de Franciſcain, ſituée ſur le Janicule, la plus haute colline de Rome. L'humidité qui régne dans l'égliſe de St. Pierre, menaçoit déja de dévorer ces chef-d'œuvres; & c'eſt ce qui rendit cette ſage précaution tout-à-fait indiſpenſable. La lenteur attachée à ces ſortes d'ouvrages rend ce changement extrêmement coûteux: une égliſe moins riche n'eût jamais pu l'entreprendre. La transfiguration en moſaïque a coûté ſix mille écus (ſcudi). C'eſt dommage que l'on n'ait trouvé que depuis la manière de diviſer les pierres & de multiplier par-là les tableaux. Ces tableaux & leurs copies en moſaïque ſont d'une étonnante reſſemblance, lorſque ce travail a été confié à des artiſtes hables, & l'on ſait qu'ils ſont en grand nombre à Rome, où la moſaïque eſt pouſſée au plus haut degré de perfection. L'égliſe de St. Pierre entretient continuellement douze de ces artiſtes; mais elle ne les paye que comme des mécaniciens;

de sorte que non-seulement ceux-ci, mais généralement tous ceux qui se nourrissent de ce talent si mal récompensé, sont dans la misère. Il y a quelques années que *Savini d'Urbino* a trouvé le secret de faire de la mosaïque saillante ; mais il ne s'est encore fait jusqu'ici aucun tableau de quelque réputation dans ce nouveau genre de bas-relief.

Quoique la basilique de St. Pierre soit la plus magnifique église de Rome, celle de Latran occupe cependant le premier rang, parce qu'elle est la plus ancienne. C'est l'église paroissiale du pape, en qualité d'évêque de Rome ; & son premier soin, après son élection, est d'en prendre possession. Cette cérémonie est extrêmement pompeuse ; c'est ordinairement la seule fois que cet illustre curé va visiter sa paroisse. Elle tient son nom du palais d'un sénateur romain nommé Plutius Lateranus (1). Constantin-le-Grand en fit présent au pape Melchiade, tant pour y demeurer que pour y bâtir une église. Ce projet fut mis à exécution, & son successeur le pape Sylvestre en fit la

(1) Ce *Lateranus* fut, suivant Tacite, le chef d'une conjuration contre Néron ; il fut découvert, condamné à mort, & l'empereur se saisit de tous ses biens. Son palais fit partie de la confiscation ; & il passa ensuite de Néron à ses successeurs, jusqu'à Constantin-le-Grand.

dédicace l'année 324. Voilà ce qui la fit regarder comme la cathédrale de Rome, & lui fit donner le rang sur l'église de St. Pierre.

Tout l'espace entre le capitole & cette église fut dévasté en 1080, par le Normand Robert Guiscard, prince de Salerne, & il n'a pas été repeuplé depuis. Tout y est désert & inhabité. Ce superbe temple & ses obélisques, ainsi que les superbes édifices situés dans le voisinage, sont entièrement isolés & comme au milieu des champs, quoiqu'ils soient cependant renfermés dans l'enceinte de Rome.

Le bibliothécaire Anastase détaille tous les présens que l'empereur Constantin fit à l'église du Latran après son baptême. La liste de ces présens est curieuse; en voici les articles: une jatte d'argent qui servit à la cérémonie du baptême, qui pesoit plus de trois cens livres; une colonne de porphyre à laquelle étoit suspendue une lampe d'or pesant cinquante livres; une statue de Christ en argent, de soixante & dix livres; une autre de cent quarante, & une troisième de cent-trente; une statue de St. Jean Baptiste d'argent, cent livres pesant; quatre anges d'argent, chacun cent-cinquante livres pesant; & les douze apôtres, cha un quatre-vingt-dix; sept cerfs d'argent pesant chacun quatre-vingt livres; un agneau d'or; une boëte d'or garnie de quarante-deux pierres,

précieuſes; quatre couronnes du même métal, de vingt livres; une chaîne d'argent, de quarante; enfin quatre garnitures d'autel, de deux cens livres. On aſſure de plus qu'il fit couvrir le toit de l'égliſe de 2025 livres, & qu'il ajouta encore à tous ces préſens une lampe d'or du poids de quatre vingt livres, quarante-cinq lampes d'argent, & quarante calices d'or.

Cette égliſe ne poſsède plus rien aujourd'hui de tous ces tréſors. Les fréquens ſaccagemens de Rome n'en ont pas laiſſé les plus petites traces. Cependant elle eſt encore très-riche des générosités des empereurs, des rois & de pluſieurs Papes, qui lui firent préſent de biens-fonds dont elle eſt encore en poſſeſſion. Henri IV, roi de France, lui fit préſent de l'Abbaye de Clérac en Guienne, dont le revenu annuel eſt de cinq mille écus romains. Il eſt à remarquer que l'égliſe de Latran eſt ſous la protection de l'empereur, en qualité de ſucceſſeur de Conſtantin; & du roi de France, comme fils aîné de l'Égliſe. Les armes de ces deux maiſons ſont attachées aux portes du Latran. Ce temple magnifique n'eſt que fort peu viſité à cauſe de ſon grand éloignement; il eſt même preſque toujours vuide, quoiqu'il ſoit, comme toutes les autres égliſes de Rome, ouvert tout le jour. Celui où le Pape vient en prendre poſſeſſion eſt le ſeul où toute la ville ſe raſſemble pour recevoir ſa première bénédiction. Cette bénédic-

tion se donne, comme à l'église de St. Pierre, de dessus un balcon. Je rapporterai à cette occasion une anecdote du respectable Ganganelli, que sa singularité rend remarquable. Le jour que Clément XIII fit son entrée publique dans l'église du Latran, Ganganelli se trouvoit perdu dans la foule des spectateurs. Mais voulant cependant voir distinctement cette pompeuse procession, il monta sur le piédestal d'une colonne, d'où il fut aussi-tôt chassé par un suisse qui lui donna même quelques coups de hallebarde. Ce n'étoit certainement pas là le moment de s'imaginer qu'il joueroit le premier rôle à la première répétition de cette cérémonie, & qu'il seroit le successeur immédiat de celui devant lequel il s'agenouilloit dans ce moment avec tout un peuple. Onze ans après, étant porté couvert des ornemens pontificaux par devant cette même colonne, il se rappela cet événement de sa vie, & sourit. Les cardinaux lui ayant demandé la raison de ce sourire, il leur raconta lui-même, la cérémonie achevée, cette singulière anecdote.

Les douze apôtres en marbre & de grandeur colossale font, dans l'église de Latran, le plus brillant effet. Quelques uns sont de toute beauté, & méritent d'être comptés au nombre des chef-d'œuvres de l'art. On voit encore dans la même église deux colonnes de *Giallo antico*, cette pierre si rare, & dont les plus petits morceaux sont précieux. On

trouve dans la chapelle de St. Thomas, entre-autres reliques rares, l'arche d'alliance des Israélites: ce ne sont que deux planches tellement défigurées qu'il est aujourd'hui impossible de distinguer de quel bois elles sont faites. Ce fut Ste Hélène, s'il en faut croire une ancienne tradition, qui envoya à Rome cette pièce, qui n'a peut-être jamais fait partie de cette arche célèbre, avec une foule d'autres reliques. Dans l'état que nous a donné l'historien Josephe, des trésors & des vases sacrés enlevés du temple de Jérusalem & transportés à Rome, il n'est nullement fait mention de l'arche d'alliance; on ne la trouve pas non plus représentée sur l'arc-de-triomphe de Titus. Il est au contraire dit dans le second livre des Machabées que Jérémie fit transporter l'arche d'alliance & l'autel des parfums dans une caverne du *mont Nébo*, & qu'il prophétisa qu'ils y resteroient cachés jusqu'au jour où il plairoit au Seigneur de rassembler son peuple, & de lui pardonner ses iniquités.

L'obélisque qui est placé devant l'eglise du Latran est le plus grand de Rome. Il est couvert d'hiéroglyphes. Sa longueur est de cent-douze pieds, sans compter le piédestal qui n'est pas fort élevé. Constantin-le-Grand le fit chercher en Egypte & placer dans le grand Cirque. Ses débris étoient honteusement ensevelis dans la poussière, lorsque le Pape Sixte-Quint, à qui Rome

doit une bonne partie de ses embellissemens, la fit rassembler & relever par le célèbre *Fontana*. Les Papes ont résidé dans le palais construit près de cette église, jusqu'à la révolution qui transféra momentanément le St. Siége de Rome à Avignon, c'est-à-dire pendant un espace de plus de mille ans. Lorsque Grégoire XI retourna, après soixante ans, résider à Rome, ce palais étoit déjà tellement tombé en ruine, qu'il fut contraint de se retirer au Vatican, où ses successeurs restèrent jusqu'à ce que l'on eût enfin bâti le palais du *Monte Cavallo*. Ce fut Sixte-Quint qui fit construire ce magnifique palais du Latran qui existe encore aujourd'hui ; mais les Papes ne s'y rendent jamais que pour en prendre possession; on en a sagement fait un hôpital pour des femmes & des filles que la vieillesse a conduites aux infirmités. Non loin de là est le *Batisterio* de Constantin - le - Grand ; la tradition prétend que ce fut St. Sylvestre qui baptisa cet empereur, quoiqu'Eusèbe & d'autres pères de l'église assurent qu'il ne fut baptisé que sur la fin de sa vie, dans la ville de Nicomédie. Quoi qu'il en soit, cet édifice existe, & sa magnificence en fait oublier la petitesse. Les fonds baptismaux & les colonnes de l'intérieur sont de porphyre. Pour donner plus de poids à la tradition, & faire usage de ce superbe *Batisterio*, on y baptise les Juifs & les payens qui changent de religion.

Il faut aussi compter parmi ce groupe de bâtimens celui où se trouve l'escalier sacré. Il est de marbre & a vingt-huit degrés; on prétend qu'il se trouvoit autrefois dans le palais de Ponce-Pilate, & que Jésus-Christ l'a monté & descendu. Cet escalier conduit, ainsi que quatre autres, en un lieu où se conservent des reliques précieuses. On révère ces degrés d'une manière toute particulière; on y rencontre à toutes les heures de bonnes ames qui s'y traînent pieusement sur les genoux; aussi les pierres en sont tellement usées, qu'on a été forcé de les recouvrir avec des planches, dont l'attouchement doit être tout aussi sacré que celui des pierres mêmes. Comme cet endroit est à une distance assez considérable, cette cérémonie passe pour un petit pélerinage qui fait gagner des indulgences. Bien des personnes s'imposent de plein gré cette pénitence, pour l'expiation de leurs péchés; d'autres font vœu de la renouveler dans certains temps. Cet exercice pieux est aussi long que pénible; il faut réciter certain nombre de prières sur chaque degré, avant d'oser passer au suivant. Il faut absolument gravir cet escalier sur les genoux; ceux qui veulent tout simplement se servir de leurs pieds, sont obligés de monter par les autres escaliers.

Il se trouve toujours des pélerins dans cet endroit, qui ont l'œil à l'observation de

cette étiquette pieuse. Je m'y trouvai un jour qu'un officier françois voulut tourner ce règlement en plaisanterie; il fit l'ignorant & se précipita vers ce saint escalier; il en avoit déjà heureusement franchi une demi-douzaine de marches, lorsqu'il fut arrêté dans sa course par les cris épouvantables d'une troupe de pélerins qui se trouvoient présens. La qualité d'étranger, son ignorance prétendue sur la manière de monter, lui servirent d'excuse & le mirent à l'abri des ressentimens de la troupe dévote, que cette étourderie avoit extrêmement scandalisée. C'en eût été fait de lui à Naples.

L'église de *Maria Maggiora* est aussi une des premières de Rome; mais elle est si éloignée de tout, qu'elle est très peu visitée. On y voit deux superbes chapelles; celle de Sixte, & celle de Borghèse qui appartient aux princes de cette maison. L'autel de cette dernière est orné de quatre colonnes de jaspe oriental. On a placé à la porte de l'église un obélisque qui faisoit autrefois partie du tombeau d'Auguste; son pendant est une haute & belle colonne qui appartenoit au temple de Janus, & qui porte actuellement la statue de Marie. Dans ce que l'on appelle l'église de St. Pierre *in vinculis*, se trouve le tombeau du Pape Jules II, le chef-d'œuvre de Michel-Ange, ainsi que de la sculpture moderne. Des connoisseurs célèbres ont dit

que ce morceau eſt auſſi au-deſſus de tous les ouvrages modernes de l'art, qu'il eſt au-deſſus de ceux que l'on conſerve dans le *Muſeo Clementino.* Michel-Ange, quelque grand que fût ſon orgueil d'artiſte (orgueil que ſes talens, vraiment ſublimes, faiſoient oublier) penſoit de même au ſujet des anciens.

Quoique l'égliſe de St. Paul ne ſoit pas compriſe dans l'enceinte de Rome, on la met cependant dans le nombre de ſes principales égliſes. On peut gagner des indulgences en la viſitant pendant certains temps de l'année. L'architecture de l'extérieur n'a rien de bien frappant; mais les précieux matériaux de l'intérieur, la rareté de ſes marbres, ſes porphyres d'Egypte, ſes ouvrages en bronze, &c. en font une des plus ſuperbes égliſes du monde. Les Romains la reſpectent à cauſe de ſon ancienneté : ce fut l'empereur Charlemagne qui la fit conſtruire dans le huitième ſiècle. Elle n'eſt pas à une lieue de Rome, & cependant l'air eſt ſi mal ſain qu'il y a un temps où les prêtres & les moines qui la deſſervent ne peuvent plus y demeurer, & ſont forcés de venir ſe réfugier dans Rome. Ce ſuperbe édifice eſt pour lors livré à l'abandon.

Parmi les égliſes de Rome qui méritent d'être citées, il en faut encore compter une petite, peu diſtante de la ville, nommée St. *Andrea di ponte mole*, & plus commu-

nément *Papa Julio*. Le célèbre architecte Barozzi, plus connu ſous le nom de Vignole, la conſtruiſit entièrement dans le goût d'un temple romain. On la cite comme un chef-d'œuvre d'architecture; auſſi eſt-elle très viſitée par les jeunes artiſtes. L'égliſe de Sainte Conſtance mérite auſſi d'être citée, pour avoir été autrefois un temple conſacré à Bacchus. C'eſt actuellement une rotonde.

L'égliſe de Ste. Agnès eſt devant la *Porta pia*; le jour de la fête de cette ſainte, on y bénit les agneaux dont la toiſon eſt deſtinée à faire le *Pallium*. On place ordinairement deux de ces animaux couronnés de fleurs & ornés de rubans, ſur le maître-autel; ils ſont couchés ſur des couſſins de damas blanc, bordés de galons d'or. Après la bénédiction des prêtres de cette égliſe, on les porte au Pape qui les bénit une ſeconde fois, & les confie aux ſoins de divers couvens.

Le Vatican eſt, ſans contredit, le plus grand palais de l'Europe; mais je doute cependant qu'il contienne, comme on ſe plaît à le raconter, douze mille chambres, tant grandes que petites. L'intérieur eſt peu magnifique, mais on l'oublie en jetant jes yeux ſur les chambres & les galeries de Raphael, ſur la chapelle Sixtine, ſur la bibliothèque, & enfin ſur le *Muſeo Clementino*. Si l'on ajoute à ce palais l'égliſe de St. Pierre qui

y

y touche, l'on sera forcé de convenir que l'univers entier ne nous offre point de lieu plus intéressant pour les beaux-arts. Les chambres de Raphaël sont vuides, on n'y voit pas un meuble; mais la foule des admirateurs n'y tarit jamais. L'école d'Athènes est ce que cette collection a de plus beau; elle occupe tout un côté d'une salle. En disciple reconnoissant, l'artiste a placé Bramante, son maître, parmi les sages de la Grèce: il a le costume d'un philosophe, & tient un équerre à la main. Les chapelles des Papes Sixte & Paul sont toutes les deux dans le Vatican; elles seroient par-tout ailleurs de grandes & belles églises. C'est dans la première que se trouve ce tableau si célèbre du jugement dernier, par Michel Ange; c'est aussi dans cette même chapelle que l'on chante pendant la semaine sainte ce *miserere* sublime & inimitable, qui seroit bien digne d'être détaillé par un connoisseur Allemand. Il est assez singulier qu'on n'ait encore pu l'imiter nulle part, pas même à Rome: il est plus singulier encore qu'on ne sache point d'où vient que la chapelle Sixtine a exclusivement le mérite de bien rendre ce morceau de musique. On l'attribue à la construction de cette chapelle; mais son architecture, quant à l'extérieur, n'offre cependant rien de remarquable. Cette chapelle fait en conséquence le véritable pendant du théâtre de Parme, l'énigme & le désespoir de tous les gens

de l'art. Ce ſera à nos neveux à l'expliquer, lorſqu'ils auront appris à connoître mieux que nous les loix du réſonnement.

La bibliothèque du Vatican n'eſt pas auſſi conſidérable qu'on ſe l'imagine. Elle eſt compoſée de cinquante mille volumes à-peu-près, qui ſont tous renfermés dans des armoires fort baſſes; mais il eſt certain que la valeur intrinsèque des livres, & la rareté de quantité de manuſcrits, en compenſe amplement la quantité. On a deſtiné annuellement trois mille écus (ſcudi) pour ſon entretien. Les Romains qui connoiſſent à fond cette collection, conviennent que les livres tranſportés de Heidelberg à Rome, en font, ſans contredit, la partie la plus intéreſſante. On profite fort peu de ce tréſor littéraire. La bibliothèque n'eſt ouverte que pendant quelques heures par jour, & le Vatican eſt ſi éloigné du quartier où logent preſque toutes les perſonnes un peu comme il faut, que le deſir d'en profiter en eſt extrêmement refroidi. Il faut une permiſſion par écrit pour y lire les livres défendus; elle s'obtient par un placet dans lequel on inſinue qu'on ne cherche à les connoître que pour pouvoir les réfuter enſuite. Un eccléſiaſtique de ma connoiſſance obtint la permiſſion de les lire tous, à l'exception de trois, ſavoir; l'eſprit des loix de Monteſquieu, l'hiſtoire civile du royaume de Naples par Giamone, & la pucelle d'Orléans de Voltaire.

Comme les Italiens ne font pas grand cas des ſciences, & les placent toujours au-deſſous des beaux-arts, il ne faut pas s'étonner de voir leurs bibliothèques reſſembler beaucoup plus à une galerie qu'à une collection de livres. Ce ſont les ſtatues, les tableaux, les buſtes; &c. qu'ils placent le plus avantageuſement. Le Vatican ſe trouve dans le même cas; on voit de tout, hors des livres, dans les plus belles ſalles de la bibliothèque; ils ſont relégués dans les petites chambres de droite & de gauche. Mengs y a embelli, de ſon pinceau, un petit, mais charmant cabinet.

Le cardinal Alexandre Albani, mort depuis une couple d'années, étoit bibliothécaire du Vatican; il a eu pour ſucceſſeur le cardinal Zélada : ce prélat aime paſſionnément les ſciences, poſsède lui-même une bibliothèque conſidérable, &, ce qui eſt très-rare à Rome, un cabinet d'hiſtoire naturelle. Il s'eſt fait connoître par une belle action, que ſa qualité d'Italien relève encore. Pendant la tenue du dernier conclave, on vit paroître dans le public un drame intitulé : *il conclave*, où tous les cardinaux y jouoient nommément un rôle. On n'avoit jamais peut-être lu à Rome une paſquille auſſi hardie ; elle fut dévorée, étant, comme on l'aſſure, écrite avec beaucoup d'eſprit & avec une connoiſſance détaillée des perſonnages qui y figuroient. On avoit copié avec le plus grand

ſoin, non-ſeulement les caractères, mais encore la manière de s'exprimer de chacun d'eux. L'auteur fut découvert, arrêté; & la protection des cardinaux qui jouoient des rôles brillans dans la farce, ne put empêcher qu'il ne fût condamné à mort; mais le cardinal Zélada, dont le rôle étoit affreux, intervint à propos & le ſauva.

Le plus bel ornement du Vatican eſt le Muſée, cette inappréciable & incomparable collection d'antiques. Ganganelli en eſt le fondateur. Le Pape actuel ſuit les traces de ce grand homme, & travaille avec ardeur à ſon augmentation. Comme ce goût du Saint-Père eſt connu, les villes & les couvens de ſes domaines s'empreſſent à l'envi de lui faire des préſens d'antiques. Cette collection augmente au point qu'elle manquera bientôt de place. La néceſſité de placer avantageuſement ces reſtes précieux de l'antiquité, fit naître le projet d'un temple deſtiné à cet uſage. Ce projet excita l'admiration de tous les connoiſſeurs: mais il venoit malheureuſement d'un étranger qui manquoit de protection; il fut rejeté, & le temple fut conſtruit d'après le plan d'un Italien qui n'avoit pas l'ombre du bon goût. C'eſt-là que ſe trouvent l'Apollon, le Laocoon, le Torſo & la ſtatue d'Antinoüs. Le Torſo n'eſt que le tronc d'une ſtatue, & même guère plus qu'un bloc, mais il fait l'admiration de tous les connoiſſeurs, à cauſe de ſa grandeur &

de son exacte imitation de la nature. On prétend que Winkelmann le contemploit des heures entières, & que dans le feu de l'enthousiasme, il se composa en idée la tête, les jambes & les bras qui manquent à ce chef-d'œuvre. Quelque admiré que soit Laocoon, on donne cependant assez généralement la préférence à l'Apollon, qui semble être en effet sorti de la main des dieux. On est fondé à croire que cette statue appartenoit jadis au temple de Delphes. Le plus grand connoisseur que j'aye rencontré dans mes longs voyayes, un homme qui avoit approfondi tous les arts, & qui possédoit le goût le plus fin, disoit que jamais aucun art, celui de la poésie y compris, n'avoit encore produit un Apollon. Cependant quelques légers défauts qu'on y a découverts, prouvent que ce chef-d'œuvre n'est pas entièrement parfait. Ce musée fut enrichi, en 1700, des neuf Muses, que l'on fit venir de Tivoli. Elles sont en grandeur naturelle, & plusieurs d'entre elles, dignes d'admiration. Il faut voir cette collection aux flambeaux, pour l'admirer dans tout son brillant : l'effet en est alors extraordinaire, & le jeu, les nuances de l'ombre & de la lumière, font appercevoir des beautés qui, en plein jour, échappent à l'œil le plus perçant.

C'est dans le palais du *Monte Cavallo*, sur le mont Quirinus, que réside Sa Sainteté.

Le Pape actuel s'est fixé au Vatican. L'entrée du *Monte Cavallo* a quelque chose de majestueux. C'est-là que se trouvent ces fameux groupes de forme colossale en marbre, que l'on attribue à Phidias & à Praxitèle, & qui ont fourni dans tous les temps, matière à disputer aux antiquaires. Constantin-le-Grand les avoit fait venir d'Egypte pour en parer ses bains. Ces groupes placés jusqu'ici sur une même ligne, & très-près l'un de l'autre, perdent infiniment de l'effet qu'on en pouvoit attendre. D'après un plan tout récent, ils se trouvoient vis-à vis l'un de l'autre, l'un à l'orient, & l'autre à l'occident. L'architecte Antenori a entrepris ce changement en 1784. On a principalement eu en vue de se faire une belle place pour un obélisque que l'on a déterré, il y a quelque temps, sous l'hôpital de St. Roch, & que l'on projetoit de placer entre les deux groupes, en cas que la chambre apostolique eût assez d'argent en masse pour oser prendre sur elle une entreprise aussi coûteuse.

Le palais de Farnèse passe pour le plus beau de Rome. Michel-Ange le construisit en 1545, & prit pour modèle le théâtre de Marcellus. Les pièces nécessaires à sa construction furent tirées du Colisée qui étoit encore alors en entier. C'est dans ce palais qu'est cette célèbre galerie où les frères Carraches ont épuisé tout l'art de leurs pinceaux. On voit dans la cour ce délicieux

Hercule de Farnèse, l'ouvrage de l'Athénien Glycéon, une Flore digne de l'admiration de tous les connoisseurs, & le tombeau de Cécilia Metella, dont les cendres furent conservées dans le grand mausolée situé sur la voie Appienne. Ces chefs-d'œuvres restent exposés à l'intempérie de toutes les saisons. C'est dans ce même palais que se trouve ce groupe monstrueux, connu sous le nom du Taureau Farnèse. C'est sans contredit le plus grand groupe en marbre qui existe; il est composé d'un taureau, de cinq hommes & d'un chien. Il fut trouvé dans les bains de Caracalla, qui l'avoit fait transporter de Rhodes à Rome. On l'a couvert d'une cabine en planche, où l'on voit ces figures très à leur désavantage. Cette cabanne a cependant un but, non pas celui de conserver le groupe, mais bien celui d'arracher aux curieux quelques pièces de monnoie.

Ce beau palais appartient aujourd'hui au Roi de Naples; il étoit compris avec toutes ses raretés dans l'héritage de la maison de Farnèse. On ne sauroit trop regretter que cette succession soit tombée en partage à la maison d'Autriche avant Joseph II; l'Allemagne eût peut-être alors possédé une collection qui, hors celle de l'Italie, n'eût point eu son égale. Rien de plus inconcevable que l'indifférence que l'on témoigna pour tant de chef-d'œuvres, dans un temps où tout retentissoit du nom des beaux-arts. Il eût été

facile d'enrichir l'Allemagne de ce trésor inappréciable; mais on eut la générosité de le céder à la cour de Naples, où les chef-d'œuvres de ce genre ne jouissent malheureusement que d'une faveur bien modique. Tout ce qui se trouve encore à transporter dans le palais Farnèse, le sera pendant le prochain conclave. Ce n'est point un secret, puisque la place destinée à l'Hercule est déjà marquée. On attend communément cette époque, pour être à l'abri des représentations du Pape, qui ne les épargne point en de semblables transports. Le grand-duc de Toscane actuel saisit aussi le moment de la vacance du St. Siége, pour faire tronsporter à Florence le groupe de Niobé, qui avoit été si long-temps l'ornement de Rome, & du palais de Médicis. La *Villa* de Farnèse est aussi dans Rome; elle occupe la meilleure partie du mont-Palatin; on y voit encore des allées de cyprès, des voûtes & des arcades, reste précieux de l'ancien palais des Empereurs. Depuis que le Roi de Naples en est possesseur, elle tombe en ruines, & bientôt cette *villa*, qui fut construite par l'architecte Vignole, confondue avec les anciennes ruines romaines, ne sera plus qu'un triste monceau de décombres.

Le grand duc de Toscane fait au contraire prendre le plus grand soin de la *villa Médicis*; elle est ouverte à tout le monde.

Son jardin eſt la ſeule promenade de Rome, fréquentée bien médiocrement; cependant on n'y rencontre jamais des dames romaines; elles auroient honte de ſe ſervir de leurs pieds pour ſe promener. Les premières familles bourgeoiſes adoptent cette ridicule mode, & abandonnent ce jardin aux étrangers & au peuple. C'eſt-là que ſe trouvoient les ſuperbes jardins de Lucullus. La ſituation en eſt délicieuſe. L'œil embraſſe Rome entière; & quoique la nature y ſoit négligée comme dans tous les autres jardins de l'Italie, on y a pourtant prodigué toute la magie de l'art pour l'embellir. Une grande quantité de ſtatues antiques, un obéliſque d'Egypte, des jets-d'eau, &c. contribuent à ſon embelliſſement. On y voit auſſi deux immenſes baignoirs de granit, qui ont été trouvés dans les bains de Tite. Le plus bel ornement de ce jardin étoit le groupe de Niobé, que le grand-duc a fait tranſporter à Florence, où il embellira une ſalle ſuperbe, tandis qu'il étoit dans cette *villa*, expoſé à toutes les intempéries de l'air. La Vénus de Médicis étoit auſſi dans cette *villa*: elle fut tranſportée à Florence dès le ſiècle précédent. Le ſuperbe eſcalier *al monte di Trinita* conduit à cette *villa*; il eſt compoſé de cent ſoixante & quinze degrés de marbre; ſa grandeur eſt immenſe & ſon effet étonnant.

Le prince Borghèſe poſsède un des plus

beaux palais de Rome ; c'eſt ſans contredit le plus riche particulier de cette ville. Son revenu annuel eſt de cent cinquante mille ſcudis romains (1). Sa cour eſt magnifique ; je dis ſa cour, (expreſſion dont on ne ſe ſert, dans le reſte de l'Europe, qu'en parlant des maiſons ſouveraines), parce que ce terme eſt d'un uſage commun à Rome, & qu'il eſt d'ailleurs amplement juſtifié par le faſte extérieur. Les immenſes & magnifiques palais, les collections précieuſes de tableaux & d'antiques, le prodigieux domeſtique, les gentilshommes gagés, dont l'unique occupation eſt de faire les honneurs de la maiſon ; enfin, les priviléges des princes Romains, qui s'étendent même à une certaine diſtance hors de leurs palais ; toutes ces choſes réunies ne contribuent pas peu à placer les grands de Rome dans le jour le plus éclatant. Le prince Borghèſe entretient communément cent chevaux en ville ; il avoit, en 1780, juſqu'à quatre vingt carroſſes & autres voitures. Sa galerie de tableaux eſt vraiment royale ; on y voit plus de dix-ſept cents morceaux ; ſa collection d'antiques eſt la première de l'Europe, & celle de Florence même ne ſauroit lui être comparée ; j'excepte toujours le *Muſeo Clementino*. Le palais lui-même eſt digne d'être

(1) Un demi-ducat eſt quelque choſe de plus qu'un *ſcudi* romain.

remarqué. On y compte soixante & douze portes de noyer, encadrées dans de l'albâtre, & la cour est décorée de cent colonnes de granit. Les appartemens sont magnifiquement meublés; on y a prodigué le *Lapis Lazuli* & le porphyre. On y voit encore un tombeau de cette même pierre; il est d'une grandeur si extraordinaire, qu'on le regarde comme unique dans son espèce. Il est assez singulier qu'il n'existe, ni dans la galerie de tableaux du prince Borghèse, ni dans aucune autre, ni dans tout Rome même, un seul tableau du Corrége. Pendant mon séjour à Rome, il y vint un étranger avec une *Madonna* de ce grand homme; il l'offrit pour deux mille sequins. On admira le tableau; mais personne ne fut tenté de l'acheter. La vanité d'être possesseur du seul Corrége existant à Rome, ne fut même d'aucun effet. Le prince Borghèse répondit qu'il avoit déjà assez de tableaux pour perdre l'envie d'en augmenter le nombre.

Il est malheureux pour les arts que ce prince ait tout aussi peu de goût que les autres grands de Rome; ce qui veut beaucoup dire. Ses grandes richesses & son amour pour le faste, pourroient produire des merveilles. On travaille actuellement avec ardeur à donner une forme nouvelle au palais de sa *villa*, qui est peu distante de la ville. On y prodigue, d'une manière inconnue jusqu'ici, les marbres les

plus rares; mais on y joint malheureusement les ornemens les plus modernes, des dorures à la françaiſe, &c. ce qui formera l'enſemble le plus groteſque. On prodigue l'argent. C'eſt dans ce palais, dont la partie extérieure eſt toute couverte de bas-reliefs antiques, qu'eſt cette précieuſe collection d'antiques, dans laquelle ſe trouvent tant de morceaux dignes d'être cités; tels que le Gladiateur, l'Hermaphrodite trouvé dans les jardins de Salluſte (il y en a un autre dans le palais de Borghèſe, en ville, qui reſſemble beaucoup à celui ci), la ſtatue de Silène, Sénèque mourant, ou plutôt un eſclave au bain; l'Amour & Pſyché de Bernini, & d'autres ouvrages merveilleux de l'art. Le ſuperbe bas-relief qui repréſente Curtius ſe précipitant dans le goufre, qui avoit été long temps attaché à la partie extérieure du palais, & expoſé aux intempéries de l'air, pare actuellement la grande ſalle. Cette *villa* a beaucoup d'étendue; une muraille renferme le palais & les bâtimens qui en font partie, le verger, le parterre, le potager, le parc, les étangs, &c. cet enſemble fait ce qu'on appelle en Italie une *villa*. La fureur que l'on a en Allemagne de germaniſer tous les mots propres des autres nations, (1) s'eſt

(1) Il n'eſt point queſtion ici de ſavoir ſi la traduction rend, ou tout-à-fait, ou ſeulement en partie, ou même point du tout, le ſens du mot étranger.

auſſi attachée à celui de *villa* & l'a transformé, tantôt à une maiſon de campagne, tantôt à une vigne, quelquefois même à un hameau; il y a même quelques ſoit-diſant connoiſſeurs qui ont eu l'effronterie de critiquer le grand Leſſing de ce qu'il s'étoit ſervi dans ſon *Emilia Galotti* (1) du mot *villa*; mais ce grand homme ſavoit bien ce qu'il vouloit dire.

La *villa* Borghèſe eſt ouverte tout le jour, & il eſt permis à tout le monde d'aller s'y promener. La beauté du lieu, ſa proximité de la ville, tout y attire; & cependant on ne profite guère de cette permiſſion; le prince lui-même ne s'y montre que fort rarement; il ſe contente d'aller tous les ſoirs, avec toute la nobleſſe, ſe promener hors de la porte *del Popolo*. Cette promenade eſt à la mode, & il n'y a peut être pas de plus ſot plaiſir au monde, car le chemin eſt bordé, de droite & de gauche, juſqu'au *ponte Mole*, par deux hautes murailles qui maſquent entièrement la vue; il faut de plus avoir la précaution de lever les glaces de la voiture, ſi l'on ne veut pas être étouffé par la pouſſière. Ne diſputons pas des goûts, dit le proverbe, & on peut

(1) *Emilia Galotti* eſt une des meilleures tragédies du théâtre allemand; mais, pour la trouver telle, il faut bien ſe garder de lire la pitoyable traduction ſortie de la fabrique de M. Fridel.

l'appliquer ici. Les *villa* n'y perdent cependant rien; la vanité veille à leur conservation. Le prince de Borghèse a donné depuis quelques années, au mois d'octobre, dans la sienne, des fêtes au peuple de Rome. Elles consistent en toutes sortes d'exercices; on a érigé un amphithéâtre pour les spectateurs, qui s'y trouvent toujours en grand nombre. Ce fut par esprit de politique, & même par nécessité peut-être, que le prince donna ces fêtes. Son dessein fut d'étouffer les murmures du peuple, dont il s'est fait détester par ses monopoles trop onéreux. Cette *villa* appartenoit, au seizième siècle, à une famille noble dans laquelle se passa une scène bien tragique. Une fille, dans la fleur de l'âge & d'une grande beauté, assassina son père, non dans un mouvement de colère, mais de propos délibéré. Elle fut exécutée, ses biens furent confisqués; & le Pape, qui étoit de la maison Borghèse, en fit présent à sa famille. La rareté du fait, & la beauté singulière de cette parricide, engagèrent plusieurs peintres de ce temps-là à faire son portrait. On en trouve en effet encore plusieurs à Rome; mais la physionomie de cette jeune personne porte un caractère de douceur si marqué, que Lavater auroit bien de la peine à y découvrir la noirceur de son ame.

La *villa Albani*, à la porte de Salara, n'est pas si riche en ouvrages de l'art, que la *villa* Borghèse; mais elle la surpasse de

beaucoup dans toutes les autres parties : il n'est pas même de *villa* dans toute l'Italie, qui puisse lui être comparée. Son architecture est tout-à fait dans le goût antique. La savante distribution du terrein, l'heureuse distribution des statues, bustes, urnes, tombeaux, autels, ruines, grottes, fontaines, & de ce nombre prodigieux de bas-reliefs, cet obélisque qui occupe le centre du jardin ; enfin ces superbes édifices, construits dans le style grec & avec une magnificence vraiment royale, font de cette *villa* un vrai séjour de Fée. On y voit un portique sous la forme d'un demi cercle, avec une superbe balustrade. Ce monument précieux, où l'œil se fatigue d'admirer les marbres les plus rares, n'offre par tout que des antiques qui doivent, pour la plupart, le jour à la plus brillante époque des arts en Grèce : il est, d'ailleurs, parfaitement dans le genre de ces anciennes promenades. Aussi étoit-ce l'idée du cardinal. Cette *villa* ne laisseroit rien à desirer, si la distribution & l'ordonnance du jardin étoient mieux entendues ; c'est un défaut qui lui est malheureusement commun avec toutes les *villa* de l'Italie. L'art des jardins est encore au berceau dans ce beau pays ; les Italiens en général ne les aiment pas, & cependant la chaleur de leur climat devroit leur en rendre l'agrément plus sensible. Otez de tous leurs jardins les statues & les jets d'eau, & vous n'en trouverez pas un seul depuis Turin

jusqu'à Naples, que vous puissez citer comme un ouvrage de l'art. Si la *villa Albani* avoit cet avantage, elle seroit (ce qu'il ne faut pas chercher sur notre globe) un ensemble parfait.

Le cardinal Alexandre Albani, protecteur des Allemands à Rome, commença cette *villa* il y a environ quarante ans. Bientôt le desir de l'embellir devint chez lui une véritable passion. Ses richesses, son goût qui est exquis, la grande influence qu'il a dans les affaires d'Etat, tout fut mis en œuvre pour atteindre son but. Winkelmann, (1) dont il étoit le protecteur & l'ami, fut dans cette entreprise son conseiller & son aide. C'est ainsi que cette *villa* fut construite : elle est, pour ainsi dire, couverte d'ouvrages de l'art, & cependant chaque pièce y est si bien à sa place, qu'il ne reste plus rien à desirer. On a même su profiter d'une certaine quantité d'antiques, pour représenter au naturel les ruines d'un temple. On prétend que ce cardinal, mort en 1780 dans un âge très avancé, ayant, dans les dernières années de sa vie, entièrement perdu la vue, distinguoit, au simple toucher, un antique d'un ouvrage moderne. Il avoit reçu le chapeau en 1721, & fut conséquemment soixante ans cardinal. Il étoit devenu, dans ce long espace de temps,

(1) Un des plus savans antiquaires qu'ait produits l'Allemagne.

un tel adepte dans les intrigues du conclave, que l'on peut certifier que c'est à lui que les deux derniers Papes furent redevables de la triple couronne. On le redoutoit; lorsque des artistes Allemands venoient lui faire leur cour à leur arrivée à Rome, comme au protecteur de la nation, il leur disoit ordinairement qu'ils devoient s'adresser à leur agent près du St.-Siége, s'il leur arrivoit quelque chose; mais qu'ils le trouveroient toujours prêt à les satisfaire, dans le cas que celui-ci n'en eût pas le pouvoir.

L'Empereur Joseph II fut si émerveillé des beautés de cette *villa*, que non-seulement il la visita plusieurs fois pendant son séjour à Rome, mais qu'il y passa même plusieurs nuits. L'enchantement de l'Empereur eut une suite assez plaisante : un usage du pays, des plus ridicules, y donna lieu. Lorsque l'on se répand en éloges sur un objet quelconque en présence de la personne à qui il appartient, la politesse exige qu'elle vous en fasse présent. Je me suis souvent trouvé dans ce cas. L'Empereur, en faisant de grands complimens au cardinal sur sa *villa*, ne connoissoit peut-être pas cette bizarre coutume; Albani se vit donc contraint d'offrir au Monarque ce précieux objet de ses affections. Cette offre embarrassa un instant l'Empereur; il accepta le présent; mais le rendant aussi-tôt au généreux cardinal, il lui dit que c'étoit là un

préſent beaucoup trop magnifique, pour qu'il pût ſe flatter de pouvoir en trouver l'équivalent. Ce fut auſſi le cardinal Albani qui empêcha l'Empereur d'ôter, ſuivant l'uſage, ſon épée en entrant au conclave : c'eſt, lui dit-il, l'épée de Votre Majeſté qui protége l'égliſe : mais, répondit l'Empereur, ce ſeroit agir contre la loi. Il n'exiſte point de loix, reprit le cardinal, pour un Empereur Romain.

La plus grande des *villa*, ſoit dans l'enceinte, ſoit dans le voiſinage de Rome, eſt celle de Pamphili, qui appartient à la maiſon de Doria. Elle eſt à une demi-lieue de la ville, & embraſſe trois milles d'Italie dans ſa circonférence. Elle eſt riche en tableaux & en ſtatues; mais ſa grandeur ſeule eſt ce qu'il y a de bien remarquable. Sa poſition eſt délicieuſe; cependant le prince Doria n'y réſide que fort rarement. Ce ſeigneur, qui eſt encore un jeune homme, vit actuellement à Rome avec ſon épouſe, & tous leurs plaiſirs ſe réduiſent à l'exercice de la plus minutieuſe dévotion; ils demeurent pour-ainſi-dire, dans les égliſes & les hôpitaux, où ils s'épuiſent en bonnes œuvres : exemple rare à leur âge & dans leur rang!

Outre les palais dont nous avons déjà fait mention, ceux de Barberini, Colonna & Juſtiniani méritent d'être cités. Celui de Barberini eſt le plus grand de Rome après le Vatican : on y compte quatre mille chambres; il eſt ſur la même place où ſe trouvoit

autrefois le cirque de Flore. Quelque nombreuſe qu'y ſoit encore la collection des choſes précieuſes & des ouvrages de l'art, il y manque pourtant beaucoup de morceaux rares qui ornoient autrefois ce palais. Les Barberini étoient la famille de Rome la plus riche en ſtatues, tableaux, bas reliefs, antiques, &c., & nulle n'en a aliéné davantage. La meilleure partie a paſſé en Angleterre. Un trop grand luxe avoit conſidérablement diminué les revenus de cette maiſon; ſurchargée de pièces rares, elle manquoit d'or: ce qui l'engagea à en changer un grand nombre contre des guinées. L'attrait de cette brillante monnoie gagnoit inſenſiblement, & menaçoit de pluſieurs nouveaux tranſports dans ce genre, au point d'inquiéter le gouvernement. Il parut une ordonnance qui défendit la vente des antiques ſans une permiſſion expreſſe. Depuis ce temps, toutes les fois qu'un particulier veut ſe défaire de quelque choſe dans ce genre, la régence l'achète & le place dans le *Muſeo Clementino*. On trouve dans le même palais une bibliothèque nombreuſe & bien choiſie, qui eſt à l'uſage du public.

Le connétable de Naples demeure dans le palais de Colonna, qui poſsède la plus belle ſalle de toute l'Italie. Cette famille eſt non-ſeulement la plus ancienne de Rome & de Naples, mais même de l'Europe entière; auſſi des maiſons royales ne

font pas difficulté de s'allier avec elle. Le connétable actuel est encore un tout jeune homme; il vient d'épouser une princesse de Sardaigne. Il a quatre-vingt-dix mille scudis romains de revenu. C'est à lui à présenter chaque année au Pape, dans l'église St. Pierre, au nom du roi de Naples, une haquenée & une bourse d'argent, en signe de vassalité. Cette soumission se fait avec pompe & en grande cérémonie. La haquenée est toujours la même, aussi long-temps qu'elle peut marcher; car cet animal qui a l'honneur d'être introduit jusques dans l'église de St. Pierre, a un rôle à jouer, qu'on a bien de la peine à lui apprendre; elle est contrainte de s'agenouiller devant le le St. Père, tout aussi bien que les hommes.

On conserve dans le palais Justiniani, qui est bâti sur les ruines des bains de Néron & d'Alexandre-Sevère, la plus forte collection particulière d'antiques qui soit en Italie. On y comptoit plus de dix-neuf cents morceaux, presque tous trouvés sous les ruines de ces deux bains. Lee possesseurs actuels de cette collection assurent que tout s'y trouve encore; je ne les démentirai pas, car je n'en ai pas compté les pièces. Cependant quelques voyageurs ont prétendu qu'on en a vendu beaucoup de choses, & cela est faux. Des ventes de cette nature ne se peuvent faire secrètement, & bien moins en-

core dans un palais visité tous les jours par quantité de personnes. Le nombre des tableaux se monte à sept cents : presque toutes les portes des chambres de ce palais sont encadrées avec du vert antique (espèce de jaspe).

Il y a, dans le palais de Spada, une statue de Pompée en marbre, au pied de laquelle César fut assassiné. Dans le cabinet d'antiques au Capitole, il y a aussi une lionne qui fut frappée de la foudre lors de ce tragique événement.

Le pont des Anges est le plus beau de l'Italie, & certainement le plus vieux de l'Europe. Detrianus, architecte de l'empereur Adrien, le construisit ; il est connu dans l'histoire sous le nom de pont d'Ælien. Une grande quantité de statues modernes de marbre représentant dés anges & des saints, dont quelques-unes sont très-bien travaillées, ont remplacé les ornemens anciens, dont il ne reste plus le moindre vestige. On est assez étonné de voir non-seulement sur ce pont, mais encore dans bien des rues de Rome, les plus beaux morceaux de colonnes, souvent de granit, enfoncés entre le pavé & servant de bornes. J'ai vu moi-même, dans les plus vilaines rues, de ces parties de colonnes couronnées de chapiteaux Corinthiens, pousser, pour ainsi dire, de dessous terre.

Il faut aussi mettre dans la classe des

choses remarquables de Rome, cette quantité de fontaines dont quelques-unes sont de la plus grande magnificence. Les principales sont celle de Trevi, de Pauli, & enfin la plus belle de toutes sur la place Navonna. Les deux premières sont situées désavantageusement; celle de Trevi, cependant, est frappante, & d'une fort grande étendue. Elle représente la grotte de Neptune : on y voit ce dieu dans toute sa pompe, entouré de Tritons & de Naïades: mais cette belle fontaine est placée dans un coin, ce qui lui enlève une bonne partie de l'effet qu'elle devroit faire. Celle de Pauli est placée sur le mont Janicule, qui est fort distant & presque inhabité. Cette fontaine, qui fournit de l'eau à une partie Rome, a été construite par le pape Paul V. Elle représente un arc-de-triomphe; l'eau s'élance par trois grandes ouvertures, & forme un spectacle magnifique.

Mais la plus surprenante de toutes les fontaines, est celle de la place Navonna: c'est le chef-d'œuvre du fameux Bernini. C'est un antre duquel l'eau se précipite comme de sa source. On a placé autour quatre figures colossales qui représentent quatre grands fleuves, le Danube, le Gange, le Nil, & le *Rio della Plata*. Sur le sommet du rocher est un obélisque d'Egypte, chargé d'hiéroglyphes, haut de cinquante-deux pieds sans sa base, & surmonté d'une pointe de bronze

doré, à laquelle on a fixé une croix & une colombe. Cet obélisque fut trouvé dans le Cirque de Caracalla.

L'ensemble de cette superbe fontaine inspire la plus haute admiration. On fit d'abord quantité de projets qui furent rejetés. Tous les artistes portèrent des plans, mais Bernini, qui étoit dans les disgraces du Pape, n'osa point en donner. Un cardinal qui le protégeoit, eut la bonne idée de faire voir au Pape, sous un nom étranger, ce même plan, qui est actuellement si supérieurement exécuté. Il plut; Bernini rentra en grace & fut chargé de la construction de la fontaine. On lui opposa des difficultés sans nombre, mais il les surmonta toutes. La plus grande étoit de se procurer de l'eau; ses amis même doutoient qu'il en vînt à bout. Enfin le jour parut où le Pape voulut juger par lui-même de cet ouvrage qui étoit achevé; il étoit couvert, pour que le St. Père fût le premier qui le vît: il fut très-content; mais comme il ignoroit, ainsi que tout Rome, jusqu'où Bernini avoit déjà poussé ses ouvrages souterreins, il ne put s'empêcher, en partant, de lui témoigner ses doutes au sujet de l'eau. Déjà il étoit remonté en voiture, lorsqu'à un signal donné, la couverture tomba; toutes les embouchures s'ouvrirent avec un fracas épouvantable, & l'eau se précipita de tous les côtés au grand éton-

nement des ſpectateurs. Le pape deſcendit de voiture, remercia Bernini & l'embraſſa aux yeux de tout le peuple. La place Navonna étoit autrefois un cirque conſtruit par Alexandre Sévère. On en a ſcrupuleuſement conſervé la grandeur & la forme: après la place de St. Pierre, c'eſt la plus grande de Rome; mais elle n'eſt, en grande partie, entourée que de bâtimens meſquins, qui ſont occupés par des fripiers Juifs, & des antiquaires de la dernière claſſe.



CHAPITRE

CHAPITRE III.

Artistes de Rome. Modèle de la statue de Trajan. Artistes Allemands. Académie des arts au Capitole. Battoni. Le cardinal de Bernis. La sacristie de St. Pierre. Académie des Arcadiens. Académie des Quirinistes. L'improvisatrice Corilla couronnée au Capitole. Spectacle des improvisateurs à Rome. Transtevere, quartier de la ville très-remarquable. Les Juifs. Projet de nettoyer le Tibre. Air mal sain dedans & hors de Rome. Marais de Pontini. Revenus du Pape. Forces de terre & de mer. Jésuites. Leur constitution & principes politiques. Empoisonnement de Ganganelli. Superbe église de St. Ignace. Monument de St. Stanislas Cotzka.

L'Allemagne a l'honneur d'avoir à Rome, à la source même des beaux-arts, les plus fameux artistes. Le meilleur peintre en portraits, après Battoni; le meilleur peintre en paysages, le meilleur sculpteur, le meilleur jouaillier à Rome, sont tous des allemands.

Maron, beau-frère du célèbre Mengs, passe généralement pour le plus habile peintre en portraits de toute l'Italie, après Battoni. Comme il connoît ses talens ainsi que ses avantages dans ce genre, il se contente d'y exceller, & ne s'occupe pas des autres parties de son art. Un brandebourgeois nommé Hakert, est le premier peintre en paysages à Rome. Cependant Moore, jeune anglois, le suit de près, & pourra même bientôt lui disputer le premier rang. Ce fut à la recommandation de son compatriote Reiffenstein, qui est actuellement à la tête des antiquaires de Rome, que Hakert obtint l'heureuse commission de peindre les victoires des Russes dans leur dernière guerre contre les Turcs. Son ouvrage plut à Catherine; il posa sa réputation sur des fondemens solides; & cette illustre souveraine, si connue par sa générosité pour les savans & les artistes, le récompensa si libéralement, qu'il vit actuellement dans l'abondance.

Le talent des Romains pour la sculpture est tellement baissé, qu'un jeune Suisse, nommé Tripel, est dans l'esprit de tous les connoisseurs le premier sculpteur de Rome. Ce jeune artiste, qui est déià connu en Allemagne par un ouvrage en plâtre qu'il envoya au roi de Prusse après la guerre de Bavière, a pour son art cet enthousiasme sans lequel jamais artiste ne de-

viendra véritablement grand. Un riche parent dont il étoit le favori & l'héritier, avoit exigé qu'il renonçât à son art. Sous cette condition, il pouvoit se flatter de mener une vie paisible au sein de l'abondance. En refusant d'y acquiescer, il perdoit l'amitié de son oncle, toutes les espérances qui y étoient attachées, & se précipitoit sans retour dans une misère inévitable. Il n'hésita pas de choisir ce dernier parti; il partit pour Rome, se donna tout entier à l'étude de son art, souffrit patiemment tous les inconvéniens attachés à la pauvreté, gagna enfin de quoi vivre; & il n'attend actuellement qu'une occasion favorable pour faire briller ses talens dans tout leur éclat.

Le meilleur, ou, pour mieux dire, le seul lapidaire qui soit à Rome, est un Allemand nommé Pikler. Il est remarquable que cet art ait été le seul dans lequel les Romains ayent surpassé les Grecs, comme on peut voir par les morceaux qui nous sont restés. Ils portèrent cet art à un si haut degré de perfection, qu'aucun ouvrage moderne en ce genre ne sauroit entrer en comparaison avec les leurs.

Rome possède un orfèvre de la plus grande habileté; il se nomme Ludovigi, & a déjà rendu son nom célèbre par les ouvrages les plus rares. Il a eu entre autres la hardiesse de faire une copie de la colonne de Trajan, laquelle, à

ce qu'il m'a assuré, est l'ouvrage de vingt ans. Cette colonne repose sur un piédestal de marbre, haut de trois pieds; elle en a six, & est toute couverte de *Lapis Lazuli*, sur lequel il a su fixer toutes les figures en argent doré, dans la ligne spirale. Je passe sous silence la magnificence de cet ouvrage, qui charme & étonne les yeux; ainsi que le mécanisme qui se trouve dans l'intérieur de cette colonne, pour ne parler que de l'essentiel. Toutes les figures, toutes les plus petites bagatelles même, qui se trouvent sur ce superbe monument, sont, sans exception, scrupuleusement imitées dans cette petite copie : aucun détail n'est échappé à l'artiste. Les meilleures gravures qu'on en a ne donnent qu'une idée bien imparfaite de la perfection de cette colonne; elles n'eussent pas non plus été susceptibles d'un aussi scrupuleuse imitation. Cette copie exigeoit nécessairement des empreintes en plâtre de l'original; elles existent ici dans le palais de l'Académie Françoise. Louis XIV les fit faire à ses frais, qui furent considérables. Cette copie est très-précieuse, non pas tant à cause des riches matériaux dont elle est formée, que parce que l'œil peut embrasser ce chef-d'œuvre dans son ensemble, & suivre sans peine toutes les sinuosités des lignes. Cet ouvrage fait honneur à Ludovigi, qui posède le vrai génie de son art, & qui, par ses ouvrages, s'est déjà acquis beaucoup

de célébrité & une fortune confidérable. Il occupe continuellement un grand nombre d'artiftes de toute efpèce, & ne fe laffe pas d'inventer du nouveau, & de réalifer les projets les plus hardis. Il fit en 1776, pour un prince françois, un plateau en argent qui repréfentoit un cirque romain : celui de Caracalla, dont la forme extérieure s'eft parfaitement confervée, fervit de modèle. Les plus favans antiquaires l'aidèrent de leurs confeils. Et c'eft ainfi que fe fit un ouvrage dont tous ceux qui ont eu occafion de le voir, ne parlent qu'avec la plus grande admiration. Le Pape l'a créé chevalier, & va le voir de temps en temps : honneur que ni prince ni cardinal ne peut fe flatter d'avoir reçu dans Rome. Le chevalier demanda pour fa colonne fix mille fequins. Il la garda encore quatre années, au bout defquelles nous avons appris, par les papiers publics, que le Pape en fit préfent au grand-duc de Ruffie.

Il faut qu'un artifte étranger ait un mérite bien décidé dans fon art, s'il veut être eftimé à Rome. L'efprit jaloux & envieux des Romains en eft une caufe; les excellentes productions de l'art qu'ils ont fans ceffe fous les yeux, en eft une autre. D'ailleurs cette multitude de chef-d'œuvres dont ils font entourés, a beaucoup agrandi l'échelle avec laquelle ils mefurent les talens. Cette échelle, fi néceffaire dans cer-

taines occasions, n'est point l'ouvrage du génie; ni le savoir, ni le temps, ni l'expérience même, ne peuvent la procurer. Il n'est besoin pour l'acquérir, que d'une extrême variété dans les objets qui frappent nos sens, une dose de bon goût, de l'imagination & du jugement. Un voyageur ne sauroit se passer de cette mesure commune; c'est elle qui doit le guider dans toutes ses observations, & déterminer le degré d'estime qu'il doit avoir pour chaque objet qui s'offre à lui, sans avoir égard à sa célébrité. C'est cette mesure qui fait croître l'enthousiasme de l'observateur, mais qui bien plus souvent encore, le glace & le fait disparoître. Aussi trouve-t-on à Rome des artistes qui, après avoir été l'admiration de leurs compatriotes, y vivent dans la plus grande obscurité, tandis que des jeunes gens, entièrement inconnus, viennent étaler ici les talens les plus distingués. C'est ce dont je fus témoin. Un jeune peintre, nommé Bittner, natif de Hesse, qui n'est pensionné d'aucune cour, étoit parvenu, après quelques autres ouvrages qui l'avoient fait connoître avantageusement, à achever un Ganymède qui fit du bruit dans tout Rome, & fut le désespoir de bien des peintres. La perfection de ce tableau consistoit dans l'exactitude du dessin, & dans le coloris enchanteur du Titien, qui n'a jamais été mieux imité. C'est bien dommage que cet artiste ait un

ſi petit fond de lecture, car ſon imagination manque par-là d'aliment. Mengs eſt peut être, de tous les peintres, celui qui a réuni à une pratique aſſidue, une théorie plus étendue. Il ſacrifioit les revenus qu'il tenoit de ſon ſouverain à ſe procurer des formes & des empreintes antiques. Il en avoit une ſi grande quantité, qu'il étoit obligé de louer une aſſez grande maiſon à Rome, ſimplement pour les placer dans un certain ordre. C'eſt dans la vente de cette collection que ſa famille, qu'il a laiſſée dans la misère, avoit placé tout ſon eſpoir. Mengs aimoit ſon art avec l'enthouſiaſme de l'amant le plus épris. Il avoit pour principe qu'un peintre devoit mourir le pinceau à la main; c'eſt ce qui lui inſpira la ſingulière idée de peindre dans ſon lit, dans le temps qu'il étoit malade & conſidérablement affoibli; il fallut un ſoutien à ſon bras énervé par la maladie. Son patriotiſme étoit tellement éteint, qu'il ne parloit allemand qu'à regret; il affecta même de ne parler que l'Italien avec des artiſtes Allemands qui ne ſavoient pas cette langue. Il ſe répandoit ſouvent en plaintes amères contre ſa nation qui l'avoit laiſſé ſans ſoutien, & forcé de courir après la fortune ſous un ciel étranger. Vinkelmann, ſon digne ami, ſe joignoit fidèlement à lui, lorſqu'il ſe plaignoit de ſon ingrate patrie, lui qui, peut-être, ſeroit mort maître d'école dans une petite ville,

D iv

s'il ne se fût pas décidé à fuir un pays qui méconnoît les talens de ses enfans, & à aller les faire briller, dans tout leur éclat, dans d'autres contrées. Il est à remarquer qu'on ne trouve pas dans toute l'Allemagne un étranger vraiment grand homme qui s'y soit fixé, quelques peines que se donnent nos princes par des récompenses de toute façon, pour les attirer auprès d'eux ; tandis que l'on rencontre dans bien des pays, des Allemands dont les talens & le grand mérite ont été généralement reconnus. Une liste de ces grands hommes seroit aussi curieuse que surprenante.

Voltaire, d'Argens & Maupertuis semblent des exceptions, & n'en sont pas. Tout le monde sait qu'ils furent regardés comme les amis du Roi philosophe, titre bien rare, & qui empêche de les citer ici comme des preuves du contraire. Métastase, mort depuis quelques années, est le seul exemple d'un étranger célèbre qui se soit laissé lier de nos jours sur le sol de ma patrie ; encore fallut-il, pour l'y résoudre, prodiguer les présens & lui faire de très fortes pensions, qui en firent, après la mort de Voltaire, le plus riche poëte de l'Europe. Si d'autres savans, tel qu'un Denina, ont été enlevés à leur patrie, cela prouve simplement qu'ils ont pour eux ce qui est d'un si grand poids aux yeux de nos princes Allemands, le mérite d'être des étrangers.

L'académie des arts de Rome tient ses séances au Capitole. On a aussi jugé à propos de lui donner un patron ; ce dont les beaux-arts pouvoient cependant se passer très-aisément. St. Lucas a eu l'honneur de la préférence. A ces mots de Rome, de Capitole, de beaux-arts & d'académie, l'esprit se représente, par une association d'idées assez naturelle, quelque chose de bien merveilleux, mais il se trompe. Il n'existe point en Europe d'académie moins estimée & moins estimable que celle-ci. Plusieurs des premiers peintres de Rome ont refusé d'en être membres. Ses règlemens sont mauvais; le désordre y est extrême; on met en usage toutes les intrigues imaginables dans la distribution des prix; & voilà ce qui la fait mépriser. Il est assez ordinaire d'y couronner de détestables barbouillages, de préférence aux plus brillans morceaux de l'art. Battoni, ce fameux antagoniste de Mengs, est présentement un des directeurs de cette académie. Cet artiste, généralement reconnu pour le premier peintre de toute l'Italie, est chargé, depuis neuf ans, de la part du Roi de Prusse, de l'exécution d'un tableau dont le sujet doit être la visite d'Alexandre à la famille de Darius, que le Brun a déjà exécuté d'une manière si supérieure. Battoni ne l'a pas encore commencé, & attendra probablement encore long-temps, car il trouve mieux son compte à faire des por-

traits qu'on lui demande, les Anglois, ſurtout, par douzaines. Ce n'eſt pour lui qu'un travail de quelques heures. Le prix d'une tête eſt ſoixante ſequins; ſi c'eſt un tableau à mi-corps, cent, & deux cents en grandeur naturelle.

Le caractère de cet artiſte eſt vraiment ſingulier. C'eſt un vieillard de ſoixante & dix ans, père d'une famille nombreuſe, d'enfans deja formés, & c'eſt cependant toujours lui qui conduit ſon ménage. Il va au marché, achète tout ce dont il a beſoin, & n'oublie pas les plus petites bagatelles. C'eſt-là ſon occupation à la pointe du jour. L'hiver comme l'été, il eſt levé à quatre heures du matin; ſe rend d'abord dans deux différentes égliſes pour entendre deux meſſes qu'il a lui même fondées: de là il ſe rend au marché; de retour chez lui, il réveille toute ſa famille, & livre les denrées qu'il vient d'acheter. Une de ſes filles paſſe pour la meilleure chanteuſe de l'Italie; elle n'a jamais paru ſur aucun théâtre, mais elle chante dans des concerts particuliers. Battoni deteſte tout ce qui eſt théorie dans ſon art, & ne veut pas qu'un peintre ſe forme par la lecture; il n'a lui-même jamais rien lu, ce qui eſt cauſe que tous ſes tableaux hiſtoriques fourmillent de fautes contre le coſtume. Il a beaucoup de rudeſſe dans ſon caractère; il eſt quelquefois de la plus grande impertinence envers des perſonnes du pre-

mier rang ; on le lui pardonne à cause de ses talens & de sa droiture. Il donne tant aux pauvres, que sa famille court risque de s'en ressentir vivement après sa mort. J'étois à Rome lors de l'anecdote que je vais raconter. Un artisan possédoit un tableau de Charles Maratti : pressé par le besoin, il se décida à le vendre, & le porta au cardinal de Bernis. Ce seigneur qui vit très-splendidement, & joue publiquement le rôle d'un Mécène, crut pouvoir jouer ici son rôle d'économe sous le voile du secret. Ce pauvre homme demandoit douze sequins pour son tableau ; l'Eminence n'en vouloit donner que huit. Le malheureux sort du palais, se rend chez Battoni, lui raconte, les larmes aux yeux, sa triste destinée, lui laisse son trésor, avec la liberté d'en fixer le prix. L'honnête peintre considère le tableau, & le paye aussi-tôt vingt sequins. Cette anecdote fit sensation. Le protecteur de France (1)

(1) Ceux de mes lecteurs qui ne sont point au fait de l'étiquette de la cour de Rome, & qui auront été frappés du titre de *protecteur*, sauront que tous les Etats catholiques ont un protecteur à Rome, qui est ordinairement un cardinal. Le protecteur de l'empire d'Allemagne, a été pendant long-temps le cardinal Alexandre Albani. Quoiqu'on les nomme généralement protecteurs de N. N., ils ont cependant la discrétion de mitiger ce titre, en se qualifiant simplement de protec-

crut pouvoir donner une tournure favorable à la chose, en devenant possesseur du fatal tableau ; & voulut le racheter de Battoni. Cet homme singulier lui fit répondre que le tableau étoit fort à son service ; mais que son Eminence, en sa qualité de connoisseur, devoit savoir que l'on n'achetoit que par un hasard un ouvrage de Charles Maratti, pour une douzaine de sequins, & qu'il étoit conséquemment décidé à ne s'en défaire que pour cinquante. Battoni fut chargé dans le même temps, par la Reine de Portugal, de peindre le tableau du maître-autel d'une église de Lisbonne nouvellement construite. Le sujet étoit un peu extraordinaire ; *l'adoration du cœur de Jésus*. Le prix de cet ouvrage fut de trois mille sequins, dont la moitié fut payée d'avance.

L'architecture de la sacristie, d'après les plans les plus pitoyables qu'un architecte, dans le dix huitième siècle, ait encore jetés sur le papier, est la preuve la plus sensible de la décadence des beaux-arts à Rome. Toutes les parties sont du plus petit & du plus mauvais style, & l'ensemble masque une bonne partie de l'église. Ce triste édifice coûtoit, dès l'an 1780, quatre cents

---

teurs de l'église dans * * *. Comme cette protection est extrêmement insignifiante de nos jours, je pense ne m'être pas servi si improprement du mot d'étiquette.

mille écus; & quoique tout le monde, sans en excepter le Pape même, en soit très-mécontent, on ne laisse pas de continuer à exécuter le premier projet. Voilà le résultat du systême de protection, lequel, s'il est inséparable, d'après nos mœurs, de la vie sociale, ne devroit cependant pas s'étendre jusques sur les beaux-arts, du moment où il s'agit d'élever des monumens destinés à passer à la postérité. La principale destination de ce bâtiment est de servir de pied-à-terre aux chanoines de St.-Pierre, qui, comme tout le beau monde, demeurent fort loin de cette église, & qui sont contraints, à certaines fêtes, de s'y rendre deux fois le même jour.

La célèbre académie des Arcades est composée en bonne partie de faiseurs de sonnets qui se rassemblent pour se lire mutuellement leurs sottises. Nulle société ne s'est multipliée dans un aussi court espace de temps. Cette académie, lors de sa fondation, n'avoit que quatorze membres; & au bout de quelques années, on en comptoit plusieurs milliers de tout rang & de tout état. Des cardinaux, des papes même se firent bergers d'Arcadie; &, suivant les loix de la société, ils prirent des noms arcadiens. Ce goût de bergerie fit de tels progrès, que plus de quatre-vingt villes d'Italie érigèrent de semblables académies qui se disoient des colonies des Arcades de Rome. La plupart

ſont éteintes. Leur mère s'eſt cependant ſoutenue juſqu'à préſent. Cette ſociété, qui ſe raſſemble au palais de Corſini, qu'habitoit Chriſtine, reine de Suède, eſt bien faite pour avilir le nom d'académie. Comme il n'eſt pas poſſible de ſe repréſenter quelque choſe de plus mépriſable, il s'enſuit qu'elle eſt la ſatire la plus mordante qu'on puiſſe faire de ces ſortes d'inſtitutions en général. La plupart des ſavans de Rome & des amis des belles-lettres, de quelque célébrité, regardent comme une honte d'en être membres; pluſieurs même ſe trouvent inſultés lorſqu'on leur demande s'ils ſont de cette académie d'*abdérites*. Pour mettre des bornes au mépris général qui les aſſaille, ils s'efforcent de recevoir beaucoup d'étrangers, ſur tout lorſqu'ils ſont d'un certain rang, & que leur réception ne peut ainſi reſter ignorée. C'eſt ainſi qu'ils cherchent à cacher leur nudité, en même-temps qu'ils enrichiſſent leur caiſſe d'argent de réception, qui eſt de quelques ſequins. Il exiſte encore à Rome pluſieurs académies de cette eſpèce, qui ſe ſont formées d'après celle des Arcades, entre autres celle des Quiriniſtes; mais comme le modèle de toutes ces ſociétés eſt au-deſſous de toute critique, celles-ci méritent à peine d'être nommées. J'aſſiſtai à une ſéance de cette dernière, le jour de la réception d'un officier étranger: (hélas! c'étoit un de mes compatriotes, un Alle-

mand) : il lut un discours françois sur l'utilité de l'Histoire. La langue aussi bien que la matière étoient du nouveau pour ces fabricateurs de sonnets : on leur traduisit en conséquence les complimens que mon compatriote leur adressoit ; il les assuroit que, dès ce moment, il se tenoit pour un grand-homme, puisqu'il venoit d'avoir le bonheur d'être reçu dans une société qui n'étoit composée que de gens de cette espèce. Cette louange embarrassa cruellement les Quirinistes.

Il suffit à Rome d'avoir fait quelques sonnets, tant bien que mal, pour passer pour un poëte : titre qui n'est nulle part véritablement apprécié par ce que l'on nomme le peuple. L'honneur de recevoir le laurier poétique sur le Capitole, avoit quelque chose de noble & d'imposant ; on avoit choisi pour cette cérémonie le lieu le plus respectable de l'univers, que l'on dégrade présentement chaque jour davantage. Toute l'Europe applaudit au couronnement du Tasse, & applaudit encore deux cents ans après à cette auguste cérémonie. Mais dès-qu'une Corilla obtient le même laurier que le chantre d'Armide, il cesse d'être une distinction honorable, & n'est plus qu'une farce aussi ridicule que méprisable. Cette Corilla a si peu mérité sa réputation, & est si au-dessous de Karschin (1) en sa qualité de

(1) Et cependant madame Karschin de Berlin

poëte, qu'un parallèle entre ces deux femmes seroit une insulte pour notre compatriote. Tout le mérite de cette signora est d'être une improvisatrice: mérite qui lui vaut l'admiration des sots; mais comme ce talent, dont je parlerai plus bas, n'est pas extraordinairement estimé des Romains, on n'eût jamais songé à la couronner, sans la puissante protection d'un des premiers cardinaux qui, dans cette circonstance, eut tout Rome contre lui. Le pape donna son consentement; Corilla fut couronnée, sifflée, insultée par la populace, chantée par les poëtes, & surchargée de présens par des princes. Elle quitta aussi-tôt Rome, & se retira à Florence où elle vit encore.

C'est ordinairement sur la place de Termini que les improvisateurs se rassemblent pour donner des preuves de leurs talens. Je ne parle ici que de ceux qui vont de ville en ville, car il y en a d'autres qui n'improvisent que dans les sociétés, & sans prétendre à aucune récompense. Corilla étoit de ce nombre. Ils improvisent pour l'ordinaire en chantant, & en se faisant accompagner par un violon: il y a bien des virtuoses à qui il faut cet instrument pour

languit dans la misère, tandis que Corilla reçoit de toute part des présens que l'illustre Catherine a même daigné augmenter. Le bonheur est souvent local, & dépend du pays où l'on est né.

échauffer leur verve. Les improvisateurs vagabonds sont forcés de faire leur métier, soit en chantant, soit en parlant, comme on le juge à propos, d'après un texte donné. La richesse de la langue poétique des Italiens, les nombreuses libertés qu'ils peuvent se donner, tout cela joint à leur oreille naturellement musicale, diminue de beaucoup les difficultés.

Comme les improvisateurs sont pour la plupart des gens ignorans, on les embarrasse extrêmement en leur donnant un texte qui demande un certain fonds de lecture; ils ont cependant l'impudence de le travailler, en masquant leurs sottises par le clinquant des rimes. C'est de l'histoire romaine qu'ils tirent presque tous leurs sujets, parce qu'ils la connoissent passablement bien. Tous ces grands événemens, tel que le passage d'Annibal en Italie, la mort de César &c. sont improvisés, dès-qu'on leur laisse le choix du sujet; & un étranger qui assiste la première fois à ce spectacle, est étonné, enchanté même pour peu que la déclamation soit bonne.

J'ai été temoin d'une scène de cette espèce, d'un Vénitien, qui étoit bien capable de faire une sensation des plus vives. Représentez-vous une place de Rome, entourée de ruines, qui rappellent, de la manière la plus sensible, le souvenir des héros qui demeuroient jadis dans ses murs:

imaginez-vous ensuite pour sujet : *Les adieux de Regulus à sa famille & à sa patrie*; une déclamation vive & éloquente, dans ces mêmes lieux où cette action héroïque s'est passée il y a deux mille ans.... L'improvisateur qui étoit un des plus habiles, sut parfaitement bien tirer avantage de cette heureuse circonstance : il fixa tristement les ruines qui l'environnoient : mais son regard annonçoit pourtant de la fermeté : puis il prit congé de ses parens & de ses amis, du peuple romain, des temples, des autels, des dieux, de la patrie ; & enfin élevant les yeux vers le Capitole, il prit aussi congé de lui. Toute cette scène, qui fut parfaitement bien exécutée, parce que notre homme savoit Métastase par cœur, fut également propre à émouvoir la sensibilité, & à délecter l'esprit. Comme ce Vénitien me parut être un enthousiaste des anciens Romains, je lui donnai un jour pour sujet la question suivante: *Laquelle de l'ancienne Rome ou de la moderne mérite la prééminence?* Il étoit assez naturel de s'attendre à le voir se décider pour la moderne; & pourquoi? parce qu'elle avoit le bonheur de posséder le St. Père & d'être habitée par des chrétiens; tandis que les Romains anciens, nonobstant leurs belles actions, leur magnificence & leur grandeur, n'étoient pourtant que des payens.

J'ai souvent assisté à cette espèce de spectacle dans tous les coins de l'Italie, & j'ai

généralement trouvé que ces improvisateurs étoient aussi ignorans que bornés. Quelle différence entre ces gens, & ces orateurs-philosophes, raisonnant sans la moindre préparation, que l'on rencontre en Angleterre dans les clubs établis à cet effet. Ce talent précieux exige une tête pensante, formée par la lecture, & douée d'une éloquence naturelle.

La partie de Rome, au-delà du Tibre, que les anciens Romains nommoient *transtiberina*, & présentement *transtevere*, est habitée par des hommes qui se distinguent de leurs concitoyens par la rudesse de leurs mœurs & par la singulière originalité de leur caractère. Ils prétendent avoir conservé le sang romain, sans nul mélange, dans leurs familles; ce qui fait qu'ils ne s'allient, présentement même, que très-difficilement avec les autres Romains. Ils sont tous dans la plus affreuse misère, & cependant une fille de ce quartier ne fait pas difficulté de refuser un parti avantageux, si elle doit épouser un homme d'un autre quartier de Rome. Il faut cependant convenir qu'elles ne sont pas souvent dans le cas de faire de semblables sacrifices, parce que leurs mœurs grossières, & l'extérieur hideux qui leur est particulier, ne sont déjà que trop rebutans. La bravoure est aussi parmi eux également commune aux deux sexes; pour la plus petite bagatelle, ils s'arment de couteaux.

Les sbires n'aiment pas à traverſer leur quartier, & lorſque leur devoir les y contraint abſolument, ils ne négligent aucune précaution. Les légions d'Auguſte demeuroient dans ce quartier, & cependant il étoit alors, comme aujourd'hui, peuplé de gueux. S'il en faut croire Dioſius, les porteurs en litières y avoient auſſi leurs demeures, ainſi qu'un grand nombre de Juifs, comme on peut s'en aſſurer par un paſſage de Philon.

Ces malheureux, qui ſont à Rome au nombre de dix mille, vivent dans un véritable eſclavage. Quelque mal-propre & pitoyable que ſoit le quartier des Juifs dans nos villes d'Allemagne, celui qu'ils habitent à Rome les ſurpaſſe tous. Il eſt ſitué ſur les rives du Tibre, & reſſemble parfaitement à un cloaque, dans lequel ſe traînent des êtres miſérables, qui ont quelque choſe de la forme humaine. Ce quartier a des portes que l'on ferme tous les ſoirs; & perſonne n'oſe pour lors ſortir de ces cachots juſqu'au lendemain matin. Les Juifs portent un lambeau ſur leur chapeau, pour les diſtinguer; cet uſage eſt commun à beaucoup d'autres villes d'Italie. Au moyen d'une ſomme d'argent, que les plus riches ne manquent pas de donner, ils peuvent ſe débarraſſer de cette marque odieuſe. Le commerce des chrétiens étant à Rome ſi peu de choſe, il eſt facile de juger que celui des

Juifs, qui eſt de plus ſi exceſſivement gêné, n'eſt preſque rien; auſſi rencontre-t-on dans cette ville bien peu de Juifs à leur aiſe, & pas un ſeul riche. Quelques princes s'en ſervent pour faire l'uſure par leur canal; un de ceux qui ont le plus recours à ce moyen, pour remplir leurs coffres, c'eſt le prince Borghèſe. Son agent Juif commerce quantité de lettres-de-change dans les principales villes commerçantes de l'Europe; il prête ſon nom, & le prince ſes fonds.

Je ne ſais comment le bruit s'eſt répandu, que ces pauvres gens avoient offert des ſommes immenſes pour obtenir de la chambre apoſtolique la permiſſion de fouiller & nettoyer le Tibre. Je ſuis ſûr que cette propoſition n'a jamais été faite, quoique la choſe elle-même ſoit depuis long-temps ſur le tapis. La fureur de fouiller étant ſi grande actuellement, on ne manqueroit pas d'entrepreneurs, & il eſt plus que vraiſemblable que l'on trouveroit de grandes richeſſes en antiques. Depuis Sixte-Quint, la politique des Papes a conſtamment été de mettre en vogue, autant que poſſible, la découverte des antiques. Le gouvernement a eu longtemps à cœur le projet de faire creuſer & nettoyer le Tibre; il l'eût peut-être même entrepris à ſes frais, puiſque le gain eſt auſſi peu douteux qu'il ſeroit conſidérable; mais qui eſt-ce qui pourra répondre des effets d'une exhalaiſon mal ſaine, dans un

lieu déjà mal ſain de lui-même? Cette appréhenſion n'eſt peut-être point fondée; & en deçà des Alpes, où nous n'avons rien à craindre d'une maladie épidémique qui régneroit à Rome, on s'en moque encore tous les jours; mais l'ami le plus zélé de l'antiquité & des beaux-arts, ne ſauroit, s'il veut être juſte, trouver mauvais que le gouvernement romain, dont la plus grande partie des membres ſont des vieillards, ne riſque point à tout haſard de faire un pareil eſſai.

Il eſt des contrées, non loin de Rome, que les habitans ſont obligés de déſerter dans certaines ſaiſons de l'année, comme je l'ai déjà dit dans le chapitre précédent, en parlant de l'égliſe de St. Paul, qui eſt cependant ſi proche de la ville; preuve certaine que le mauvais air n'eſt nullement à mépriſer. La multitude de marais, de lacs, les champs négligés ou très-mal cultivés, ſont les véritables cauſes de l'inſalubrité de l'air dans les environs de Rome. Les anciens Romains ne s'en plaignirent jamais. Dans la canicule, où l'air eſt le plus pernicieux, & où le dangereux vent du ſud, nommé *Sirocco*, règne, on obſerve un régime tout-à-fait particulier. On a ſoin, entre autre choſes, de prendre beaucoup de rafraîchiſſemens, & de s'abſtenir de toute boiſſon échauffante. La terre eſt alors d'une ſéchereſſe extraordinaire, & ce

n'eſt que par la roſée qu'elle eſt un peu humectée.

Les Marais Pontins contribuent beaucoup à l'inſalubrité de l'air. On ne peut trop louer le Pape d'avoir entrepris de les deſſécher, en avouant toutefois que les moyens que l'on met en uſage ſont beaucoup trop foibles pour obvier à un ſi grand mal. La petite quantité de manœuvres clair-ſemés ſur une étendue de pays aſſez conſidérable, & contraints de croupir jour & nuit dans des marais infects, ne ſont que bien mincement payés. Ils demeurent dans de mauvaiſes cabanes iſolées, où, preſque nuds comme des ſauvages, pâles comme des ſpectres, ils ſe repoſent de leurs triſtes & pénibles travaux. On peut bien s'imaginer que, les heures du repos écoulées, ils ne ſe hâtent pas de retourner dans leur bourbier; ce n'eſt jamais que la vue de leur inſpecteur qui peut les y contraindre. Ce projet, que dicta l'humanité, n'eſt donc dans le fond autre choſe qu'une farce de la chambre apoſtolique: il n'eſt pas beſoin, hélas! de deſcendre dans les Marais Pontins, pour en trouver des milliers de cette eſpèce.

C'eſt ici le cas de parler des revenus du Pape, dont on a une ſi haute idée. Ils ne ſont pas quatre millions de ſcudi, ou deux millions de ducats; mais ce revenu ſuffit aux beſoins de l'Etat. La cour du St. Père n'eſt ni magnifique ni nombreuſe. Les pre-

mières charges, des départemens entiers; sont remplis par des ecclésiastiques qui ont des appointemens modiques, mais de gros bénéfices. La cour de Rome ne donne jamais de fêtes qu'à des princes ou à des têtes couronnées; ces fêtes ne sont pas coûteuses, encore moins les présens, puisqu'une bonne partie se fait toujours en reliques. Les troupes de terre & de mer sont également sur un très-petit pied, & s'accordent parfaitement avec la foiblesse d'un pays aussi mal gouverné. Le Pape n'a que deux mille cinq cents hommes de troupes de terre, qui sont assez bien payés : ces troupes sont commandées par une quantité prodigieuse d'officiers, qui coûtent annuellement deux cents mille scudis à Sa Sainteté. Le premier général a, en temps de paix, douze mille scudis d'appointemens fixes, & en temps de guerre trente-six mille. Le Pape a, de plus, cinq galères qui sont à Civita-Vecchia, & qui sont fort mal entretenues; elles coûtent cependant annuellement, a la chambre apostolique, quatre-vingt-quatre mille scudis.

Quoique les Jésuites ayent attiré sur eux les yeux de l'univers; quoique l'on ait écrit volumes sur volumes sur cette intéressante matière; il n'en est pas moins vrai que le voile qui couvroit leurs intrigues dans les cours, leur constitution, tant politique qu'économique, n'a jamais été entièrement levé,

&

& tout ce qui concernoit cette ſociété illuſtre a cependant toujours eu quelque choſe de grand & d'extraordinaire. Ils avoient pouſſé à Rome tout à l'extrême, juſqu'au moment de leur deſtruction. Leur collége, qui eſt un des plus ſpacieux édifices de l'univers, étoit ſi rempli de monde, qu'on en eût pu facilement peupler une ville entière. Des légions de pauvres alloient chaque jour chercher leur nourriture aux portes de ce palais. Leurs aumônes politiques alloient encore plus loin. De pauvres familles au-deſſus de la lie du peuple, & que les Jéſuites trouvoient néceſſaire & convenable d'entretenir, recevoient tous les jours leur nourriture toute apprêtée, qu'on leur apportoit dans des paniers juſques chez eux. Ces pauvres étoient diviſés en deux claſſes: l'une recevoit trois plats, & l'autre quatre & du deſſert. Au moment de l'abolition de l'ordre, la première claſſe ſe montoit à quatre cens panniers; la ſeconde, à quatre-vingt. On avoit égard, dans le choix de ces protégés, aux perſonnes qui, par leur état, devoient avoir un cercle de connoiſſances très-étendu, tels que les médecins, des gens de robe, &c. Cette ſociété s'étoit donné, par ce moyen, une telle conſidération, que l'on craignit une révolution générale dans les premiers temps de ſon abolition. Toutes les troupes furent miſes ſous les armes, ainſi que les sbires, que l'on par-

tagea dans les différens quatiers. On para de cette manière à tout défordre, & les nombreux partifans des Jéfuites furent tenus en refpect.

Ce qui augmenta encore la douleur de l'ordre, fut de fe voir aboli par un Pape auquel il n'avoit, à la vérité, pas donné la tiare, mais cependant le chapeau de cardinal. Aucun Italien n'avoit, depuis plus d'un fiècle, obtenu la pourpre fans leur confentement : car quoique les Jéfuites euffent eu la fingulière maxime de ne jamais faire avoir le chapeau à un individu de leur ordre, cela n'empêchoit pas que leur influence ne fût très-grande dans toutes le promotions. Une recommandation de leur part valoit une certitude ; il fuffifoit fouvent même pour d'autres, que la fociété ne s'opposât pas à leur choix. Ganganelli étoit un pauvre moine, lorfqu'à la récommandation des Jéfuites, il fut fait cardinal. A peine fut-il élu, que, par une négligence incroyable & contre leur politique ordinaire, ils n'en firent prefque plus de cas. Ganganelli, fans fortune, fans protection, étoit obligé de fe contenter de la penfion de deux mille fcudis, fixée pour les pauvres cardinaux, & de mener, avec cette modique fomme, le train qu'exigeoit fa dignité, tandis que bien des cardinaux recevoient fecrètement des Jéfuites des penfions de fix, huit, douze mille fcudis. Il ne leur fembla pas du tout vraifem-

blable que ce Ganganelli, pauvre, inconnu & délaissé, pût jamais devenir Pape. Ils se trompèrent dans leur calcul, & l'ordre fut aboli, au grand contentement de tous les amis de la saine philosophie & de la tolérance.

La conduite de Ricci, général des Jésuites, lors de sa détention dans le fort St.-Ange; les protestations qu'il fit de son innocence sur son lit de mort, ont fait sensation: les partisans de l'ordre crurent en tirer de fortes preuves en sa faveur; des personnes impartiales même demeurèrent indécises. Voici la solution de ce problême. Ce ne fut point le général, mais ses assistans, au nombre de quatre, qui, en son nom, gouvernoient despotiquement leur ordre dans les quatre parties du monde. Ces pères, qu'on choisissoit parmi les quatre principales nations de l'Europe (il y avoit aussi un Allemand parmi eux), mettoient seuls toute cette grande machine en mouvement. On choisissoit prudemment, pour remplir ces places, les meilleures têtes de la société, qui étoit presque toute composée de gens habiles. Il ne falloit pas toujours posséder des talens bien distingués pour être général, mais les qualités les plus convenables aux circonstances. On avoit cru trouver dans Ricci l'homme fait pour être mis à la tête de cette grande société, d'après l'état des affaires dans ce temps-là, & le plus capable d'y figurer

comme il le falloit. Il étoit d'un esprit assez borné, mais d'une des premières familles de Florence, avoit degrandes connexions, & étoit généralement connu pour un homme d'une sagesse vraie, & d'une dévotion sincère. Rien ne put cependant parer le coup fatal qui menaçoit l'ordre; il s'étoit maintenu déjà trop long-temps, à la honte de notre siècle philosophe. Les intrigues & les cabales furent inutiles jusqu'à la pitoyable farce que Gassner (1) fut contraint de jouer à Elvangue.

Ganganelli s'étoit fait beaucoup trop d'ennemis en abolissant cet ordre dangereux, pour pouvoir espérer de porter long-temps la triple couronne. Plusieurs innovations qu'il fit ensuite, soulevèrent contre lui les bigots. On ne pouvoit lui pardonner d'avoir, dans un règne de si courte durée, relevé huit mille moines de leurs vœux : tout cela annonçoit sa mort prochaine. La renommée

(1) Quelque connues que soient les farces de Gassner, ainsi que les moyens qu'il employoit pour opérer ses cures merveilleuses, les circonstances qui y donnèrent lieu le sont cependant beaucoup moins, nonobstant que ce soit sans contredit la partie la plus intéressante de sa merveilleuse histoire. La correspondance de l'ex-Jésuite le père Hell de Vienne, & le docteur Mesmer, en 1775, nous livrent les notions les plus claires à ce sujet,

a eu beau vouloir ſemer, hors de Rome, des doutes ſur l'empoiſonnement de ce digne Pontife; ce n'eſt pourtant que la plus inconteſtable de toutes les vérités. Le poiſon opéroit encore ſi violemment après ſa mort, que des membres entiers ſe ſéparèrent du cadavre lors de ſon enterrement. Les cadavres ſont portés en Italie, comme l'on ſait, tout découverts à l'égliſe. Au moment où la proceſſion paſſoit ſur le pont des Anges, une jambe ſe détacha du cadavre, pendit hors du cercueil, & fût tombée par terre, ſi quelqu'un ne l'avoit pas repouſſée dedans. Ceci n'eſt point un fait obſcur, mais un événement qui ſe paſſa aux yeux de tout un peuple. Le corps avoit déjà été ouvert auparavant, & il y avoit long-temps que l'on n'étoit plus en doute ſur le genre de mort du reſpectable Ganganelli. M. B., premier chirurgien du Pape, aida à faire cette opération, & il m'a confirmé lui-même la vérité de cette triſte découverte, ſi toutefois une choſe auſſi notoire a beſoin d'être confirmée. Cependant le premier médecin Salicetti a eu l'imprudence d'écrire l'hiſtoire de la maladie du Pape, où il eſt démontré que tout a été le plus naturellement du monde, & où les cauſes & les effets ſont inventés avec une effronterie qui eſt ſans exemple. On nomme publiquement à Rome les meurtriers; un d'entr'eux occupe préſentement encore un

que consolante; cependant il lui conseilla de chercher à beaucoup suer. Ganganelli suivit ce conseil; & on l'a vu, par les plus grandes chaleurs, porter constamment des fourrures. C'est ainsi qu'il prolongea sa vie de quelques mois.

Les Jésuites se sont toujours distingués dans toute l'Europe par la beauté de leurs églises; il en étoit de même à Rome. L'église de Jésus, qui appartenoit autrefois à cet ordre, est une des plus belles & des plus magnifiques de toute l'Italie. Les portes sont faites d'un bois extrêmement rare, qu'on fit à cet effet venir d'Amérique. C'est là qu'est la chapelle de St.-Ignace. Comme il étoit le saint des saints des Jésuites, ils y firent élever un autel qui est, sans contredit, le plus superbe qui existe dans l'univers entier. La partie la plus saillante est quatre colonnes, hautes chacune de vingt-quatre pieds. Elles sont de bronze doré, coulées d'un seul jet, & couvertes de *Lapis Lazuli*. On assure que l'on a été quarante ans à rassembler, dans toutes les parties du monde, cette pierre précieuse, pour l'avoir en quantité suffisante. Les degrés de l'autel sont de porphyre, & dans une niche est placée la statue de St.-Ignace, d'argent fondu, haute de onze pieds.

Dans l'église de St.-Ignace, qui est différente de celle-ci, il y a sur le maître autel un tableau du Jésuite Pozzi. Il représente

l'apparition de Jésus à St.-Ignace. Je rapporterai à ce sujet une assez plaisante anecdote. Joseph II visitoit cette église; un Jésuite (car l'ordre existoit encore) lui montra ce tableau. L'empereur fixant son conducteur, lui dit : mais, mon père, est-il donc bien vrai que Jésus-Christ soit apparu à St.-Ignace? Le Jésuite honteux & embarrassé, garda le silence, & le magnanime Souverain satisfait, ne voulut pas augmenter encore son embarras. L'église de St.-André étoit jadis un noviciat des Jésuites. On y voit le monument de St.-Stanislas Cotzka, Polonois; ce monument est assez extraordinaire. La chambre où il mourut a été changée en une chapelle, dans laquelle sa statue est couchée sur un lit. Le sculpteur, nommé le Gros, a eu l'étrange idée d'imiter jusqu'à la couleur de l'habillement de son ordre; la tête & les mains sont en conséquence de marbre blanc, & le reste de la statue de marbre noir. Tous les artistes de bon goût se déclarent contre cette méthode, qui n'a point eu non plus d'imitateurs. Cotzka mourut à l'âge de vingt-deux ans, & fut canonisé.

CHAPITRE IV.

Piété des Romains. Cérémonies religieuses. La fête-Dieu. Grande bénédiction du Pape. Semaine sainte. Un ministre du roi de Danemarck grièvement insulté. La garde Suisse. Fêtes paroissiales. Fête de St. Pierre. Illumination de la coupole de cette église. De la manière de vivre du Pape. Frescati. Le cirque de Caracalla. Les catacombes. Voie Appienne. Vignobles. Plaisirs champêtres. Effet des eaux de senteur chez le beau sexe. Manière de compter les heures des Italiens. Spectacles. Bal Vénitien sans exemple de nos jours. Talens des Romains pour la musique. Espèce particulière de potence. Le carnaval & son enterrement.

Il n'est point de ville en Italie où l'on soit généralement moins pieux qu'à Rome. L'aspect continuel d'un saint qui vit au milieu d'eux, dont la puissance toute celeste est si étendue & si souvent mise en usage, cette grande quantité d'indulgences que l'on peut gagner en visitant simple-

ment certaines égliſes, la condeſcendance du gouvernement pour toutes les fautes & négligences qui n'ont point de rapport avec le temporel, cette prodigieuſe quantité d'égliſes; tout, en un mot, contribue à éteindre la piété dans le cœur des Romains. On ſait depuis long-temps que plus une choſe eſt commune, plus elle perd ſon prix & devient indifférente. On peut en faire l'application aux trois cent-ſoixante & douze égliſes & chapelles de Rome. Les perſonnes qui reſtent une année entière ſans ſe confeſſer, ſont excommuniées, & leurs noms affichés à la porte de l'égliſe *Sta. Maria*. En 1778, j'en comptai treize, & l'année ſuivante onze. L'inquiſition de Rome eſt extrêmement douce; ſon nom ſeul eſt terrible. C'eſt, à peu de choſe près, ce que ſont les conſiſtoires en Allemagne. Sa puiſſance eſt, il eſt vrai, beaucoup plus étendue, mais elle ne la déploie preſque jamais entièrement.

Cette quantité d'égliſes, qui ſont diviſées en quatre-vingt-quatre paroiſſes, ſont extrêmement déſavantageuſes aux filles-de-joie; car ces malheureuſes créatures ne ſont point protégées par le gouvernement, comme pluſieurs voyageurs l'ont fauſſement avancé; mais elles ſont ſimplement tolérées. Les bannir d'une auſſi grande ville, & dans un climat auſſi brûlant, ſeroit la choſe du monde la plus mal calculée. La loi leur enjoint de

ſe loger à une diſtance de deux cents pas, au moins, des égliſes ou chapelles: or une ſemblable place n'eſt pas à trouver dans toute la partie peuplée de Rome; c'eſt ce qui fait qu'elles paſſent ſans ceſſe d'une paroiſſe dans une autre, juſqu'à ce que le cardinal-vicaire leur ordonne de ſortir de Rome; elles ſe réfugient alors à Naples.

La pompe & les cérémonies les plus auguſtes de la religion ſe renouvellent auſſi beaucoup trop ſouvent pour que le peuple conſerve toujours pour elles la même vénération. La proceſſion de la Fête-Dieu eſt de ce nombre; elle fait, à une certaine diſtance, tout le tour de la place de St.-Pierre. Tout le chemin, qui a plus d'un mille d'Italie de longueur, eſt couvert & garni des deux côtés de colonnes ornées de feuillage. Ceci eſt de l'invention de Bernini qui conſtruiſit la colonnade de St.-Pierre. Toute la magnificence romaine eſt prodiguée pour rendre cette proceſſion plus brillante. On y porte le Pape avec un autel, aſſis ou moitié agénouillé devant le St.-Sacrement. Il eſt aſſez ſingulier que la nobleſſe de Rome, contre la coutume des autres cours, ne prenne point de part à cette pompe, ſi l'on n'en excepte ceux qui, par leurs charges, ſont forcés d'y aſſiſter. La chambre apoſtolique donne, pour les frais de ce jour, ſept cent-cinquante ſcudis. Excepté dans quelques fonctions, le Pape eſt

toujours porté sur les épaules, même dans l'église; c'est un usage qui vient encore des anciens Empereurs Romains. Rien n'est plus auguste & plus imposant que la bénédiction du St.-Père, qu'il donne, à certains jours, de la tribune de l'église de St.-Pierre. Cette cérémonie ne sauroit nulle part ailleurs frapper aussi vivement, puisque la place de St.-Pierre est un des accessoires indispensables. Sa magnificence & son étendue, la foule des assistans, qui ne manque jamais d'être très-grande ces jours-là, le silence imposant qui règne avant la bénédiction, & qui est soudain interrompu par le bruit du canon & le son des cloches, la cérémonie elle-même qui a quelque chose de si respectacle pour un catholique, toutes ces choses réunies forment un ensemble qui charme. Je ne saurois en dire autant de la messe du Pape, quoiqu'elle soit par fois accompagnée d'une légion de Castrats. L'an 1780, au jour de la fête de St. Pierre, on en comptoit jusqu'à quatre-vingt-deux qui formoient entre eux un chœur assez singulier. On ne fait que de la musique vocale dans l'église de St.-Pierre; les instrumens, dit-on, ne s'accordent pas avec la majesté de ce lieu, & ramènent l'esprit à des idées trop mondaines. Ils n'en sont que plus en vogue dans les autres églises; comme elles ont chacune à leur tour des fêtes à célébrer, on peut presque chaque jour compter sur

un bon concert. pendant la messe du Pape, on dépose sur le maî re autel quatre triples couronnes, garnies de pierres précieuses; on les porte devant lui dans les grandes cérémonies. Le Pape les met rarement, & ne les garde jamais long-temps; la mitre est sa principale décoration; encore, d'après l'étiquette romaine, en change-t il à chaque instant.

La semaine-sainte, qui est le temps où tous les étrangers se rendent à Rome, n'a rien de bien remarquable que la grande bénédiction sur la place de St.-Pierre, & le *Miserere* de la chapelle Sixtine, dont j'ai déjà fait mention. Il n'y a point, le vendredi-saint, de reposoir dans l'église de St.-Pierre; on se contente de suspendre dans le milieu une énorme croix qui est toute garnie de lampes. Cette illumination coûte cent-cinquante scudis; elle est aussi de l'invention de Bernini. On éteint ce jour-là les cent lampes qui brûlent toute l'année autour du tombeau de St.-Pierre. Le soir toute l'église est remplie de Peintres qui, assis sur leurs siéges, dessinent la perspective architectonique que cette illumination (une partie seulement de cet immense édifice étant éclairée) produit jusqu'à l'infini par les jeux des ombres & de la lumière. Le jeudi-saint le Pape lave les pieds à douze pauvres prêtres, mais c'est une cérémonie tout aussi ennuyante que la messe qu'il dit

le jour de Pâques ; encore les curieux, pour ſe ſatisfaire, ſont obligés de ſe ſoumettre à bien des incommodités. Le comte de ***, nommé miniſtre de la cour de Copenhague à celle de Naples, eſſuya, en voulant voir cette cérémonie, une avanie qui dut le mortifier infiniment. J'étois à Rome quand la choſe arriva. Ce miniſtre n'avoit point eu la précaution de s'adreſſer à des perſonnes de diſtinction, & voulut, tout inconnu qu'il étoit, pénétrer dans l'intérieur du cercle que les ſuiſſes forment pendant le lavement des pieds. Ces ſuiſſes, dont le premier mérite eſt une groſſièreté outrée, le repouſſèrent & l'inſultèrent même ; le comte voulut tirer ſon épée, mais un des gardes le prévenant, le maltraita de la manière la plus outrageante devant toute l'aſſemblée, nonobſtant qu'il ſe fît connoître, & qu'il en appelât au droit des gens. Cette étourderie fut ſuivie d'une autre non moins grande. C'étoit au miniſtre d'Etat qu'il devoit naturellement aller porter ſes plaintes pour obtenir une ſatisfaction : point du tout, il s'adreſſa au majordome du Pape qui a le commandement de la garde, & dont il eſſuya un refus dans des termes extrêmement durs. Il eût été impoſſible d'en agir d'une manière plus indigne avec un miniſtre de Laponie, qu'on le fit avec l'envoyé d'un royaume ſi ancien. Enſuite le comte ſe rendit à Naples, ſans avoir obtenu l'ombre d'une

satisfaction; mais ce qui étonna tout le monde, fut de le voir, après une avanie de cette espèce, se presser de nouveau dans la foule des assistans; tous les yeux furent tournés sur lui. Il sembloit que la curiosité étouffât dans ce moment toutes les réflexions qu'il auroit nécessairement dû faire. Le majordome du palais est toujours un dominicain; il est le premier, conjointement avec le gouverneur, à obtenir le chapeau de cardinal. Il est, si l'on peut s'exprimer ainsi, le curé de la cour du St.-Père, de même que le juge des imprimeurs - libraires & graveurs.

Les gardes-suisses sont d'une grossièreté & d'une bêtise dont on ne se fait point d'idée, & qui ont souvent donné lieu à des scènes très-extraordinaires. Il faut bien remarquer que ces gens n'appartiennent point à cette partie de la Suisse qui fait la gloire de l'Allemagne avec laquelle elle est liée d'une manière si intime par la langue, les mœurs & la culture; mais à celle où les plus épaisses ténèbres règnent encore, & où l'on a encore, dans la 1783e. année de l'ère chrétienne, brûlé une sorcière. Un gentilhomme Irlandois fut blessé, il y a quelques années, par un de ces drôles; la publicité de cette insulte le rendit furieux; & ne connoissant point son adversaire, il résolut de brûler la cervelle au premier Suisse qu'il rencontreroit. En conséquence, il charge ses

pistolets, fait préparer des chevaux de poste; erre long-temps par les rues, rencontre enfin un de ces gardes, l'étend mort sur le pavé, & se réfugie à Naples. Croiroit-on que ces gardes ont encore l'effronterie d'aller, aux grandes solemnités, chez les étrangers de distinction, quêter la *mancia*, sans doute parce qu'ils ont eu la bonté de ne point les assommer. L'anecdote suivante prouvera combien ils sont bêtes. Le Pape actuel voulut un jour visiter la bibliothèque du Vatican; le cardinal Albani, en qualité de bibliothécaire, s'y rendit pour le recevoir; & pour éviter un trop grand concours de monde dans un lieu toujours ouvert au public, il prit d'abord la précaution de placer des suisses en sentinelle à la porte, avec ordre de ne laisser entrer personne. Un moment après arrive le St.-Père; la sentinelle refuse de le laisser entrer, en se fondant sur la defense qui lui avoit été faite. En vain s'efforçoit-on de faire comprendre à cet homme que le Pape ne pouvoit être compris dans cette défense, qu'il avoit seul à commander ici: cela ne servit de rien; il se plaça devant la porte, en posture d'en défendre le passage. Le bibliothécaire entendit enfin ce singulier démêlé, & vint y mettre fin. De pareilles scènes ne sont point rares. Pendant mon dernier séjour à Rome, on avoit décidé, le jour d'une grande solennité au Vatican, que les cardinaux, pour ne point être pressés

par la foule, entreroient par une autre porte que celle qui étoit ouverte à la foule. Un cardinal voulût profiter de la proximité de cette dernière; mais la sentinelle l'arrêta, lui disant que l'autre porte, & non pas celle-ci, étoit destinée aux cardinaux. Toutes les représentations furent vaines : son Éminence fut forcée de se retirer, tandis que tout le monde, ses propres domestiques même, eurent la liberté d'entrer. Ganganelli qui avoit été vivement insulté, comme nous l'avons déjà dit, par ces butors, avoit depuis long-temps senti combien ils sont inutiles; il vouloit les renvoyer tous chez eux, mais il mourut avant d'avoir exécuté son projet.

Comme les salles de spectacle sont fermées pendant toute l'année, excepté pendant le temps du carnaval, on cherche à les remplacer par quantité de fêtes de paroisse. Ces fêtes tombent presque toutes en automne, & c'est principalement le soir, dans les rues du district de la paroisse, qu'on les célèbre. Toutes les maisons sont alors illuminées, & des tapisseries sont suspendues aux fenêtres. On érige un amphithéâtre pour y placer les musiciens qui jouent pendant quelques heures, & la fête est terminée par un feu-d'artifice. Les confréries, qui sont très-nombreuses à Rome, ont aussi leurs fêtes : nonobstant tout ce qu'elles ont de terrible & d'affreux quant à l'extérieur, elles sont pourtant, pour ces

gens, un objet de réjouissance. Il faut distinguer entres autres confréries celle des morts. La décoration d'une chapelle souterreine, qui leur appartient, est d'une horrible beauté. Cette chapelle n'a pour tout ornement que des squélettes, dont les diverses parties sont rassemblées sous mille formes & figures variées. On y voit, de plus, quantité de niches garnies de cadavres desséchés, dont l'aspect révolte l'humanité. Le tout est éclairé par une prodigieuse quantité de bougies & de lampes.

La plus grande fête de l'année est celle de St. Pierre, patron de cette cité sainte. Outre la solemnité & la pompe avec laquelle se célèbre l'office ce jour-là, le soir la coupole est entièrement illuminée, & l'on fait jouer un feu-d'artifice sur le fort St. Ange; il coûte chaque fois cinq cents scudi; & la position avantageuse de la place d'où il est tiré, en rend l'effet étonnant & merveilleux; car on peut le voir de toutes les collines de Rome, & du sommet de la plus part des maisons. L'empereur Adrien, en faisant construire son tombeau il y a dix-sept siècles, ne se seroit certainement jamais imaginé qu'on viendroit un jour y brûler des feux chinois. Les Romains entendent la composition d'un feu-d'artifice presque aussi bien que les Russes.

Il est bien possible, au moyen d'une imagination brûlante, de se faire une idée

nette des choſes les plus extraordinaires, d'après une deſcription exacte & détaillée; quelquefois même l'imagination trop échauffée s'élance au-delà des limites de la vérité. Mais il exiſte cependant auſſi des ouvrages de la nature ou de l'art, qu'on ne peut ni décrire, ni ſe repréſenter. Je mettrai dans ce nombre l'illumination de la coupole de St. Pierre: ce ſpectable, que rien dans le monde n'égale en ce genre, coûte beaucoup d'argent. L'illumination eſt diviſée en deux parties. D'abord qu'il fait ſombre, on allume les petites lampes, qui ne ſont autre choſe que des chandelles dans des cornets de papier. La quantité de ces ſortes de lampions fait que cette bagatelle devient une choſe très-couteuſe. L'ordre & l'arrangement qui y règne en augmentent la beauté, & rendent cette première illumination en quelque ſorte préférable à celle qui a lieu deux heures plus tard. Elle conſiſte en cinquante lampions remplis de poix, qui couvrent pour ainſi dire la coupole, & dont l'éclatante lumière éclipſe entièrement celle de la première illumination. Le ſignal, pour allumer, ſe donne au moyen d'un flambeau, avec lequel un homme grimpe ſur la pointe de la croix qui eſt au ſommet de la coupole, & met en feu les matières combuſtibles qui y ſont. Cette manœuvre eſt très dangereuſe; car s'il tombe, ce qui arrive quelquefois, il eſt mort. L'homme

qui s'en charge se confesse toujours auparavant ; il reçoit cinq scudis s'il réussit. Quelques secondes après ce dangereux signal, la coupole paroît en feu. Cette promptitude est d'un effet magique. Ce sont cinquante hommes qui allument tous les lampions avec une adresse & une célérité sans égale, après cependant que le tout a été très-artistement arrangé auparavant. Cette illumination, & le feu d'artifice de Saint-Ange, se répètent deux jours de suite, parce que la veille de la fête est, suivant l'étiquette romaine, déjà une partie de la fête même. Lorsque des princes étrangers se trouvent à Rome ce jour-là, on agrandit encore l'illumination. Le prince Colonna est dans l'usage de donner aussi ce jour-là un feu-d'artifice au peuple. Il est à remarquer que l'on n'a encore imité nulle part l'illumination de la coupole de la basilique de St. Pierre. Ce n'est pas, je pense, la grandeur des frais qui l'empêche, mais c'est qu'aux lieux où la coupole seroit assez grande & assez haute, l'on manque cependant encore d'une place comme celle de St. Pierre. L'église de Saint Paul à Londres est dans ce cas : ce seroit folie d'y vouloir placer une semblable illumination.

Le Pape n'assiste à aucune de ces réjouissances ; ce seroit au-dessous de lui. La manière de vivre de ce chef de l'église est en général très-retirée & nullement digne d'en-

vie. Le cercle des perſonnes qu'il peut voir eſt extrêmement petit; privé de tous les plaiſirs de la vie, il n'en ſent que plus vivement les peines. Ce profond reſpect que lui témoignent tous les chrétiens catholiques, perd de ſon charme à ſes yeux, parce qu'il y eſt bientôt habitué. Depuis Benoît XIV, les Papes font de temps en temps des promenades à pied par la ville. Elles leur ſont néceſſaires autant pour ſe diſtraire, que pour le bien de leur ſanté. Mais l'orgueil des Romains eſt ſi grand, que ces promenades leur déplaiſent extrêmement; ſuivant eux, elles dérogent trop à la dignité papale. Ils ne veulent pas voir l'homme dans cet être qui peut leur procurer des plaiſirs temporels, & au-dela du tombeau, des jouiſſances toutes ſpirituelles; ils ne veulent pas le voir ſe ſervir de ſes pieds comme eux. Le ſoin de diminuer la reſſemblance qu'il pourroit avoir avec les autres mortels, avoit de tout temps été une politique des papes; elle avoit introduit l'uſage ſingulier de porter le Saint-Père ſur les épaules, non-ſeulement dans toutes les ſolemnités, mais même d'un autel à un autre pendant la célébration de l'office divin.

J'ai déjà parlé plus haut du peu de goût des Romains pour la promenade : les plus belles ſaiſons de l'année ne ſont pas capables de le faire naître en eux. Il eſt ce-

pendant d'uſage à Rome que non-ſeulement les riches, mais encore les gens du commun faſſent, au printemps & en automne, une excurſion à deux lieues de la ville; elle eſt ſouvent ſtatuée par les femmes dans leur contrat de mariage. Le terme de ces petits voyages eſt ordinairement Freſcati, qui eſt à-peu-près à deux milles de Rome, où les premiers de la ville ont des jardins de plaiſance, qu'ils ne viſitent cependant que très-rarement. Les ſuperbes palais du voiſinage, embellis en partie de peintures en freſque des meilleurs maîtres, ne ſont pas même meublés, & ſont à peine logeables. La *villa Mondragone*, ſituée dans le même canton qui appartient au 'prince Borghèſe, eſt à la vérité meublée, mais preſque entièrement de meubles du ſeizième ſiècle, dont les plus grands palais, dans Rome même, ſont plus ou moins garnis. Les poſſeſſeurs ſe contentent de les voir embellis par les ouvrages de l'art, & reſtreignent le luxe des meubles au point que ſouvent uſés, ils offrent l'image de la dernière indigence. On a, ſur les hauteurs de Freſcati, une vue très-attrayante : une plaine immenſe, du centre de laquelle s'élève fièrement l'ancienne capitale du monde au ſommet de ſes ſept collines, & le Tibre qu'elle ſemble dévorer. Il n'eſt peut-être pas, ſur toute notre planète, une langue de terre plus remarquable; chaque pied de ce théâtre de

tant d'exploits héroïques, a été baigné du ſang des Romains.

Les bourgs de Tivoli, d'Albano, & pluſieurs autres de cette contrée, ſont bien moins viſités que Freſcati, parce qu'ils ſont plus éloignés de Rome. Bien des ſeigneurs ont mis à profit la partie inhabitée de la ville, pour y conſtruire des *villa*; on n'en rencontre que fort peu à la porte de St. Sébaſtien, autrefois *Capena*, dans cette belle & célèbre contrée où ſe trouve la voie Appienne, & où les ruines de tant de tombeaux, les catacombes, & le cirque de Caracalla ſatisfont ſi agréablement les curieux.

Le cirque eſt le ſeul édifice en ce genre, dont on ait conſervé des ruines juſqu'à nos jours. Sa forme extérieure eſt encore entière, mais privée de toutes ſes décorations. Elle donne au moins une idée aſſez nette de ce genre de bâtiment des anciens Romains. Tout l'intérieur eſt ruiné, mais il eſt cependant encore poſſible de diſtinguer la place de l'autel: on y voit de plus une grande quantité de débris de vaſes qui étoient affermis dans la muraille. J'ai déjà dit plus haut que c'étoit-là le ſecret des anciens architectes, pour multiplier & faire reſſortir les ſons dans leurs édifices. Ils plaçoient dans les coins, des vaſes qui recevoient & étendoient les ſons ſous diverſes modulations. La diſtance de ce cirque, qui eſt à

un quart de mille de Rome, l'a probablement ſauvé d'une ruine totale.

Dans la même contrée, non loin de la voie Appienne, ſe trouvent auſſi les catacombes, ſur la deſtination deſquelles les ſentimens ſont ſi partagés & le ſeront toujours, parce que le fond de la choſe ſera à jamais une énigme pour nous. Rien de plus ridicule que de prétendre que les premiers chrétiens, ſi perſécutés, ſi tyranniſés, ayent conſtruit ces allées ſouterreines, qui ont exigé tant de ſoins, de temps & d'audace C'eût été le plus grand miracle de ces temps miraculeux, ſi quelques milliers d'homme perſécutés euſſent pu conſtruire avec tan d'art des demeures ſouterreines ſi proche de portes de la ville. Elles s'étendent actuelle ment encore à plus d'un quart de mille & quoiqu'elles tombent en ruines, elle étonnent & donnent à penſer. Je m'y ſu arrêté pendant quatre heures, & y ai ren contré tantôt de grandes cellules, tantôt d petites, tantôt des ſalles qui ſe commun quoient par des dortoirs. Ce qu'il y a de ce tain, c'eſt qu'un grand nombre de Chrétie des premiers ſiècles y ont été enterrés. C catacombes ſont devenues par-là le magaſ aux reliques du St.-Père, où l'on a ſouve été en charger des voitures entières.

Les perſécutions des Empereurs forçoie les Chrétiens de ces temps-là de célébr l'office divin en ſecret; & malgré l'averſi

naturel

naturelle que l'on ressent pour ces sortes d'endroits, même parmi les tombeaux, lorsqu'ils ne furent plus contraints de se cacher, l'habitude avoit déjà étouffé cette aversion naturelle, & l'usage s'étoit même déjà introduit, de joindre des cérémonies funèbres à l'office divin. La mémoire de bien de personnes qui s'étoient distinguées dans ce monde par leur bienfaisance & par une vie édifiante, devint sacrée parmi leurs confrères. Le souvenir de leurs vertus & du martyre dont ils scellèrent leur foi, assuroit à leurs dépouilles mortelles une vénération générale, plus forte que l'horreur qu'inspire toujours à un homme vivant le cadavre d'un de ses frères. Voilà la source de la vénération des reliques, qui n'appartient véritablement à aucune des religions de notre planète.

On trouve encore dans ces catacombes quantité d'inscriptions, des cercueils de pierre, qui prouvent que des Chrétiens y ont été ensevelis, tandis qu'il est très-incertain si un Romain payen y a jamais été enterré. Les catacombes près de Naples sont plus grandes & plus spacieuses encore; on en rencontre aussi en Sicile. Lorsque l'on songe à la caverne du Pausilippe & à plusieurs autres du royaume de Naples; lorsque l'on calcule ensuite l'ancienneté des cloaques romains, qui, comme je l'ai déjà prouvé dans le huitième chapitre, est extrêmement problématique, on est très-porté à croire que tous ces ouvrages souter-

reins sont d'origine. Les Égyptiens, comme l'on sait, aimoient fort cette sorte d'architecture, & y ont produit des chef-d'œuvres. Nos annales n'en disent mot: cela ne prouve rien; elles sont beaucoup trop récentes; mais les ruines de *Pœstum*, auxquelles il est impossible de méconnoître le vrai style égyptien, prouvent beaucoup.

Il nous reste encore des morceaux considérables de la voie Appienne qui alloit de Rome à Capoue, & on ne peut trop en admirer la manière. Cette chaussée, la plus reconnue & la plus ancienne des Romains, étoit pavée de cailloux plats, dont plusieurs avoient quatre jusqu'à cinq pieds de diamètre. Un ciment tout particulier lioit ces cailloux ensemble; il leur donnoit cette solidité qui a bravé, pendant tant de siècles, les injures du temps. Cette chaussée, ainsi que celle de Flaminius, avoit à-peu-près quatorze pieds en largeur.

Le tombeau des Horaces & des Curiaces étoit sur la voie Appienne, Tout près du lieu où il avoit été construit est une vigne appartenant à un gentilhomme romain nommé Belloti. J'y demeurai deux jours pendant le temps des vendanges. Nous habitions le temple *de Deo ridiculo*, qui fut bâti après le départ d'Annibal, & dans lequel Belloti avoit fait arranger quelques chambres. Plusieurs personnes trouvèrent aussi bien que moi cette vigne délicieuse, mais toutes nos dames ne

ſoupiroient qu'après leur retour en ville.

Les Romaines n'ayant point de goût pour les plaiſirs champêtres, manquent de leur charme le plus puiſſant. Le caractère des femmes de ce pays eſt aſſez généralement très-marqué. Un extérieur qui leur eſt particulier, aſſez ſemblable à celui de ces belles ſtatues antiques, beaucoup de bon ſens naturel, du ſérieux dans leur conduite & leur manière d'être, le délicieux dialecte romain qui, dans la bouche même du bas peuple, flatte l'oreille, une foule d'autres bonnes ou mauvaiſes qualités diſtinguent les dames romaines de toutes les autres Italiennes. Quelque agréable que ſoit un uniforme au beau ſexe en général, quelque dangereux qu'il ſoit preſque par toute la terre aux pères & aux époux, les dames romaines n'ont cependant aucune prédilection pour lui, tandis qu'un petit collet a pour elles un charme irréſiſtible. C'eſt-là le coſtume des petits-maîtres de la Rome moderne; & comme il a le bonheur de plaire au beau ſexe, une foule de perſonnes, qui ne ſont rien moins qu'eccléſiaſtiques, comme des médecins, des avocats, &c. l'ont adopté.

Une ſingularité phyſique des dames romaines, eſt leur averſion naturelle pour les eaux de ſenteur, & en général pour tout ce qui eſt parfumé. Leur odorat eſt ſi délicat, qu'il arrive ſouvent qu'elles ſe trouvent mal lorſque quelqu'un, ayant des odeurs ou des

parfums ſur lui, entre dans l'appartement. Il eſt preſque impoſſible à un étranger de ne pas traiter de ridicule affectation ce défaut phyſique; mais j'ai mille exemples du contraire.

On a réformé, dans pluſieurs grande villes d'Italie, la ſingulière manière de compter les heures, qui y fut long-temps en uſage, mais non pas à Rome, où elle fut inventée. L'année de ſa fondation 595, Scipion Naſic fit faire une horloge à eau qui indiquoit le heures le jour & la nuit. L'un & l'autr étoient diviſés en douze heures, ſans diſtinc tion des ſaiſons, de ſorte qu'en été les heure du jour étoient plus longues que celles de l nuit, & en hiver plus courtes. La premièr commençoit avec le lever du ſoleil, la ſixièm lorſqu'il avoit atteint le milieu de ſa courſe & la douzième à ſon coucher. Alors commen çoit la première heure de la nuit, la ſixièm à minuit, & la douzième enfin au retour d ſoleil. On s'apperçut enfin, ſous les empe reurs, que cette diviſion n'étoit pas commod & inſenſiblement on s'accoutuma à compte les vingt-quatre heures d'un minuit à l'autre jusqu'à ce que l'uſage actuel, qui ſemb avoir exiſté déjà ſous l'empereur Adrien, fi généralement introduit. Telle eſt l'origine c la manière toute particulière de compter l heures des Italiens modernes; la premièr heure commence chez eux, dans toutes l ſaiſons, avec la nuit, & ainſi de ſuite juſqu

vingt-quatre; nul peuple en Europe n'a encore été tenté de compter de même.

Ce n'eſt plus qu'au temps du carnaval que les Romains peuvent, dans leur cité ſainte, contenter leur goût extrême pour les ſpectacles; auſſi ne ſavent-ils point alors mettre de bornes à cette jouiſſance momentanée. Les plus pauvres gens jeûnent & épargnent toute l'année pour pouvoir bien ſe divertir pendant le carnaval. Les ſalles de ſpectacle ſont chaque jour remplies de monde, quoiqu'elles ſoient d'une immenſe étendue, & qu'il y en ait juſqu'à ſept, & quelquefois même huit. De ce nombre ſont deux grandes ſalles d'opéra où l'on n'épargne pas l'argent pour y rendre les repréſentations brillantes. On donne aux principaux chanteurs, pour ce court eſpace de temps, huit juſqu'à neuf cents ſequins; ils ont leur logement dans la maiſon même de l'opéra, où ils ſont, pour ainſi dire, renfermés, afin qu'ils ne ſe refroidiſſent pas, & ne tombent pas malades en s'expoſant à l'air dans cette ſaiſon. On ſait qu'il eſt d'uſage à Rome de faire remplir les rôles des femmes par des hommes: ce ſont les caſtrats qui en ſont chargés à l'opéra: de ſorte que, voulant obvier à un petit mal, on en produit un bien plus grand. Ne ſeroit-on pas tenté de croire que ce déguiſement doit pleinement diſſiper l'illuſion? Point du tout. Ces meſſieurs ſavent ſi bien ſe mettre à la place du ſexe qu'ils repréſentent, qu'un ſpectateur

non prévenu y eſt indubitablement attrapé. Comme la plus grande difficulté, celle de la voix, n'exiſte point pour eux, ils s'efforcent de compléter la reſſemblance par une imitation ſi parfaite de la démarche, des manières, des geſtes, &c., que le ſpectacle ne perd rien de ce côté-là. Il n'en eſt pas de même des autres théâtres où figurent de miſérables farceurs ambulans. Lorſque ces drôles ſe déguiſent & viennent jouer des rôles de femmes, parlant le langage de la ſenſibilité avec leur voix de tonnerre, accompagnée de geſtes rudes & groſſiers peut-on ſe figurer quelque choſe de plu ridiculement plaiſant? J'aſſiſtai un jour à un repréſentation de Zaïre : un garçon bou cher qui n'avoit été reçu comédien que pou ce temps de carnaval, jouoit le rôle d Zaïre, & ſe laiſſoit baiſer, le plus gauche ment du monde, ſes lourdes pattes par ſo tendre Oroſmane. A une autre repréſentatio de la même tragédie, un des comédier vint demander pardon au public de ce qu la toile tardoit ſi long-temps à ſe lever *notre Zaïre*, ajouta-t-il, *eſt encore entre l mains du barbier.* La plupart de ces com diens ne le ſont pas de profeſſion; ce ſo des citoyens de Rome qui vivent, penda tout le reſte de l'année, du travail de leu mains. Un maître cordonnier eſt, dep vingt ans, en poſſeſſion du rôle de polich nel au théâtre *de la Valle*; & tous l

connoiſſeurs aſſurent qu'il le remplit à merveille. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'il eſt le favori des Romains, & que ſes farces lui rapportent plus pendant quelques ſemaines, que ſon métier pendant tout le reſte de l'année.

Le plus grand, mais le dernier des théâtres, eſt celui de *Tordinone* ; le genre de ſon ſpectacle eſt tout-à-fait particulier. Ce ſont des ſcènes de poëmes épiques ſous une forme dramatique, animées par le jeu d'une multiplicité de machines. Comme ce ne ſont, pour l'ordinaire, que d'ignorans barbouilleurs de papier qui couſent ces ſcènes enſemble, & que l'exécution en eſt abandonnée à de pitoyables farceurs, il faut néceſſairement, malgré toutes les décorations & toutes les machines poſſibles, il faut, dis-je, que ce ſoit un ſpectacle très-ennuyant. Il ſeroit cependant ſuſceptible d'être rendu très-intéreſſant. J'y ai vu repréſenter, entre autres, l'hiſtoire d'Enée ; &, malgré une grande quantité de défauts, cette repréſentation fut d'un certain effet. Comme elle avoit le rapport le plus intime avec la ville fameuſe où je me trouvois dans ce moment, elle réveilla néceſſairement dans mon eſprit une foule d'images grandes & agréables. L'auteur avoit eu le bon eſprit de tranſcrire ſouvent les propres paroles de Virgile, entre autres le beau paſſage où la *Sybille* prophétiſe à Enée la grandeur future de Rome. Le théâtre

représenta successivement le Tartare, le Styx, les Champs-Elysées, &c. Les Romains n'épargnent rien pour rendre leurs décorations brillantes; d'ailleurs la foule des peintres en rend les frais moins considérables. Les ballets sont mauvais dans toute l'Italie; mais ici ils sont destestables. Ces ballets, rendus par des hommes dont une partie est habillée en femmes, durent des heures entières: on n'y trouve ni art ni invention; un étranger un peu délicat ne peut les voir sans ennui ou dégoût, & cependant ils ont un charme, un attrait irrésistible pour les Romains.

La populace de Rome se trouve dédommagée de la privation des spectacles par la foule des fêtes de paroisse, & les grands par les festins qu'on donne aux étrangers d'un rang élevé, qui viennent visiter cette ville fameuse. C'est par ces sortes de festins que la noblesse romaine se fait remarquer: elle étale alors une prodigalité qui, bien que diamétralement opposée à son esprit d'économie, est parfaitement conforme à l'excès de sa vanité. Il est très-difficile, en conséquence, à un ministre étranger, de briller par des festins. L'envoyé de Venise l'essaya cependant, en 1780, en donnant un bal masqué qui, dans toute l'Europe peut-être, n'a jamais eu son semblable. Les ministres de cette république demeurent dans le palais de St.-Marc qui lui appartient; il étoit autrefois au St.-Siége qui le vendit

à Venise. Le Pape Paul II, Vénitien, le fit bâtir en 1474. C'est le bâtiment le plus gothique de toute Rome; il est d'une immense grandeur, & c'est ce qui donna l'idée du projet extraordinaire dont il est ici question. L'intrigue qui y donna lieu, mérite de faire partie de l'histoire des cabales de cour.

A l'arrivée de l'archiduc Ferdinand & de son auguste épouse à Rome, en 1780, les ministres des puissances étrangères délibérèrent sur le genre de plaisir qu'ils leur donneroient. Il n'y a que quatre ambassadeurs; ceux de France, d'Espagne, de Venise & de Malthe. Le résultat de leurs délibérations fut que les deux premiers leur donneroient un grand repas, puisque la brièveté de son séjour ne permettoit pas de lui préparer des fêtes, & que les deux autres attendroient le retour du grand-duc de Naples, parce qu'il s'arrêteroit alors à Rome l'espace de deux mois. L'ambassadeur de Malthe, un Français, trouva bon d'arranger secrètement un dîner, pour prendre ainsi le rang sur celui de Venise. L'invitation fut acceptée, & le jour suivant fixé pour le départ. Quiconque connoît l'esprit des cours, la fureur des rangs & des prééminences, se fera aisément une idée du dépit, de la rage même du Vénitien. N'étoit-ce pas aussi une bien grande témérité de rejeter ainsi au dernier rang le représentant de l'illustre république de Venise, qui, dans son délire, se compte

au nombre des premières puiſſances de l'Eu rope. La première démarche du miniſtr offenſé fut d'obtenir, à force de prières que le départ fût retardé de quelques jours afin qu'il pût auſſi donner un repas. Il réuſſit l'archiduc mangea chez lui, puis partit. Nou apprendrons ſûrement par la ſuite de quell manière le ſénat de Veniſe fera ſentir le effets de ſa colère, & le poids de ſa ven geance à l'ordre de Malthe. L'ambaſſadeu reçut ordre de ne rien épargner pour fair honneur à la république, au ſecond ſéjou de Leurs Alteſſes à Rome. Il donna, en conſéquence, une maſcarade au palais St. Marc, où tous les habitans de Rome, ſan diſtinction, furent invités par des affiches Il n'y eut que la plus vile populace que l'on refuſa de laiſſer entrer. Les portes furent ouvertes à huit heures, & un monde entier de maſques ſe précipita dans le palais Cela dura juſqu'à dix heures, où l'on ne laiſſa plus paſſer perſonne; de ſorte que des gens de diſtinction, des perſonnes même du premier rang, qui croyoient venir aſſez tôt, furent contraintes de ſe retirer. Cet ordre étoit néceſſaire, car la foule étoit ſi grande qu'elle rempliſſoit toutes les ſalles, chambres, galeries, corridors, &c. L'on pouvoit à peine ſe remuer; il falloit des heures entières pour paſſer d'une chambre à l'autre, & ſouvent même pour changer ſimplement de place. On compta au-de-là de douze

mille masques. La chaleur étoit étouffante, & ce n'étoit jamais qu'au péril de la vie que l'on parvenoit à s'emparer de quelques rafraîchissemens qui se trouvoient cependant en abondance. Les buffets étoient assiégés par le peuple qui se gardoit bien de quitter ce poste avantageux, où il pouvoit boire & manger à son aise. Cette fête, en un mot, bien loin d'être agréable, entraîna mille incommodités après elle; & si elle n'eût été aussi extraordinaire que nouvelle, elle n'eût rien eu de bien remarquable.

Les Romains disputent aux Napolitains la gloire d'être les meilleurs connoisseurs en musique de toute l'Italie. Bien des personnes la leur accordent. Convenons cependant que les moyens de se perfectionner dans cet art, manquent presque entièrement aux Romains, tandis qu'ils ne sauroient être plus multipliés & meilleurs qu'à Naples. Les Romains allèguent entre autres preuvres d'un goût plus délicat, que tous les opéras dont la composition à plu à Rome, ont toujours été applaudis à Naples; tandis que bien des pièces qui ont été admirées dans cette ville, ont été sifflées à Rome. Il est très-sûr que les nerfs des Romains sont susceptibles des plus délicates sensations en fait de musique. Les différentes expressions du sentiment & de l'enthousiasme qu'on lit sur leurs visages, lorsque l'on chante une bonne ariette dans un opéra, en sont une preuve sensible: les

uns pleurent ; le plaisir colore les joues des autres du plus vif incarnat ; la plus vive émotion enfin est peinte dans les traits de quelques autres. Cet enthousiasme tient quelquefois du délire. Il n'est pas rare de voir les loges encore garnies des heures entières, le spectacle fini ; les battemens de mains & les cris de joie ne prennent point de fin lorsque la musique a fait plaisir. On est souvent contraint d'éclairer une seconde fois la salle, afin que les spectateurs puissent continuer plus long-temps encore à donner ces marques bruyantes de leur extrême satisfaction. Souvent le peuple va prendre à l'orchestre l'auteur d'un tel opéra, & le transporte avec son siége sur le théâtre. Jomelli fut le dernier que l'on honora de cette faveur; mais il donna l'année suivante un autre opéra qui déplut généralement. Le peuple, furieux, le contraignit, même pendant la représentation, de quitter l'orchestre & de sortir de la salle. Cette avanie le mortifia au point qu'il quitta à l'instant Rome, & n'y revint jamais depuis.

Le Bohémien Misliwezech, musicien célèbre, qui mourut à Rome en 1782, eut presque, dans une semblable occasion, la même destinée ; ce ne fut qu'en considération de l'archiduc Ferdinand qu'on l'épargna. Neuf opéras de sa composition lui avoient fait une certaine réputation à Naples. Un des théâtres de Rome, espérant faire par-là

ſa cour à l'archiduc qui le protégeoit, le chargea de compoſer la muſique d'un opéra: malheureuſement elle ne réuſſit pas; tout le monde même aſſura n'avoir jamais entendu une muſique plus déteſtable.

La muſique des égliſes, ſi générale & ſi fréquente, fomente & nourrit le goût des Romains pour cet art. La nuit même il n'eſt pas rare de rencontrer des troupes entières de gens du commun, ſe promenant dans les rues, & formant des chœurs. On compte à Rome juſqu'à deux cents caſtrats, tous à la ſolde des égliſes. Quelques-unes en ont conſtamment huit, même dix à leur ſervice. On les attire de Naples, la vraie patrie des caſtrats; car la caſtration eſt défendue à Rome, ſous peine d'excommunication.

Les ſalles de ſpectacle ne ſont ouvertes à Rome que du jour des Rois juſqu'au mercredi des Cendres; mais ce que les Italiens nomment proprement carnaval, ne dure que les huit derniers jours avant le carême. Les Romains ont, pendant ce temps-là, permiſſion de ſe maſquer quatre à cinq heures tous les jours; le ſignal ſe donne à midi du haut du Capitole, avec une cloche; mais comme on a lieu de tout appréhender dans un pareil moment d'un peuple retenu conſtamment ſous le joug pendant le reſte de l'année, on a ſoin de prendre toutes les précautions imaginables pour prévenir les ſuites funeſtes & trop ordinaires de cette joie fré-

nétique. La cavalerie & l'infanterie ſont ſous les armes, & ſans ceſſe en mouvement; les sbires ſont diſtribués dans les quartiers où le concours eſt le plus grand. Des cordes ſont attachées aux potences, (1) pour y ſuſpendre à l'inſtant même les perturbateurs du repos public.

C'eſt la peine ordinaire, en Italie, des criminels condamnés aux galères; c'eſt ſans contredit l'uſage le plus barbare de ce pays. On attache au coupable les mains derrière le dos; on lui paſſe une corde ſous les aiſſelles, & on l'élève ainſi à la hauteur de cinquante à ſoixante pieds, de ſorte que tout le poids de ſon corps repoſe ſur les bras qui ſont entièrement disloqués. Après l'avoir ainſi élevé, on le laiſſe retomber avec la plus grande célérité, de façon cependant qu'il ne touche pas terre. Des gens ſains, vigoureux & à la fleur de leur âge, ſont ainſi eſtropiés pour le reſte de leurs jours, dans un pays où la population eſt ſi modique, où le travail eſt en horreur, & où nulle honte n'eſt attachée à l'état de men-

(1) Ces ſortes de potences, nommées en Italie *patibuli a croce*, tiennent encore de ces temps de barbarie qui font frémir l'humanité, & révoltent l'ame ſenſible du philoſophe; on n'y fait point expirer le coupable; mais, ce qui eſt plus féroce mille fois, on le prive ſouvent, pour le reſte de ſes jours, de l'uſage de ſes membres.

Note du Trad.

diant. Mais tirons un voile ſur ces triſtes images, & retournons au carnaval.

La courte durée de ces plaiſirs en Italie ajoute à leur attrait ainſi qu'à leur vivacité; une foule d'étrangers de toutes les parties de l'Italie, de Veniſe même, ſe rendent alors à Rome. Il faut convenir que la grande rue, *il Corſo*, offre un ſpectacle des plus brillans pendant ces jours de fêtes. Tout Rome eſt raſſemblé dans cette rue qui a un mille d'Italie en longueur; des tapiſſeries ſont ſuſpendues aux fenêtres & aux balcons des maiſons & des palais, qui, pour la plupart, ſont garnis de femmes, & il n'eſt pas beſoin de dire que le deſir de faire des conquêtes étale ce jour-là tous les ſecrets de la toilette; on élève de plus une infinité d'amphithéâtres, & la rue eſt garnie des deux côtés de chaiſes, que les ſpectateurs peuvent louer. Le centre de la rue eſt pour les voitures & les piétons. Les équipages & autres voitures ſont en grande partie remplis de maſques; le cocher & les domeſtiques ſont auſſi maſqués: on monte la rue d'un côté, & on la deſcend de l'autre dans le plus grand ordre. Aucune voiture n'oſe aller trop vîte ni s'arrêter trop long-temps, ni ſortir des rangs qu'à un certain endroit fixé. Toutes ces précautions ſont indiſpenſables pour la ſûreté des gens à pied qui couvrent la rue ſous des traveſtiſſemens plus ou moins groteſques. Les plus pauvres filles,

dont la garde-robe est plus que simple, ont toutes leur habit de masque dont elles se servent toute leur vie. La mascarade publique se termine sur le soir par une course de quinze à vingt chevaux, quelquefois même davantage. Tous les masques qui courent encore les rues après cette course, sont arrêtés. Le masque seul, & non pas l'habillement, est alors défendu : bien des personnes le portent au spectacle. Après l'opéra, commencent les redoutes qui sont très-brillantes. C'est, pendant toute la semaine, chaque jour la même chose. Les Romains disent que ce sont (*octo giorni di paradiso*) huit jours de paradis.

Après ces jours de fêtes & de plaisirs, vient le carême, qui, à Rome plus que par-tout ailleurs, rend triste & mélancolique. Si le temps a semblé voler pendant le carnaval, il se traîne dans ces temps de pénitence & de macération. On conseilla au Pape Lambertini de distribuer le carême dans les quatre saisons de l'année, pour ne pas en rendre la durée aussi sensible : dans ce cas-là, répon dit-il, nous aurions toute l'année carnaval & pas un moment de carême.

Les cardinaux ne vont jamais au spectacle les évêques & les prélats suivent leur exemple. S'ils y vont, ce n'est que dans le plu grand incognito. Le gouverneur de Rome quoiqu'ecclésiastique, est obligé, en cette qualité, d'assister à l'ouverture des deux prin-

cipaux théâtres, qui, en conſéquence, ne donnent pas leur première repréſentation le même jour. Le public eſt obligé de l'attendre; mais cet honneur lui coûte cher, car il eſt d'étiquette qu'il faſſe préſenter des rafraîchiſſement & des confitures dans les trois premiers rangs de loges. Ses domeſtiques en grandes livrées, précédés de cierges allumés, les préſentent entre les actes, ſans qu'il ſoit néceſſaire de les demander. Dix à douze loges ſont toujours ſervies en même temps: ce coup d'œil eſt aſſez agréable. Ces deux premiers théâtres ſe nomment Alberti & Argentini; ils ont tous les deux ſix étages, & chaque étage trente-ſix loges. Les dames ſont ces jours-là extrêmement parées & chargées de tous leurs bijoux.

Le carnaval a, depuis 1778, un aſſez plaiſant dénouement. Toute la rue *il Corſo* ſe voit éclairée le dernier ſoir de la manière la plus extraordinaire, & cela, ſous le plaiſant prétexte d'enterrer le carnaval. Tout le monde, depuis le manant juſqu'à la princeſſe, s'en va tenant à la main des lumières allumées. Bien des perſonnes en portent par douzaine, que dis-je? par centaines, ſur des bâtons, & en forment des pyramides. Les dames en ont également dans leur voiture. Les laquais qui ſe tiennent derrière, portent des machines toutes couvertes de lumières; l'impériale, les chevaux même en ſont quelquefois garnis. Si cet étrange divertiſſement trouvoit des

imitateurs, & atteignoit un certain degré de perfection, la fète des lanternes chez les Chinois ne feroit bientôt plus rien de merveilleux pour nous. Les Egyptiens, les Grecs, les Péruviens avoient des fètes en l'honneur du feu, qui, peut-être, n'avoient pas une origine plus noble ni plus intéreſſante. Quelques plaiſans eurent, il y a quelques années, la ſingulière idée d'honorer de cette manière le carnaval qui venoit d'expirer, & voici déjà des millions de lumières allumées à cet effet. Si cette bouffonnerie vient à prendre, & devient plus générale, nous ne manquerons pas de cenſeurs qui ſoutiendront effrontément que nous tenons cet uſage des Chinois; de même que ceux-ci, ſi nous avons la complaiſance d'en croire de Guignes, l'ont emprunté des Egyptiens.



CHAPITRE V.

Naples. Sa ſituation. Caractère des Napolitains. Les caſtrats. Les Lazaronis. Les bandits. Ce qui caractériſe cette claſſe d'hommes. Anecdote ſingulière d'un conducteur de bandits. Vapos. Le vol extrêmement rare à Naples. De la fureur de plaider des Napolitains. Pédéraſtie. Du ſervice dans les maiſons. *Aqùa Toſana.* Uſages divers. Architecture. Actes de bienfaiſance. Priviléges du Roi. Carnaval. Spectacles. Le coſtume turc à Naples. Maſcarade tout-à fait extraordinaire de la Cour de Naples. Nobleſſe. Bibliothèques. Manuſcrits d'Herculanum. Pompeja. Portici. Objets intéreſſans non loin de la ville. Mont Véſuve. Troupes de terre & de mer. Trait de fermeté de l'amiral Byng, aſſez pareil à celui du Romain Popilius. Concluſion.

NAPLES, avec ſes environs, eſt peut-être la plus délicieuſe contrée de l'univers. Il y a plus de deux mille ans déjà qu'elle

étoit célèbre par les charmes de son climat & les bienfaits d'une nature prodigue. Ce fut dans ce paradis terrestre qu'Annibal oublia ses projets de conquêtes, que ses braves guerriers devinrent mous & efféminés. Virgile même ne pouvoit s'imaginer un lieu plus propre à placer les champs Elysées. L'imagination la plus vive, la plus abondante, ne se formera jamais qu'une image bien imparfaite de la beauté, de la grandeur, de la majesté des objets qui s'offrent ici aux regards étonnés. Un beau golfe qui s'arrondit en demi-cercle & dont les bords sont couverts de vignobles, de bois & d'une prodigieuse quantité de *villa*; au centre, Naples s'élevant majestueusement en amphithéâtre, ayant à ses pieds son charmant port, & dans le fond du tableau, la mer, l'île *Caprea* ou *Capri*, & enfin le Vésuve: tous ces objets réunis forment un ensemble qu'il est impossible de décrire. On oublie, les premiers jours, les beaux-arts & ses semblables: la nature morte, inanimée, est seule capable d'occuper, de fixer l'imagination & les yeux.

Le caractère des Napolitains a bien des choses qui les particularisent; il est sur-tout extrêmement opposé à celui de leurs plus proches voisins; les Romains: aussi se détestent-ils bien cordialement. Ces derniers poussent cette haine si loin, que le plus sensé & le plus doux d'entre eux, ne

rendra, dans aucun cas & à quelque prix que cela puisse être, justice à un Napolitain.

Il n'est point douteux que cette nation ne soit la moins éclairée de toute l'Italie, car elle est la plus dévote, ou, disons mieux, la plus bigote. On ne se trompe guère en jugeant par-là du plus ou du moins de lumières d'une nation. Que l'on se donne la peine d'examiner sous ce point-de-vue tous les pays, toutes les provinces même de l'Europe (je n'en excepte pas les Protestantes) & l'on conviendra que j'ai raison.

Un Chinois qui ne conoîtroit point l'Europe, & passeroit de Rome à Naples, ne pourroit jamais s'imaginer que ces deux villes n'ont qu'une même religion, & encore moins que celle où on la pratique avec le plus de tiédeur, en est le siége. En effet, les Romains sont tous des esprits-forts, comparés aux Napolitains. Les processions sont, chez ces derniers, plus fréquentes & plus coûteuses, les églises plus superbement décorées, & bien plus riches en argenterie, les couvens d'hommes & de femmes beaucoup plus peuplés, & l'esprit de piété infiniment plus exalté. Naples est la seule ville de l'Europe qui, sur la fin du dix-huitième siècle, se donne en spectable à tout l'univers, se fait baffouer non-seulement de tous les Catholiques raisonnables, mais

même de tous les peuples de leur religion.

Naples renferme dans ſon enceinte une claſſe d'hommes qui lui eſt particulière. Elle eſt la patrie des caſtrats, des *Lazaronis*, & la capitale des bandits. Ce n'eſt qu'ici que ſe font ces operations infames que nous jugeons indiſpenſables à l'entretien de nos theâtres d'opéra. Ce ne ſont jamais que des gens de la lie du peuple, qui ſacrifient ainſi leurs enfans, dans l'eſpoir des avantages qu'ils en pourront retirer un jour. Mais ils ſe voient ſouvent trompés de diverſes manières dans leur calcul. Quelquefois la voix ne ſe développe pas dans ces enfans; ſouvent auſſi ils ne montrent pas de goût ni de diſpoſitions pour la muſique. On les met de bonne heure entre les mains des maîtres, qui pour l'ordinaire, ſe payent de leurs peines, en retirant les premières années des appointemens de leurs élèves, quand ils ſont ſortis des écoles. C'eſt à coup de fouets que ces enfans deviennent virtuoſes, & l'on peut dire que cet art ſi beau, un des premiers plaiſirs de nos Souverains, eſt inoculé à tous ces caſtrats avec le fouet.

Comme il en exiſte à Naples beaucoup plus qu'il n'en faut pour peupler tous les théâtres & chapelles de l'Europe, on leur a permis d'entrer dans l'état eccléſiaſtique. Ils peuvent devenir prêtres, mais jamais moines. Cependant comme les lois de

l'église ne permettent pas à un être de cette espèce de dire la messe, on a cru se mettre à couvert de tout reproche, en enjoignant à un tel prêtre, lorsqu'il va à l'autel, de porter dans sa poche ce qui lui manque ailleurs.

Un de ces castrats, nommé Balani, eut une assez plaisante aventure il y a quelques années. A en juger d'après les apparences extérieures, il étoit né castrat. On crut d'abord que la nature avoit prévenu l'intention des parens; le timbre de sa voix sembla confirmer cette opinion; il apprit la musique, & chanta quelques années sur divers théâtres avec un succès marqué. Mais un jour qu'il jouoit un rôle dans un opéra, il fit un effort en chantant une arriette; la nature remit aussi-tôt à sa place ce qu'elle avoit tenu caché jusqu'alors, & dans le moment, pendant même qu'il chantoit, il perdit sa voix.

Les Lazaronis sont une espèce d'hommes qui n'existent qu'à Naples, & qui peuvent être envisagés comme un vrai phénomène moral. On en compte jusqu'à quatre mille, qui n'ont ni état, ni occupations, ni possessions, ni demeure, ni moyen de subsistance fixe, ne se faisant remarquer que par la plus extrême misère, & forment cependant une espèce de corps politique qui a souvent déjà inquiété le gouvernement. Cette classe d'hommes doit le jour à la fer-

tilité du pays, à la chaleur du climat, & à l'horreur du travail. Un Lazaron ne vivra, des semaines entières, que des fruits que la terre, dans cette heureuse contrée, fournit en si grande quantité & si délicieux. Son habillement est extrêmement simple; il va presque nud; il ne demeure pas dans des maisons, mais dans les ruès de Naples. Il y passe aussi les nuits, satisfait s'il trouve un abri contre les intempéries de l'air. Avec si peu de besoins, le plus petit gain suffit à leur entretien. On s'en sert en qualité de journaliers, de messagers, &c. La récompense la plus modique les contente. On devroit presque croire que le grand nombre de ces Lazaronis les rendroit insolens; mais point du tout, ils sont au contraire humbles, souffrant patiemment toutes les offenses & les marques de mépris des autres Napolitains; & c'est un grand bonheur, car si ce corps vouloit chaque fois protéger & venger chacun de ses membres, Naples deviendroit un véritable coupe-gorge. Comme ils ne sauroient vivre dans aucun autre endroit comme dans cette ville, ils fuyent toutes les occasions de s'en éloigner; aussi n'est-il jamais arrivé qu'un de ces Lazarons se soit fait bandit.

Ces bandits sont en grand nombre à Naples. Protégés par des personnes de distinction, ils ont beaucoup de refuges assurés, & sont exactement payés pour chaque assassinat

aſſaſſinat qu'ils commettent. Le prix ordinaire pour la vie d'un homme eſt cependant bien modique, puiſqu'il ne va pas au-delà de quelques ſequins. Le ſang-froid & l'effronterie avec laquelle ils aſſaſſinent, prouvent que c'eſt pour eux la choſe du monde la plus indifférente. J'ai été moi-même témoin oculaire d'un de ces aſſaſſinats, au ſortir de l'opéra, dans le moment où tous les paſſages étoient remplis de monde. Des deux victimes déſignées, l'une étoit un officier. On les laiſſa tranquillement monter dans leur voiture, & avant que la foule eût permis au cocher de partir, deux bandits montèrent aux portières, percèrent au même inſtant le cœur de ces infortunés qui, ſains & bien portans un moment auparavant, tombèrent auſſi-tôt morts & baignés dans leur ſang. On ſut dans toute la ville, le jour ſuivant, que c'étoit le fils d'un des premiers miniſtres, un très-mauvais ſujet, qui avoit loué ces bandits. Cette tragique aventure n'eut pas de ſuites.

On auroit tort de regarder ces bandits comme des monſtres. D'après nos principes, nous aurions raiſon; mais quant à eux, juſtifiés par leur éducation, leurs lois & leurs principes de religion, ils ne voient pas leur métier ſous un point-de-vue auſſi noir. Ils ſavent très-bien qu'ils commettent un péché en aſſaſſinant; mais ne vont-ils, ne peuvent-ils pas s'en décharger dans le

premier confeſſionnal? .... Ils n'ont jamais devant les yeux que les pénitences qui leur ont été enjointes par leur confeſſeur, & n'ont rien d'autre à calculer que les rapports entre celles-ci, qui ne conſiſtent preſque jamais qu'en prières, & le prix de leurs aſſaſſinats. Voilà tout ce qui entre dans la tête d'un bandit. Tant de ces crimes demeurant d'ailleurs impunis, ou le coupable n'étant jamais condamné qu'à quelques années de galère, je ne ſais, en vérité pas, comment l'ignorant bandit pourroit ſe faire une idée nette de l'infamie de ſon métier. Comme il eſt d'ailleurs d'un meilleur rapport qu'un autre métier, que l'oiſiveté y eſt attachée, circonſtance importante dans cette contrée, le bandit gagne ſon pain en aſſaſſinant tranquillement. Ces tragiques aventures ſont devenues ſi communes, que le peuple y eſt d'une indifférence qui étonne. On parle ici d'un homme aſſaſſiné comme l'on parleroit ailleurs de quelqu'un qui ſeroit tombé dans la rue. Si l'aſſaſſin n'eſt point un bandit, mais un particulier qui a voulu ſe venger lui-même, il peut compter ſur la compaſſion du peuple qui l'entoure; il le plaint, & lui facilite la fuite. On entend de tous côtés cette exclamation *poveretto*! Ce n'eſt pas à l'aſſaſſiné, mais à l'aſſaſſin qu'elle s'adreſſe. Ce n'eſt point ainſi qu'on en agiroit en Angleterre en pareil cas; en Angleterre, où la vie du dernier

des hommes eſt un objet intéreſſant pour tout le monde, où l'aſſaſſin ne trouve de protection ni dans ſon rang, ni dans ſes richeſſes, où enfin des perſonnes de la première diſtinction l'arrêtent, s'il eſt néceſſaire, & l'empêchent de prendre la fuite.

Les bandits vont ſouvent à confeſſe, entendent aſſidument la meſſe, jeûnent régulièrement, invoquent journellement St. Janvier; ils croient après cela avoir exactement rempli les devoirs de leur religion, & être ſauvés un jour. Il y a quelques années que l'on produiſit en juſtice un bandit qui avoit commis un grand nombre d'aſſaſſinats. Loin de nier, il avoua encore beaucoup d'autres crimes que l'on ignoroit. Mais lorſque l'on vint à lui demander s'il avoit auſſi obſervé exactement les jours de jeûne, il ſe fâcha. Ce doute ſeul l'avoit piqué au vif: Me ſoupçonnez-vous donc de n'être point chrétien, dit-il au juge du ton le plus amer?

Pluſieurs de ces bandits ſe rangent ſous les drapeaux d'un chef qui, pour l'ordinaire, a plus de courage, d'aſtuce, d'argent, &, ce qui eſt l'eſſentiel, plus de protection, c'eſt-à-dire, plus de pratiques qu'eux. C'eſt à celui-là qu'il faut s'adreſſer: on le trouvera toujours officieux, & prêt à rendre ſervice. On raconte de l'un de ces chefs qui expira ſur le champ de bataille, une anecdote qui, par ſa ſingularité, caractériſe parfaitement bien cette eſpèce de gens. Il

fut un jour payé par un gentilhomme pour envoyer quelqu'un dans l'autre monde; on lui détailla l'habillement du personnage, l'heure & l'endroit où il devoit l'attendre. Le bandit accepte la somme qu'on lui offre par à compte, & donne sa parole d'exécuter fidèlement les ordres du gentilhomme. A quelques heures de là, il reçut de cette victime dévouée à la mort, la commission d'assassiner son ennemi, qui étoit ce même gentilhomme qui avoit déjà payé sa vie au bandit. On lui dépeint l'habillement, sans cependant nommer personne; on lui fixe l'heure & le lieu, & on le paye largement d'avance. Le bandit, qui ne se doutoit de rien, jure, sur son honneur, que rien ne pourra sauver de la mort ce malheureux inconnu. La nuit si décisive pour ces deux hommes qui ne respiroient que vengeance, arrive; l'assassin, exact au rendez-vous, rencontre d'abord la seconde personne, & l'expédie en un instant. L'autre devoit, suivant les ordres reçus, expirer l'heure suivante. Le malheureux se laisse voir; l'assassin approche: ils se reconnoissent tous deux. Le bandit lui détaille en peu de mots la manière dont il a rempli sa commission, & lui déclare en même temps qu'il en a accepté une semblable contre lui, de ce même homme qu'il venoit d'assassiner; lui témoigne combien ce mal entendu l'afflige, & jure qu'il ne savoit pas que ce fût lui qu'il promettoit d'assassiner. Le gentilhom-

me n'entendit rien à toutes ces lamentations, jusqu'au moment où le bandit concluant son oraison, dit : votre ennemi qui m'a loué est mort, à la vérité ; il ne sauroit plus me faire de reproches si je vous laisse en vie ; mais j'ai reçu son argent ; j'ai donné ma parole d'honneur de vous assassiner ; & je dois la tenir ...... Il dit, & plonge son poignard dans le cœur du gentilhomme.

Comme les intrigues galantes ont souvent des dénouemens semblables, & comme ces sortes d'intrigues sont presque inévitables dans ce climat brûlant, on a adopté à Palerme un usage que je trouve excellent. Lorsque l'on ne se croit pas en sûreté, on se fait accompagner d'une espèce de gens que l'on nomme ici *Vapos*. Les *Vapos* sont bien armés, d'une vigueur & d'un courage éprouvé, connus des bandits, auxquels ils s'associent même quelquefois, de sorte que l'on est entièrement sûr sous leur protection. Il faut les bien payer : le prix ordinaire est un ou deux sequins par jour ; ils ne vous quittent jamais, & vous suivent comme votre ombre. Ils passent même les nuits couchés devant votre porte, & enveloppés dans leurs manteaux. Une dame, qui étoit en liaison avec un de nos amis, & qui craignoit beaucoup pour ses jours, lui donna, à son insu, un de ces *Vapos*, qui l'accompagnoit partout. Les premiers jours, & jusqu'à ce qu'il eût le mot de l'énigme, il fut dans des transes

mortelles, croyant voir dans ſon ange tutélaire un ennemi qui le pourſuivoit.

Les vols ſont auſſi rares à Naples que les aſſaſſinats y ſont communs : j'en ai dit la raiſon dans le chapitre IV. Dans une ville qui n'eſt point éclairée la nuit, où il y a tant d'impaſſes & de rues étroites, & la plus pitoyable de toutes les polices, les voleurs auroient certainement beau jeu. Nonobſtant la grande misère, ils ſont cependant très-rares. On emporte par les rues des corbeilles entières d'argenterie qui a ſervi au ſpectacle pour le ſouper & les rafraîchiſſemens, ſouvent après minuit, & l'on n'eſt jamais attaqué.

Si les Napolitains ne cherchent point à s'emparer du bien d'autrui par force ou par adreſſe, ils ne ſentent pas moins en eux le deſir de s'en rendre maître de quelque autre manière. Il n'y a pas de ville au monde où l'on plaide autant qu'à Naples. Cette ville eſt pavée d'avocats, & les tribunaux y ſont innombrables. Ils tiennent cette paſſion des Normands, qui la leur inſpirèrent dans le onzième ſiècle, & qui l'inſinuèrent, pour ainſi dire, dans les loix qu'ils leur donnèrent, & par leſquelles ce pays eſt encore gouverné aujourd'hui.

La pédéraſtie eſt en vogue à Naples plus que dans toute autre ville d'Italie. L'oiſiveté & le climat engendrent & fomentent cette vile paſſion dans un pays où les femmes

n'ont pas le droit d'être trop vaines de leurs attraits. Je ne connois pas de grande ville en Europe où l'éducation du beau ſexe ſoit ſi négligée ; il eſt voluptueux à l'excès, mais cela ne remplace pas ce qu'une mauvaiſe éducation laiſſe à deſirer dans une femme. Lord Tilney, un grand pédéraſte, qui eſt mort en 1784, s'étoit, à cet effet, arrêté en Italie, pendant vingt-cinq ans, pour éviter un procès-criminel dont on le menaçoit en Angleterre, à cauſe de cette paſſion déſordonnée, qu'aucune nation n'abhorre tant que les Anglois ; il abandonna pour jamais ſa patrie, & vint manger un revenu de dix-huit mille livres ſterling en Italie, où il vécut en prince. Il paſſoit ordinairement l'été à Florence & l'hiver à Naples, où il donna des fêtes très-brillantes, & ſatisfit ſes goûts déréglés juſqu'au dernier jour de ſa vie.

Il eſt encore en Italie un uſage qui ne contribue pas peu à propager la pédéraſtie : les hommes ſont obligés d'y faire tout le ſervice des femmes. Cet uſage eſt encore la ſuite du préjugé barbare, que la chaſteté eſt la première des vertus, & le vice contraire le plus grand des crimes. Pour éviter toute tentation, on a ôté tous les ſoins du ménage aux femmes, & les hommes ont été contraints de s'en charger, même juſqu'à faire les lits des femmes & des filles. Cet uſage eſt même adopté dans toutes les auberges de l'Italie ; on n'y rencontre que des

hommes. L'état d'inaction dans lequel les femmes se trouvent par-là, ne leur fait pas de peine. Le mari même d'une femme du commun, qui est obligé de procurer du pain à sa famille par le travail de ses mains, est obligé de donner aux soins du ménage une partie du temps qui est si précieux pour lui. Il est obligé d'aller acheter les denrées, de les préparer, de nettoyer sa demeure & la vaisselle, tandis que sa chère moitié regarde par la fenêtre, se pare & va se promener. On croira peut-être que je peins ici la conduite d'un bon mari envers une épouse chérie; mais non: bon ou mauvais, ce sont-là des devoirs qu'il remplit, sans acquérir même les plus légers droits à la reconnoissance de son épouse. Aucun voyageur, que je sache, n'a encore remarqué cet usage singulier; il est cependant vrai à la lettre: j'en appelle au témoignage de toutes les personnes qui ne bornent pas leur curiosité aux ouvrages de l'art, aux bibliothèques & aux spectacles, mais qui s'occupent aussi à observer la vie sociale des peuples chez lesquels ils voyagent.

Ce n'est qu'à Naples que l'on a le secret de préparer l'*aqua tofana*, ce poison si renommé; & pour le bien de l'humanité, il n'y a que bien peu de personnes à Naples même qui le possèdent. On a fait les plus sévères réglemens, non-seulement pour en empêcher la vente, mais même la prépara-

tion. S'ils n'ont pas entièrement détruit le mal, au moins y ont-ils mis des entraves. Ce poison extraordinaire n'est heureusement point encore connu en Allemagne. Il est bien dangereux, puisque l'on ne sauroit s'en garantir, ni en prévenir ou en arrêter les effets. J'ai eu occasion d'en apprendre les ingrédiens; mais ce n'est que la plus petite partie de ce singulier *arcanum*. Ces ingrédiens sont l'opium & les mouches cantharides. Ce qu'il y a de particulier, c'est qu'il est aussi clair que l'eau la plus pure; & l'on ne sauroit être sur ses gardes, puisqu'il n'a point de goût. Ce poison infernal attaque les parties nobles, ne donne point de colique, ne cause point de douleurs; mais il vous met dans un état de foiblesse & de consomption qui brave toutes les ressources de l'art, & annonce une mort inévitable. Une preuve qu'il faut infiniment d'art & d'adresse pour le composer, c'est que les Chinois, avec ces deux mêmes ingrediens dont les effets sont ici si terribles, font une liqueur très-propre à fortifier le sixième sens.

On compte à Naples trois cent-cinquante mille ames; la cause d'une aussi nombreuse population est sans doute le bon marché de toutes les denrées. Des milliers de personnes se rendent des provinces dans la capitale, où les moyens de subsistance sont si nombreux, & les denrées elles-mêmes à si bas prix. On dort aussi plus long-temps à Naples,

que dans les autres villes de l'Italie; c'est-à-dire, la meilleure partie du jour dans la saison chaude, mais aussi reste-t-on toute la nuit levé. Les plaisirs du jour ont si peu de charmes pour les Napolitains, qu'ils n'ont pas, dans toute l'étendue de leur ville, une promenade où l'on puisse être à l'ombre. Ils ont cependant un usage extrêmement commode, qui consiste à changer d'habit, lorsque l'on fait des visites, chez la personne même à laquelle on en fait: ne changeât-on que de chemise, l'on sent aussi tôt un soulagement très-grand.

Quoique Naples ait des églises, des couvens & des palais grands & superbes, elle ne possède cependant rien de brillant en fait d'architecture. On aime ici l'exagération dans les ouvrages de l'art : témoin les jets-d'eau, les édifices, &c. Ce goût contraste entièrement avec celui des Romains. Le pavé de Naples est fort bon; ce n'est presque que de la lave du Vésuve, que l'on a taillée en morceaux grands & larges. Les toits des maisons sont plats, ce qui seroit très-pernicieux à cette ville en cas de siége.

Les apothicaireries de Naples se trouvent dans les couvens; c'est-là que l'on apprête & qu'on vend tous les remèdes; les pauvres les reçoivent gratis : il faut avouer qu'en général le Napolitain est bienfaisant. Le couvent des Chartreux, qui est fort riche, nourrit seul quelques milliers de pauvres

par jour. Ils montent continuellement par troupes la montagne où ce couvent est bâti. La vue y est unique, mais il est trop riche pour subsister encore long-temps, d'après les principes sagement adoptés de nos jours.

De tous les pays du monde, la Sicile est est celui où ces sortes de réformes sont le plus faciles à faire, le Roi y étant, par une prérogative extraordinaire, le légat perpétuel du St. Siége. Il peut, à son gré, excommunier & désexcommunier tous les Siciliens. Personne, de quelque rang qu'il soit, quelque dignité qu'il possède, fût-il cardinal, ne peut s'y soustraire à sa puissance. Le vice-roi de Sicile porte le singulier titte de très-St. Père (*beatissimo Padre*) qu'il faut lui donner dans tous les placets. Quoique le Roi n'ait aucune de ces prérogatives à Naples, elles ont cependant servi à donner de sa puissance ecclésiastique des idées qui pourroient le porter à agir assez despotiquement avec le clergé, dans certaines rencontres; mais il faut savoir en user comme il faut. Cependant l'on n'est jamais venu à bout d'introduire l'inquisition à Naples, le peuple s'étant, à plusieurs reprises, déclaré, de la manière la plus forte, contre ce tribunal terrible. On voit aussi que le manque d'inquisition n'affoiblit cependant pas la dévotion des Napolitains; ils en donnent des preuves par l'exercice presque continuel de leur religion, & en jeûnant plus rigidement que dans tout le reste de l'Italie:

peut-être veulent-ils par-là faire pénitence des dérèglemens dans lesquels ils se plongent sans mesure pendant leur carnaval.

Ce carnaval est extrêmement brillant. La maison d'opéra, St. Carlo, est la plus magnifique, & puisque l'on ne peut compter celle de Parme, la plus grande de l'Italie. Tout l'intérieur est, à certains jours de l'année, tapissé de glaces, & tous les rangs de loges illuminés, ce qui est d'un effet surprenant. Le premier coup-d'œil éblouit ; mais on ne tarde cependant pas à sentir combien cette trop grande illumination est désagréable & même contraire au but que l'on doit se proposer. Tout l'effet théâtral se trouve éclipsé sous cette masse de lumière, & l'on est beaucoup trop ébloui pour bien voir. Ce théâtre a cela de particulier, que les décorations ne sont pas, comme par-tout ailleurs, distribuées en coulisses, mais sur trois murailles d'une immense étendue : l'une à droite, l'autre à gauche, & la dernière dans le fond. C'est-là dessus que l'on peint en perspective les plus grands objets; mais ce genre de décoration ne fait point d'effet, & ne trouvera conséquemment pas grand nombre d'imitateurs. Cette salle de comédie, qui appartient au Roi, est abandonnée, ainsi que les autres théâtres de la ville, à des entrepreneurs; le terme de leur contrat est d'un an; ils perdent ou gagnent, suivant les circonstances. Il n'y a point ici de théâtre où

l'on joue conſtamment des comédies & des tragédies, mais pluſieurs où l'on repréſente de petits opéra, des farces, des marionnettes, qui ſont extrêmement courus. Le peuple ne ſauroit vivre ſans aller rire avec le *ſignor Polichinello.* Ce rôle eſt une imitation bouffonne d'un payſan de Calabre, lourdement ſpirituel, & qui dit les plus grandes ordures dans ſon patois.

Les Napolitains ont la gloire d'avoir exécuté le projet d'un ſpectacle tellement giganteſque, qu'il ne s'en trouvera peut-être jamais un ſecond de ce genre dans les Annales du carnaval. Ce projet fut exécuté, pour la première fois, il y a environ douze ans ; &, depuis ce temps, ce brillant ſpectacle a été renouvelé à chaque carnaval. Le fameux peintre français, Vienne, qui ſe trouvoit alors à Rome, en fit le plan qu'il envoya à Naples : c'étoit une maſcarade qui repréſentoit le Grand-Seigneur ſortant du ſérail à Conſtantinople, pour ſe rendre à la moſquée. Toute la cour, y compris le Roi & la Reine, ſe réunit pour exécuter cette ſuperbe maſcarade, par laquelle on ſe trouve, en plein jour, par une magie des plus heureuſes, tranſporté dans la capitale du Grand-Seigneur. Le Sultan marche accompagné de toutes ſes ſultanes, des grands de l'Empire, de tous les officiers du ſérail, & de deux ou trois mille janiſſaires. Tout le monde eſt dans le coſtume turc, que l'on a preſque ſaiſi dans toutes les parties. Les pa-

cha, aga, visir, &c. sont revêtus d'habits superbes & couverts de diamans. Comme tout le monde veut briller ce jour-là, & qu'on n'épargne aucune dépense pour se distinguer, l'on pourroit peut être dire que la copie l'emporte ici en magnificence sur l'original. L'on passe par les principales rues de Naples; & quoique la famille royale soit du nombre des masqués, le Roi ne représente cependant jamais le sultan, mais assez ordinairement un pacha. Cette brillante mascarade a communément lieu vers la fin du carnaval; il arrive souvent aussi qu'on la répète plusieurs fois.

La noblesse napolitaine est nombreuse & en partie très-riche. Les titres de comte ou de marquis ne suffisent pas à leur vanité: ils veulent absolument être tous prince ou duc; aussi sont ils communs à presque toutes les familles nobles. Pour être trop communs, ils perdent tout leur mérite, & l'on auroit tort de les mettre dans la classe des princes & des ducs des autres pays, ces grands titres ne signifiant à Naples que celui de simple gentilhomme à Berlin ou à Dresde. L'on n'est considéré ici, comme par-tout ailleurs, que lorsque l'on est riche & que l'on représente. Il est de ces princes Napolitains qui vivent avec une magnificence vraiment royale; il en est d'autres aussi qui végètent dans un petit appartement qu'ils ont loué, & où ils vivent très-mincement. Comme

les coureurs ſont ici très-communs, & qu'on peut les avoir à fort bon marché, un des *princes* de cette ſeconde ſorte en a auſſi un, qui fait tout ſon faſte.

On rencontre autant d'équipages à Naples qu'à Paris; ils ſont même plus brillans, puiſque chaque voiture eſt traînée par ſix chevaux napolitains, accompagnée d'une foule de domeſtiques & de coureurs richement habillés. Comme les denrées ſont à ſi bon prix, il en coûte peu pour entretenir un nombreux domeſtique; ils ſe contentent auſſi de gages très-modiques, car rien, ſuivant eux, n'égale le bonheur de vivre à Naples. Ils portent tous de longues épées: cet uſage provient, à ce que je crois, des dangers auxquels on eſt expoſé dans cette ville, & qui autrefois étoient plus grands encore qu'actuellement. Les laquais étoient donc forcés de défendre leurs maîtres& de veiller à leur conſervation.

Comme les galeries de tableaux & les bibliothèques font partie du luxe des grands, on n'en manque pas à Naples. La bibliothèque du prince Tarſia eſt ſuperbe, la dorure y eſt prodiguée. Son écurie, qui eſt eſt auſſi magnifiquement peinte & décorée, prouve que ſon intention n'étoit pas d'honorer particulièrement les muſes par cette magnificence. La reine s'eſt auſſi fait, depuis quelques années, une bibliothèque allemande à ſon uſage: Fuger, peintre

fixé à Vienne, l'a peinte avec beaucoup de goût.

On trouve beaucoup moins d'ouvrages modernes des arts, à Naples, que dans d'autres grandes villes d'Italie. On a envoyé les meilleurs qui s'y trouvoient encore des temps passés, en Espagne. Cette ville étoit encore fort pauvre en antiques avant les découvertes de *Herculanum*, *Pompeja* & *Pæstum*, qui procurèrent tout-à-coup des richesses immenses en ce genre. Tous les savans & tous les artistes sont désespérés, & nos descendans regretteront à jamais qu'on n'ait pas su mieux mettre à profit cette précieuse découverte.

On a traité de la manière la plus indigne ces trésors, qui n'appartiennent pas exclusivement à Naples, mais à tout l'univers. Les Napolitains ont montré clairement, dans cette circonstance, combien l'ignorance crasse dans laquelle ils croupissent, ôte de ressort à la façon de penser & restreint l'esprit. L'image poëtique de ces esprits qui gardoient des trésors enchantés sans pouvoir en faire usage, fut réalisée ici. On posa des sentinelles; on fit des difficultés sans nombre avant de laisser voir ces raretés, & l'on défendit sévèrement toutes recherches qui pourroient être faites sur la place même. Actuellement encore, il est défendu de copier la plus petite inscription, ou de dessiner l'objet le plus indifférent. Winkelmann laissa

échapper les plaintes les plus amères à ce ſujet : lorſqu'il fut viſiter ces ruines ſuperbes, on prit garde au moindre de ſes mouvemens; en un mot, la manière dont on ſe comporta avec lui fut ſi pleine d'envie & de baſſeſſe, que l'enthouſiaſme naturel de ce grand homme pour l'antiquité ne put tenir contre des procédés auſſi offenſans. Il ſe retira ſans avoir fait la moindre obſervation : c'eſt nous & nos deſcendans que les Napolitains ont punis.

Rien de plus barbare que les précautions qu'on a priſes à ce ſujet. Toutes les antiques, vaſes &c. tirés d'Herculanum, furent tranſportés à Portici, ville bâtie ſur la lave du Véſuve, & qui a enterré Herculanum, car elle eſt préciſément ſituée au-deſſus. C'eſt dans ce lieu ſi peu ſûr, au pied du volcan, que l'on conſerve encore aujourd'hui des tréſors dont on pouvoit concevoir les plus hautes eſpérances, & que la bêtiſe, la négligence, & une baſſe & ſotte vanité, ont fait évanouir. La partie la plus précieuſe étoit ſans contredit les manuſcrits; mais, ce qui eſt à peine croyable, on les a jetés de côté, & négligés comme un fatras inutile. Ces manuſcrits ſont des rouleaux qui ont la forme de bâtons noirs. Il ſembloit d'abord impoſſible de les dérouler, parce qu'ils avoient été tellement déſſéchés par l'incendie, qu'ils tomboient en parcelles au ſeul attouchement. Un moine très-

ingénieux, nommé Raggio, natif de Gênes, entreprit ce pénible travail, & parvint, au moyen d'une machine, à déployer ces rouleaux. L'ouvrage n'avançoit cependant que lentement, parce qu'on ne lui avoit donné qu'un ſeul aide. Cette économie ſi mal entendue fut cauſe que, de huit cents rouleaux, on n'en développa que quatre, qui ſe trouvèrent par haſard n'être que fort peu intéreſſans. On en reſta-là; le travail fut ſuſpendu, & le reſte des manuſcrits eſt foulé aux pieds & entièrement perdu pour nous. On eſt reſté ſi fidèle au premier plan que l'on s'étoit fait, qu'il n'y a pas encore une ſeule ligne de ces manuſcrits d'imprimée, ce qui a fait perdre à ce bon & habile moine le courage de continuer ce pénible travail.

Il eſt étonnant que le miniſtre d'Angleterre, le chevalier Hamilton, qui eſt ſi bien auprès du roi, & ne le quitte preſque pas, n'ait point employé tout ſon crédit pour détruire tous ces abus, & pour faire voir le jour & rendre utiles au monde les manuſcrits & les ouvrages de l'art. La gloire qu'il s'acquerroit par-là, ſeroit bien plus grande & plus ſolide que le mérite qu'il cherche à ſe faire par ſes hypothèſes ſur le mont Véſuve, & qui, nonobſtant tous ſes eſſais & toutes ſes obſervations, ne ſeront pourtant jamais que des hypothèſes.

Il n'eſt pas poſſible de faire, de s'imaginer même une courſe plus agréable que

celle de Naples à ces villes ſouterreines. Le chemin juſqu'à Portici, qui fait deux lieues de France, n'eſt qu'une ſuite de petits villages & de maiſons de campagne. Pompeja eſt quatre lieues plus loin. La différence entre Pompeja & Herculanum eſt que cette dernière eſt entièrement cachée ſous terre. Pompeja, au contraire, eſt en plein air. Comme elle eſt beaucoup plus diſtante du Véſuve, elle fut ſimplement couverte de pouſſière & de cendres; tandis qu'Herculanum fut entièrement enterrée ſous la lave enflammée. Comme cette lave eſt difficile à enlever a cauſe de ſa dureté, & que Portici, comme nous l'avons déjà dit, eſt préciſément bâtie ſur Herculanum, on s'eſt contenté des raretés déjà déterrées, & on a recomblé en grande partie les autres endroits où l'on avoit auſſi commencé à fouiller. Il faut deſcendre aux flambeaux dans les entrailles de la terre, pour y voir ce que le zèle, excité par la nouveauté, a mis au jour, & que l'on ne ſemble conſerver qu'en mémoire de cette grande découverte. Ce que l'on y voit de plus remarquable, eſt une ſalle de comédie avec toutes ſes parties, dont on a cependant enlevé les ſtatues, tableaux, &c. pour en décorer le muſée du roi. En contemplant ce beau théâtre, on ne ſauroit que ſouhaiter de le voir dégagé de deſſous terre, avec toutes ſes décorations : l'indifférence pour

les ſciences & les beaux arts, & une ſordide économie en ont empêché l'exécution. Si les os d'un grand Saint ſe fuſſent trouvés enterrés dans le même lieu, on n'eût rien épargné pour les en tirer.

Cette indifférence pour ces précieuſes découvertes ſe fait encore voir de nos jours à Pompeja, que l'on pourroit, ſans beaucoup de dépenſe, découvrir entièrement. On ne compte que dix-huit à vingt pieds de cendres dans les endroits où il en eſt tombé le plus abondamment; elle eſt infiniment moins haute dans les autres endroits. Il n'étoit beſoin, pour l'enlever, que d'une certaine quantité de bras; & dans quelques années, la ville auroit été dégagée. Mais en 1779 on n'y comptoit que trente journaliers; & ceux-là même n'y euſſent point été, ſi, par honneur, on n'eût été engagé à faire au moins ſemblant de s'intéreſſer à ce travail. Cette indifférence, & la ſévère défenſe de rien copier, ou de rien faire paſſer en pays étranger, contraſtent de la manière la plus viſible.

Cependant ce qui eſt dejà découvert de Pompeja, forme le coup-d'œil le plus extraordinaire & le plus intéreſſant, & fait naître en nous une ſenſation toute particulière. Lorſque l'on parcourt les rues de cette ville, avec une parfaite connoiſſance de cette nation célèbre qui y demeuroit jadis; lorſque l'on fixe ces maiſons, ces bains, ces

théâtres, ces temples &c. dont il eſt impoſſible de s'imaginer que les premiers maîtres vivoient il y a dix-ſept cents ans, l'aſſociation des idées fait que ce n'eſt que par réflexion que l'on peut concilier cet eſpace immenſe de temps avec les objets que l'on a ſous les yeux, & dont pluſieurs ne ſemblent exiſter que depuis quelques années ſeulement. On a découvert avec ſurpriſe que Pompeja étoit déjà pavée de lave; preuve que ces exploſions du Véſuve ſont bien plus anciennes qu'on ne ſe l'imaginoit.

. Tout ce que l'on déterre, ſoit à Pompeja, ſoit à Pœſtum, eſt tranſporté dans la maiſon royale de Portici. Il y a dans ce palais un grand nombre de ſalles où tout cela eſt placé. Cette collection de vieux tableaux, de ſtatues de métal & de marbre, de buſtes, d'urnes, de vins, de vivres deſſéchés & vieux de dix-ſept cents ans &c. eſt immenſe, & ſuffiroit pour garnir tous les cabinets de l'Europe, ſans que celui de Portici ceſsât d'être complet. Le parquet même des ſalles eſt recouvert de pierres moſaïques antiques. C'eſt le vrai labyrinthe des arts & de l'antiquité; & la quantité des objets remarqnables eſt ſi grande, qu'on ne ſauroit les voir dans un certain détail. Si cette collection ſe trouvoit à Naples, elle ſerviroit à échauffer les talens des artiſtes de cette ville; mais il eſt à-peu-près égal qu'elle ſoit à Portici, ou bien enſevelie dans

les entrailles de la terre. Portici, avec cette immense & inappréciable collection, peut d'ailleurs être d'un moment à l'autre, enlevé de dessus la surface de la terre.

L'idée d'entasser antiques sur antiques, pour les voir disparoître sous la première explosion du Vésuve, va plus loin encore, puisque l'on s'est décidé à faire placer ici l'Hercule de Farnèse, qui est encore à Rome. Cette superbe statue se trouve, ainsi que bien d'autres antiques précieuses, dans une cour du palais de Farnèse à Rome, qui a passé par héritage au roi de Naples. On attend la première vacance du St. Siège pour faire ce transport, parce que l'anarchie qui règne alors à Rome assure contre toute protestation ou empêchemens. Nous devons regretter que cette succession de Farnèse, si intéressante quant à la partie des beaux-arts, ait été entièrement perdue pour l'Allemagne, ainsi que j'ai déjà dit au neuvième chapitre. Il n'en eût coûté qu'un trait de plume de la cour Impériale lors du partage, & l'on pourroit étudier & admirer actuellement à Vienne ces chef-d'œuvres de l'antiquité, qui sont impayables, & que l'on pouvoit se procurer si facilement.

A l'ouest de la ville, sur le chemin de Naples à Puzzoli, est la fameuse caverne *di Pausilippo*. L'entreprise hardie de percer une montagne, fut exécutée, d'après l'ordre d'Agrippa, par deux affranchis qui

avoient étudié l'architecture. Cette caverne a mille pas à-peu-près de profondeur, & treize à quatorze pieds de largeur. Cet ouvrage montre ce que la main de l'homme est capable de faire. A l'entrée se trouve une place couverte de lauriers, que l'on croit être le tombeau de Virgile; mais c'est ce qu'il faudroit prouver. Cette même contrée a encore bien d'autres objets remarquables; tels que la *grotte du chien*, le lac *Agnano*, la *Solfaterra* : tant de voyageurs ont déjà détaillé toutes ces choses, qu'il est bien inutile que j'en fasse mention.

Je ne donnerai pas non plus des descriptions du Vésuve: tout ce que je pourrois dire de cette montagne fameuse ne seroit qu'une répétition de ce que l'on a déjà dit mille fois. J'ai vu de loin & de près cette production effroyable de la nature ; j'ai monté jusqu'à sa bouche infernale par laquelle il vomit sans cesse des pierres & des cendres à travers des tourbillons de fumée. On fait aussi des collections de lave, qui se vendent au pied de la montagne; elles consistent en tablettes grandes & petites, de 650 sortes différentes. La hauteur du Vésuve, prise de la surface de la mer, est de 1677 pieds.

Le roi n'est pas passionné pour les sciences & les beaux arts, mais pour le militaire, qui se trouve cependant dans l'état le plus pitoyable. Les régimens suisses sont les seuls

qui méritent le titre de soldats ; les autres ne sont pas dignes d'être cités. Ils ne diffèrent des hordes Arabes que parce qu'ils portent des uniformes, des armes, & qu'ils sont divisés en compagnies & en régimens. Tout homme qui entend le métier, & ne se laisse pas éblouir par des manœuvres de parade, sera entièrement de mon avis. La moitié de l'armée est à Naples ; & si l'on y joint la marine, qui s'y trouve toute entière, & dont le roi s'occupe très-particulièrement, on sera tenté de croire que Naples est supérieurement bien défendu : mais la marine ne vaut pas mieux que les troupes de terre. Ils ne savent ni leur métier, ni l'art de braver l'élément sur lequel ils doivent vivre ; ils n'ont ni expérience ni ambition. On avoit envoyé, pendant la dernière guerre d'Amérique, six jeunes Napolitains sur la flotte angloise, & six sur la françoise, pour qu'ils acquissent au moins quelques-unes des connoissances & des qualités nécessaires à leur métier. Ces douze jeunes gens, qui sont de ma connoissance, étoient tout-à-fait propres à donner une juste idée de la marine Napolitaine, & il est à croire qu'ils ne l'auront pas beaucoup améliorée à leur retour.

Il sied cependant très-bien à cette puissance de vouloir jouer un rôle parmi le puissances maritimes. Naples est la seule capitale sur la Méditerranée. Cette position,

&

& la modicité de ses moyens de défense, l'exposent aux plus grands dangers. C'est-là ce qui avoit engagé en 1718 l'amiral Anglois Byng (1) à renouveler l'action de Popilius contre le roi Antiochus, que nous admirons tant dans l'histoire ancienne. Popilius, ambassadeur romain, fit un cercle avec son bâton autour de ce puissant roi de Syrie, avec lequel il s'entretenoit en plein champ à la tête de son armée. « Avant de sortir de ce cercle, lui dit-il, déclarez-vous ou l'ami ou l'ennemi de Rome ». Une démarche aussi hardie eut son effet, & le superbe Antiochus se déclara l'ami de Rome. Byng, qui commandoit en 1718 une puissante flotte dans la Méditerranée, en fit à-peu-près autant. Les pleins pouvoirs d'un amiral anglois s'étendent ordinairement fort loin; on leur permet tout ce qu'ils jugent utile à la patrie. Byng exigea du roi de Naples la promesse d'une entière neutralité pendant toute la guerre. La réponse fut celle qu'Antiochus avoit faite deux mille ans auparavant. On vouloit voir, &, après avoir tenu conseil, faire connoître les intentions de Sa Majesté. On ajoutoit que les délibérations dureroient probablement plusieurs jours. La réponse

(1) C'étoit le père du malheureux Amiral Byng, qui fut arquebusé à Portsmouth en 1756, lors de la perte de Minorque.

de Byng fut laconique. Il tira sa montre, la posa sur une table dans le vaisseau-amiral, & dit : » Je donne à Sa Majesté quatre heures pour se décider ; après quoi, je saurai prendre les mesures convenables ». Cette réponse inattendue, que l'on pouvoit bien se permettre de faire à un monarque nègre, mais non à un roi de Naples, fut acccompagnée d'un mouvement général de la flotte angloise, qui s'avança vers la ville. La cour stupéfaite, troublée, donna, avant que trois heures fussent écoulées, son consentement à tout ce que l'on exigeoit d'elle.

Ici finissent mes observations sur l'Italie; la matière étoit assez ample pour en remplir plusieurs volumes; mais j'ai craint de devenir l'écho d'autrui; ce qu'on ne sauroit trop éviter en écrivant sur des sujets semblables. Que le voyageur-auteur fasse toutes les observations que le temps & ses talens lui permettent de faire, & qu'il les livre ensuite au public. Bien de mes lecteurs trouveront peut-être trop de sévérité dans ce principe; ils croiront y découvrir de la mauvaise humeur, & penseront peut-être même qu'elle a pris sa source dans quelques

désagrémens particuliers. Ils se tromperont. La longueur de mon séjour dans ce pays, à plusieurs reprises même, prouve contre les effets de la mauvaise humeur, qui ne sauroit être d'une si longue durée. Loin d'avoir essuyé des désagrémens en Italie, j'y ai au contraire passé quantité de jours délicieux, & fait la connoissance d'Italiens respectables à tous égards. Mais ni la considération que j'ai pour eux, ni leur honnêteté, ni leur amitié même, ne pourront jamais me contraindre à déguiser ou à cacher mon opinion bien réfléchie, lorsqu'il s'agit de rendre publiquement hommage à la vérité. On ne sauroit s'empêcher de juger sévèrement ces belles contrées, en songeant à ce qu'elles ont été & à ce qu'elles pourroient être. Une apathie générale a pris la place de l'activité: la mollesse, celle de cette valeur qui enfanta tant d'exploits héroïques; un eclavage volontaire a remplacé cet amour enthousiaste de la liberté, qui, pendant une longue suite de siècles, brûloit dans les cœurs des habitans de ce pays favorisé de la nature & du sort. Le pied y foule encore à chaque pas une terre classique, qui rappelle sans cesse aux voyageurs qu'ils se trouvent dans la patrie d'un Virgile, d'un Horace, d'un Cicéron & des Scipions; que César, le plus grand des mortels, y a reçu la vie; qu'après mille ans passés dans la barbarie, les beaux arts y renaquirent de leurs

cendres, & qu'on lit dans les annales de l'Italie moderne, les noms à jamais fameux d'un Raphaël, d'un Buonarotti, d'un Arioste & d'un Colomb.

FIN.

TABLE
DES MATIÈRES

Contenues dans ce ſecond Volume.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

Fin de la Table.

